



Faculteit Taal-en Letterkunde
Sectie 2 talen
Academiejaar 2007-2008

ÉTUDE DES MARQUEURS
DISCURSIFS
L'EXEMPLE DE *QUOI*

Verhandeling voorgelegd aan de Faculteit Letteren en Wijsbegeerte
voor het verkrijgen van de graad van Master in de Taal- en
Letterkunde : Afstudeerrichting Frans-Spaans

Elien DENTURCK

Begeleid door Dr. E. Tობback

TABLE DES MATIÈRES

Liste des tableaux	v
Liste des figures	v
Abréviations utilisées	vi
0. INTRODUCTION	1
1. ÉTAT DE LA QUESTION.....	2
2. LE MARQUEUR DISCURSIF	5
2.1. Définition générale d'un marqueur discursif	5
2.2. Caractéristiques générales des marqueurs discursifs	10
2.2.1. Plan phonologique et phonétique	11
2.2.2. Plan morphologique	11
2.2.3. Plan syntaxique	13
2.2.4. Plan sociolinguistique et stylistique	14
2.2.5. Plan sémantico-pragmatique	14
2.2.6. Tableau récapitulatif et remarques	15
2.3. Fonctions pragmatiques des marqueurs discursifs	19
2.3.1. Introduction	19
2.3.2. Remarques préliminaires	20
2.3.3. Les MD et la progression discursive vs. l'interaction	21
2.3.3.1. Les MD de la « progression discursive »	23
2.3.3.1.1. Les MD comme « indicateurs de la structure de l'interaction »	24
2.3.3.1.2. Les MD et la préservation du tour de parole	26
2.3.3.1.3. Les MD et la reformulation	27
2.3.3.1.4. Les MD et le piétinement syntaxique ou le « bafouillage »	29
2.3.3.2. Les MD et l' « interaction »	31
2.3.3.2.1. Les MD phatiques	31
2.3.3.2.2. Les MD à la recherche d'approbation	33
2.3.3.2.3. Les MD et la fonction de 'hedging'	33
2.3.4. Les MD comme marque de politesse	35
2.3.4.1. La théorie des faces	36

2.3.4.2. La théorie de la politesse	37
2.3.4.3. Les MD et la théorie des faces et de la politesse.....	38
2.3.5. Les MD et les actes de langage	40
2.3.6. Remarques et conclusions	43
3. QUOI, PANORAMA THÉORIQUE	46
3.1. Introduction	46
3.2. <i>Quoi</i> , pronom et interjection	46
3.3. <i>Quoi</i> , marqueur discursif.....	49
3.3.1. Les dictionnaires	49
3.3.2. Les grammaires	51
3.3.3. Conclusion.....	52
3.4. Les études spécialisées sur « <i>quoi</i> » MD	54
3.4.1. Caractéristiques générales du MD <i>quoi</i>	54
3.4.2. La position de <i>quoi</i> dans l'énoncé.....	57
3.4.3. Formes de phrases	60
3.4.4. Les fonctions pragmatiques du MD <i>quoi</i>	61
3.4.4.1. Remarques préliminaires.....	61
3.4.4.2. <i>Quoi</i> : emplois de la « progression discursive ».....	62
3.4.4.2.1. Reformulation.....	62
3.4.4.2.2. Processus de production et de planification : « bafouillage » et énumération.....	64
3.4.4.3. <i>Quoi</i> : emplois de l' « interaction ».....	66
3.4.4.3.1. Catégorisation, référenciation et partage des connaissances.....	66
3.4.4.3.2. Argumentation et concession	68
3.4.4.3.3. Quantification, graduation et construction d'intersubjectivité.....	69
3.4.4.3.4. Modalisation, négation et polyphonie	71
3.4.4.3.5. Évidence	72
3.4.5. Conclusion.....	73
4. QUOI, ÉTUDE DE CORPUS	77
4.1. Objectifs et méthode.....	77
4.2. Constitution du corpus	77

4.3. Analyse syntaxique	79
4.3.1. La position de <i>quoi</i> dans l'énoncé	79
4.3.2. Formes de phrases	82
4.3.2.1. <i>Quoi</i> dans un énoncé assertif	83
4.3.2.2. <i>Quoi</i> dans un énoncé interrogatif	83
4.3.2.3. <i>Quoi</i> dans un énoncé exclamatif	84
4.4. Analyse pragmatique	84
4.4.1. Corpaix	85
4.4.1.1. Les emplois de la « progression discursive »	85
4.4.1.1.1. Indicateur de la structure de l'interaction	85
4.4.1.1.2. Préservation du tour de parole	88
4.4.1.1.3. Reformulation	89
4.4.1.1.4. La recherche lexicale	92
4.4.1.1.5. Résumé	97
4.4.1.2. Les emplois de l' « interaction »	98
4.4.1.2.1. Phatique	98
4.4.1.2.2. Demande d'approbation	100
4.4.1.2.3. Hedging	103
4.4.1.2.4. Partage des connaissances, catégorisation et référenciation	104
4.4.1.2.5. Argumentation et concession	107
4.4.1.2.6. Opinion	109
4.4.1.2.7. Particule emphatique	111
4.4.1.2.8. Conclusion	113
4.4.1.2.9. Résumé et future piste de recherche	115
4.4.1.3. Conclusion : les fonctions de Corpaix	118
4.4.2. Valibel	120
4.4.2.1. Les emplois de la « progression discursive »	120
4.4.2.2. Les emplois de l' « interaction »	124
4.4.2.3. Résumé : les fonctions de Valibel	130
5. LES MD COMPLEXES À PARTIR DE <i>QUOI</i>	133
5.1. Introduction	133
5.2. Aspects théoriques	134

5.3. Étude de corpus	137
5.3.1. <i>Ou quoi</i>	138
5.3.1.1. Analyse syntaxique	138
5.3.1.2. Analyse pragmatique	139
5.3.2. <i>Voilà quoi</i>	142
5.3.2.1. Analyse syntaxique	142
5.3.2.2. Analyse pragmatique	143
5.4. Conclusion.....	144
6. CONCLUSIONS.....	146
BIBLIOGRAPHIE	150

Liste des tableaux

Tableau 1 : Liste des caractéristiques de base des marqueurs discursifs.....	16
Tableau 2 : Aperçu des différentes fonctions des MD et rapport avec la théorie de la politesse	45
Tableau 3 : Application des caractéristiques générales d'un MD à <i>quoi</i>	56
Tableau 4 : Aperçu des fonctions pragmatiques de <i>quoi</i> décrites dans les études spécialisées.....	76
Tableau 5 : Nombre d'occurrences de <i>quoi</i> dans les deux corpus.....	78
Tableau 6 : Aperçu des différentes positions que <i>quoi</i> peut occuper dans l'énoncé	82

Liste des figures

Figure 1 : Sous-classes des marqueurs pragmatiques.....	8
Figure 2 : Taxinomie des MD complexes	12
Figure 3 : Les différents types de MD selon Dostie (2004)	43
Figure 4 : Répartition des occurrences selon fin d'énoncé (A) ou non (B et C)	59
Figure 5 : Répartition de <i>quoi</i> dans les énoncés finals (1 et 2) et non finals (3-6)	80
Figure 6 : Répartition des emplois de la progression discursive dans Corpaix.....	97
Figure 7 : Répartition des emplois de l'interaction dans Corpaix	116
Figure 8 : Répartition des fonctions dans Corpaix	119
Figure 9 : Répartition des fonctions pragmatiques par rapport au total des fonctions pragmatiques relevées pour Corpaix	120
Figure 10 : Comparaison Corpaix et Valibel – Les emplois de la progression discursive	124
Figure 11 : Comparaison Corpaix et Valibel – Les emplois de l'interaction	130
Figure 12 : Répartition des fonctions dans Valibel	131
Figure 13 : Comparaison Corpaix et Valibel – Les fonctions pragmatiques de <i>quoi</i>	132
Figure 14 : Taxinomie des MD complexes	135

Abréviations utilisées

- CT** : connecteur textuel
- MD** : marqueur discursif
- MDP** : marqueur discursif propositionnel
- MPr** : marqueur pragmatique
- MRP** : marqueur de reformulation paraphrastique
- PEN** : particule énonciative
- PI** : parole impromptue

0. INTRODUCTION

Le thème de ce mémoire s'inscrit dans une tradition linguistique encore récente. En effet, les marqueurs discursifs (MD) – tels *ben, donc, enfin, hein*, etc. – qui sont monnaie courante à l'oral mais dont l'utilisation est nettement plus limitée et stigmatisée à l'écrit, font partie, depuis un quart de siècle, des grands rendez-vous linguistiques. Or, on se trouve toujours, en quelque sorte, en terrain de découverte, surtout pour ce qui est des marqueurs discursifs français. Ceci est dû au fait que l'intérêt pour la classe des MD varie énormément selon les traditions linguistiques, c'est-à-dire que les traditions allemande et anglo-américaine sont nettement plus marquées par cet intérêt que la tradition française. En outre, l'emphase est souvent mise sur les mêmes marqueurs discursifs qui sont devenus classiques par la force des choses, tels *bien/ben* ou *donc* pour le français et *you know* pour l'anglais.

Malgré l'intérêt croissant pour les marqueurs discursifs pendant les dernières décennies, ces « petits mots », qui, il y a peu de temps encore, étaient considérés par certains comme des mots qui ne « servent à rien » ou comme des « tics langagiers », souffrent toujours d'une mauvaise réputation, tant chez leurs usagers que chez leurs analystes. En effet, même si les marqueurs discursifs sont généreusement présents dans l'expression naturelle, les locuteurs continuent à considérer ces mots comme une façon de « mal parler » ou encore comme un indice d'appartenance à une classe sociolinguistique pas très valorisée. Ils sont d'ailleurs également considérés comme les *personae non gratae* par maints linguistes et grammairiens, qui éprouvent du mal à reconnaître ces mots sémantiquement « flous » et à délimiter les frontières du domaine.

Cependant, l'objectif de ce mémoire consiste à prouver qu'il n'est pas nécessaire d'approcher les MD par la négative. Dans cette optique, nous tenterons de démontrer que ces mots ne sont pas des éléments « vides de sens », mais qu'ils constituent au contraire un domaine linguistique riche et complexe. Plus particulièrement, nous essaierons, à travers une analyse approfondie du MD *quoi*, de montrer l'importance des MD dans les processus communicatif et discursif, malgré leur légèreté à la fois phonique et syntaxique.

En conclusion, bien que cette classe restreinte souffre d'une mauvaise réputation, ce mémoire s'appliquera à démontrer que les MD, « [qui] appartiennent à l'essence même de la communication humaine » (Wierzbicka dans Fernandez, 1994 : 4) sont d'une importance primordiale pour un bon déroulement de la conversation.

1. ÉTAT DE LA QUESTION

Comme notre thème fait partie d'une tradition linguistique encore récente, la littérature spécialisée sur les MD ne dispose pas encore d'une base solide. En plus, elle est parfois marquée par des pensées contradictoires ou du moins incompatibles. C'est aussi la raison pour laquelle il nous a paru indispensable de consacrer la première partie de ce mémoire à la délimitation du domaine des marqueurs discursifs. Parmi les questions auxquelles nous essaierons de répondre dans cette partie, mentionnons les suivantes : qu'est-ce que c'est qu'un marqueur discursif ? Est-il possible de délimiter une classe aux frontières strictes pour les MD et quelles sont dans ce cas les caractéristiques qui les différencient d'autres classes de mots, par exemple celle des interjections ou celle des connecteurs textuels ? Quelle(s) fonction(s) ces mots occupent-ils au niveau pragmatique et quelle est leur influence sur l'interlocuteur ?

Les réponses à ces questions seront progressivement données au cours d'une première partie (chapitre 2). Nous considérons dès lors cette partie comme une introduction générale à la notion de « marqueur discursif ». Pour ce faire, nous nous sommes basée sur plusieurs études sur les marqueurs discursifs, aussi bien des études françaises que des études anglophones.

Pour ce qui est de la structure de ce chapitre, nous nous voyons obligée, comme nous venons de dire, de le commencer par une définition rigoureuse de la notion de « marqueur discursif ». Vu la variété d'approches dans ce domaine, il sera important de bien délimiter cette classe et de l'opposer aux autres classes. Définir une notion implique également donner des caractéristiques inhérentes à l'objet de l'investigation. À cet égard, nous examinerons si les MD présentent des caractéristiques communes sur les plans phonétique, morphologique et syntaxique mais aussi sur les plans sociolinguistique et sémantico-pragmatique. Après avoir défini l'objet de notre étude, nous nous pencherons ensuite sur son fonctionnement dans le discours. Dans cette optique, nous essaierons de donner un résumé des différentes fonctions pragmatiques mentionnées dans les études consultées. Nous partirons concrètement de trois perspectives. La première démarche consistera à lier les fonctions des marqueurs discursifs à deux notions, à savoir celle de « progression discursive » et celle d' « interaction ». Pour ce qui est de la deuxième démarche, nous chercherons à concilier le fonctionnement des MD avec le concept de politesse en proposant d'abord une synthèse du modèle de politesse établi

par Brown et Levinson (1987). Dans une dernière démarche, nous essaierons d'examiner en détail le lien entre le concept des MD et celui des actes de langage.

Après une première partie générale sur les marqueurs discursifs, nous arriverons à l'objet central de ce mémoire, à savoir l'analyse du MD *quoi*. Ce mot a suscité notre intérêt, notamment parce qu'il est tellement fréquent à l'oral mais personne ne semble être capable d'expliquer le sens précis de ce petit mot – ce qui est d'ailleurs le cas pour plusieurs MD. Le but de cette partie est surtout d'examiner si les caractéristiques et les fonctions générales des MD, décrites dans la première partie, s'appliquent également à *quoi*.

En ce qui concerne la structure de ce chapitre, nous le commençons par une exploration du champ de recherche. Dans cette optique, nous nous demanderons d'abord à quel endroit le MD *quoi* se situe par rapport aux autres emplois de la forme *quoi*. Dans un deuxième temps, nous aimerions savoir s'il y a des grammaires et des dictionnaires qui mentionnent l'emploi de *quoi* en tant que marqueur discursif. Une fois que nous avons fait le tour de ces ouvrages, nous nous pencherons sur les quelques études spécialisées qui existent sur *quoi* en tant que MD. Nous commenterons successivement les caractéristiques générales de ce MD, sa position dans l'énoncé et les formes de phrases dans lesquelles intervient *quoi*. Ensuite, nous examinerons si les études spécialisées mentionnent des emplois pragmatiques de *quoi*. Si ceci est le cas, nous nous demanderons s'il est possible d'établir des liens entre les fonctions générales des MD et celles qui sont remplies par *quoi*.

Ensuite, nous arriverons au véritable noyau de ce mémoire (chapitre 4), c'est-à-dire l'étude de *quoi* sur corpus. Comme nous l'avons déjà dit, il n'existe que peu d'études spécialisées sur ce MD, de sorte que c'était un véritable défi pour nous d'examiner nous-même ce MD. Pour ce faire, nous avons choisi de mener une étude sur corpus, constitué à partir de deux corpus existants. Par conséquent, il s'agira surtout d'une étude exploratoire qui s'inscrit dans le cadre d'une linguistique descriptive. L'objectif principal de cette partie est d'examiner dans quelle mesure les caractéristiques et les fonctions des MD en général et de *quoi* en particulier, décrites dans le deuxième et le troisième chapitre, s'appliquent à notre corpus. En outre, il serait évidemment intéressant si nous pouvons découvrir dans notre corpus de nouvelles propriétés syntaxiques ou de nouvelles fonctions pragmatiques propres au MD *quoi*.

La quatrième et dernière partie (chapitre 5) sera consacrée à l'étude de deux marqueurs discursifs qui, à côté du MD *quoi*, comportent encore un deuxième élément. Il s'agira plus particulièrement des marqueurs discursifs *voilà quoi* et *ou quoi*. Ces marqueurs n'ont pas encore été étudiés dans aucune étude sur les MD. Par conséquent, nous considérons ce chapitre comme un vrai enrichissement par rapport à ces études – ce qui explique aussi pourquoi nous en avons fait un chapitre à part entière –, bien que le sujet aura encore besoin d'autres analyses plus profondes. L'objectif principal de ce chapitre sera de voir dans quelle mesure ces deux marqueurs remplissent les mêmes fonctions pragmatiques et dans quelle mesure ils présentent les mêmes caractéristiques syntaxiques que le MD simple *quoi*.

En conclusion, l'objectif de cette étude est de démontrer, en particulier à travers l'analyse du MD *quoi*, que les marqueurs discursifs forment un phénomène communicatif important qui touche divers aspects linguistiques – tant syntaxiques que pragmatiques – mais aussi des aspects non linguistiques – la politesse par exemple. Nous espérons que nos lecteurs seront convaincus après la lecture de ce mémoire du fait que l'utilisation de ce type de mots permet aux locuteurs de rendre leurs échanges conversationnels plus efficaces.

2. LE MARQUEUR DISCURSIF

2.1. Définition générale d'un marqueur discursif

Le domaine linguistique que nous examinons dans cette étude – celui des marqueurs discursifs (MD) – se caractérise par une entrée tardive et discrète dans la littérature spécialisée française. Contrairement aux recherches anglaises et américaines, ce n'est qu'à partir des années 1970 et surtout au début des années 1980 que les linguistes français ont commencé à s'intéresser au sujet de la conversation quotidienne. Par conséquent, les marqueurs discursifs appartiennent à un champ de recherche récent sans base solide, ce qui se reflète dans la littérature dans différents choix théoriques et méthodologiques.

Par conséquent, tout porte à croire que la question que nous nous posons ici ne sera pas si facile à résoudre. Il s'agira d'examiner dans quelle mesure nous pouvons formuler une définition générale du terme « marqueur discursif ». En effet, la littérature que nous avons examinée jusqu'ici ne nous semble, à première vue, pas capable de donner une réponse une fois pour toutes à cette question. Le problème consiste dans le fait qu'il n'existe jusqu'à présent pas de définition généralement reconnue du terme « marqueur discursif », c'est-à-dire qu'il est vrai que plusieurs définitions ont été données, mais chacune d'entre elles part d'un autre point de vue, de sorte qu'on ne dispose pas d'un point de départ commun.

Il résulte de ce qui précède que les termes utilisés pour désigner ces unités et les sous-classes au sein du groupe varient énormément, vu que la diversité définitoire est souvent associée à une variété terminologique (Dostie, 2004 : 41). Le terme le plus largement répandu est celui de « marqueur discursif » ou « *discourse marker* », que nous retrouvons chez Shiffrin (1987), Jucker & Ziv (1998), Fraser (1999), Dostie (2004), et Andersen (2007), à côté de « particule énonciative » (Fernandez, 1994), « *discourse particle* » (Schorup, 1985 et Hansen, 1998), « *pragmatic particle* » (Beeching, 2002), « opérateur discursif » (Redeker, 1990, 1991) et « *discourse connective* » (Blakemore, 1987). En outre, cette liste n'est même pas exhaustive.

Cette multitude de termes reflète selon Jucker & Ziv (1998 : 2) un grand nombre d'éléments dans différentes langues qui présentent des fonctions comparables, mais elle représente aussi les diverses perspectives théoriques. Dostie (2004 : 41) affirme que la diversité reflète les différentes approches linguistiques adoptées par les auteurs pour aborder

le thème complexe des marqueurs discursifs. Chaque terme reflèterait ainsi la préoccupation théorique du chercheur en question qui se focalise sur un seul aspect de l'unité qu'il décrit. De cette manière, nous voyons apparaître un certain nombre d'horizons intellectuels différents, tels que des approches sémantique, sociolinguistique et pragmatique. L'étude des particules pragmatiques de Beeching (2002) se situe par exemple dans le cadre des théories sur la politesse et présente en outre des préoccupations sociolinguistiques. Ou encore, Dostie (2004) travaille à partir d'une perspective pragmatique en insistant sur la relation entre les marqueurs discursifs et la pragmatization. Par conséquent, nous constatons, avec d'autres auteurs, que la matière présente un morcellement de connaissances, dû au fait qu'il existe tant d'approches différentes.

Une telle variété terminologique implique qu'il faut faire un choix terminologique. Pour la présente étude, nous avons opté pour le terme de « marqueur discursif » et pas pour un des autres termes mentionnés ci-dessus. La raison pour laquelle ce terme nous paraît le plus approprié est la suivante : c'est le terme qui couvre un grand nombre d'emplois et qui présente le maximum d'applications. Que ce soit également le terme le plus répandu dans la littérature spécialisée ne nous étonnera donc pas.

Comme il n'existe pas de consensus quant à la définition d'un marqueur discursif, il nous paraît intéressant de présenter quelques-unes des définitions proposées dans la littérature afin de tenter de définir nous-même le concept de « marqueur discursif ». Nous nous limiterons ici aux définitions de quelques chefs de file dans le domaine.

Le premier auteur important que nous abordons est aussi un des premiers à avoir creusé à fond le domaine des marqueurs discursifs. Il s'agit de Shiffrin (1987) qui a défini les « marqueurs discursifs » comme

« sequentially dependent elements that bracket units of talk, i.e. nonobligatory utterance-initial items that function in relation to ongoing talk and text. Markers could work at different levels of discourse to connect utterances on either a single plane or across different planes. » (1987 : 31)

Le rôle que contribue Shiffrin aux marqueurs discursifs est par conséquent celui de relier des unités de discours, soit à différents niveaux du discours, soit à un simple niveau.

Mosegaard Hansen (1998) suit dans son étude la définition de Shiffrin en remarquant que la fonction primaire des marqueurs discursifs est celle de connecter des unités linguistiques :

« [...] I propose to define discourse markers as non-propositional linguistic items whose primary function is connective, and whose scope is variable. By 'variable

scope' I mean that the discourse segment hosting a marker may be of almost any size or form [...]. » (1998 : 73)

Un troisième pionnier dans le domaine est Fraser (1999) qui intègre les marqueurs discursifs dans une catégorie plus large, à savoir celle des « marqueurs pragmatiques ». En outre, Fraser insiste, tout comme l'a fait Shiffrin, sur la relation de cohésion et de cohérence qu'établit le marqueur discursif en reliant deux « segments » consécutifs, qu'il appelle S1 et S2. Ainsi, les marqueurs discursifs

« [...] impose a relationship between some aspect of the discourse segment they are a part of, call it S2, and some aspect of a prior discourse segment, call it S1. In other words, they function like a two-place relation, one argument lying in the segment they introduce, the other lying in the prior discourse. I represent the canonical form as <S1. DM + S2>. » (1999 : 938)

En résumé, les trois auteurs abordés jusqu'ici privilégient tous l'idée d'une connexion effectuée par les marqueurs discursifs.

Or, ce n'est pas la seule voie possible, comme le montre Fernandez (1994) dans son étude consacrée aux particules énonciatives (PEN) qu'elle définit de cette manière :

« Une PEN doit satisfaire aux deux aspects, c'est-à-dire être dépourvue de sens propositionnel, qualifier le processus d'énonciation plutôt que la structure des énoncés, et ancrer les messages du locuteur dans ses attitudes (/sentiments) de façon indirecte ou implicite. Le terme de PEN est réservé aux manifestations *verbales* de cet ancrage, qui peut s'effectuer par ailleurs par des moyens gestuels ou prosodiques. » (1994 : 5)

Nous constatons que la définition que donne Fernandez ne correspond en rien à celle de Fraser. Fernandez met l'accent sur la qualification de tout le processus d'énonciation, tandis que Fraser insiste plutôt sur la structure interne du discours qui doit être cohérente. Or, il nous semble qu'il y a néanmoins un lien possible entre les deux auteurs.

En effet, Fernandez reconnaît deux sous-catégories au sein du groupe des particules énonciatives (PEN). D'une part, il existe des particules de nature textuelle qui sont proches des connecteurs et qui relient entre elles des parties du texte (propositions, phrases, énoncés). D'autre part, elle reconnaît des particules interpersonnelles, « qui impulsent et régulent le processus interactif » (1994 : 31). Pour la première sous-catégorie, elle donne les exemples *pourtant*, *ainsi* et *mais*, le deuxième groupe est illustré, entre autres, par des éléments fixateurs d'attention comme *tu vois*, *regarde* et *écoute*.

Il nous semble par conséquent légitime d'avancer que les « *discourse markers* » de l'étude de Fraser correspondent à la première sous-catégorie des PEN, à savoir, les particules de nature textuelle qui établissent des liens entre les différentes parties d'un énoncé.

Nous retrouvons chez Dostie (2004) cette même distinction entre les marqueurs spécialisés dans l'emploi textuel – qu'elle dénomme les connecteurs textuels (CT) – et les marqueurs spécialisés dans l'emploi interpersonnel – appelés marqueurs discursifs (MD) –. La catégorie qui recueille ces deux sous-classes est celle des « marqueurs pragmatiques » (MPr). Les unités étudiées par Fraser correspondent chez Dostie aux connecteurs textuels (CT).

Par conséquent, nous sommes tentée de conserver la répartition des marqueurs pragmatiques (MPr) entre d'une part les connecteurs textuels (CT) et d'autre part les marqueurs discursifs (MD), parce qu'elle permet de résoudre déjà quelques problèmes définitoires. Bien que les deux sous-catégories aient une fonction pragmatique, les connecteurs textuels traduisent uniquement l'idée de connexion, tandis que les marqueurs discursifs seraient d'autres petits mots pourvus d'une valeur pragmatique qui ne sont pas de CT, mais dont la fonction est de contribuer à l'interprétation d'une unité de discours. Ce choix terminologique est d'ailleurs largement répandu et correspond entre autres à celui d'Anderson et Fretheim (2000), à celui d'Erman (2001) et à celui de Traugott et Dasher (2002) (Dostie, 2004 : 43). La figure suivante (reprise à Dostie, 2004 : 43) illustre notre point de vue :

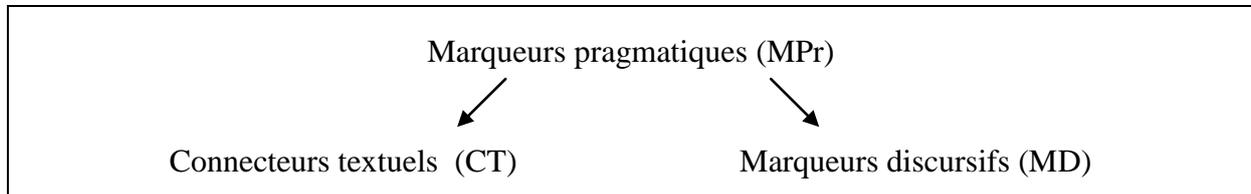


Figure 1 : Sous-classes des marqueurs pragmatiques

En conclusion, nous tenterons de donner une définition des deux sous-classes de la catégorie englobante des marqueurs pragmatiques. Nous nous sommes basée pour la définition des connecteurs textuels sur les études de Shiffrin (1987), de Fraser (1999) et de Hansen (1998), et pour la définition des marqueurs discursifs sur l'étude de Fernandez (1994) qui nous semble donner la meilleure définition de ce que c'est qu'un marqueur discursif.

Les connecteurs textuels (CT) sont des marqueurs pragmatiques qui sont spécialisés dans l'emploi textuel. Ils servent à relier des parties de texte entre eux, de sorte que la structure du discours devient cohérente et cohésive. De cette manière, ils ressemblent aux connecteurs proprement dits. Ils aident à signaler comment un énoncé doit être compris par rapport à ce qui précède ou à ce qui suit. Dans l'exemple (1) fourni par Fraser (1999 : 938), le CT *however* relie l'unité discursive qu'il introduit (*'These weren't his worst offenses'*) avec

l'unité qui précède immédiatement ('*After that, he ran a red light*') mais aussi avec plusieurs autres unités précédentes ('*He drove the truck through the parking lot and into the street*' et '*Then he almost cut me off*'). La fonction principale du CT *however* est donc d'indiquer la structure du discours et de montrer qu'il relie plusieurs unités discursives :

- (1) *He drove the truck through the parking lot and into the street. Then he almost cut me off. After that, he ran a red light. **However**, these weren't his worst offenses.* (Fraser, 1999 : 938)

Dans le second exemple, le CT *as a result of that* marque qu'il y a un rapport de conséquence entre les deux phrases successives : à cause des inondations, les fermiers font faillite. Le connecteur donne des informations sur la manière dont l'énoncé doit être interprété, en l'occurrence comme une sorte de corollaire du premier énoncé :

- (2) *There was considerable flooding. **As a result (of that)**, farmers went bankrupt.* (Fraser, 1999 : 939)

En revanche, les marqueurs discursifs (MD) sont des marqueurs pragmatiques qui sont spécialisés dans l'emploi interpersonnel dans un discours. Ils fournissent un cadre interprétatif dans lequel le message doit être compris. Ce cadre est constitué d'indications qui informent comment le contenu sémantique de l'énoncé doit être interprété. Il peut s'agir d'indications sur l'évaluation de la situation par le locuteur lui-même ou d'indications quant à la nature de l'acte de langage que le locuteur préfère effectuer par son énoncé. Le MD *enfin* dans (3) indique par exemple que le locuteur n'est pas certain de son énoncé et il marque avec *enfin* qu'il ne s'agit que de *son* opinion (Beeching, 2002 : 136). *Enfin* en tant que MD dans cet exemple contribue donc à évaluer la situation du locuteur :

- (3) *Ah oui, **enfin** c'est une famille quand même assez, **enfin** moi je trouve, hein !* (Beeching, 2002 : 136)

Il est indispensable d'insister sur le fait que nous ne traiterons dans la présente étude que les marqueurs discursifs et que nous n'étudierons pas les connecteurs textuels si ce n'est que pour montrer des différences intéressantes par rapport aux marqueurs discursifs. Dans la partie suivante, nous nous consacrons à l'étude de quelques caractéristiques de base des marqueurs discursifs.

2.2. Caractéristiques générales des marqueurs discursifs

Si les auteurs consultés n'arrivent pas à définir de façon univoque le concept flou des marqueurs discursifs, ils présentent néanmoins tous quelques propriétés communes de cette classe. Par la suite, nous énumérerons quelques caractéristiques communes reconnues par la plupart des auteurs.

Les marqueurs discursifs peuvent être caractérisés sur différents plans. D'abord, nous commenterons quelques généralités avant de passer aux caractéristiques phonologiques et phonétiques de ces unités. Ensuite, nous continuerons avec les traits distinctifs sur les plans morphologique et syntaxique. Il nous semble aussi intéressant de donner quelques particularités concernant leur statut sociolinguistique. Enfin nous commenterons le plan sémantico-pragmatique des marqueurs discursifs.

Tout d'abord, plusieurs auteurs (e.a. Fernandez, 1994 ; Dostie & Push, 2007 ; Brinton, 1996) avancent que les MD appartiennent à des classes grammaticales mineures et qu'ils ne font par conséquent pas partie des classes grammaticales traditionnelles. Autrement dit, les marqueurs discursifs n'entrent pas dans les parties du discours, une analyse qui remonte déjà à la grammaire des Alexandrins et qui dégage huit types de noms : le nom, le verbe, la particule, le pronom, l'adverbe, l'article, la préposition et la conjonction (Fernandez, 1994 : 9). Or, les marqueurs discursifs possèdent souvent des pendants homophoniques qui, contrairement aux marqueurs discursifs, contribuent au contenu propositionnel d'un énoncé (cf. *infra*) et qui entrent donc bel et bien dans les classes grammaticales représentées ci-dessus. Par exemple, le marqueur discursif *bon* et l'adjectif *bon* sont phonétiquement identiques, mais leur fonction dans le discours est tout à fait différente. L'adjectif *bon* qualifie généralement un substantif présent dans l'énoncé et contribue par conséquent au contenu propositionnel de l'énoncé, tandis que le marqueur discursif *bon* sert uniquement à fournir un commentaire sur cet énoncé et assume donc une fonction extraphrastique (cf. *infra*). En conséquence, les marqueurs discursifs n'appartiennent pas aux classes grammaticales traditionnelles, à la différence de leurs pendants homophoniques qui sont souvent les mots sources dont ils dérivent et qui peuvent être de diverses natures. Ainsi, un marqueur discursif peut prendre comme mot source un adjectif (*bon*), un adverbe (*ben* de *bien*), un verbe (*écoute*), un pronom (*quoi*), etc¹. Or, même si les marqueurs discursifs ont des pendants

¹ Ces mots se trouvent à la base de ce que l'on appelle des processus de « grammaticalisation » et de « pragmaticalisation ». Ces processus représentent l'évolution d'un mot source vers un emploi grammaticalisé ou pragmaticalisé, comme celui d'un marqueur discursif. L'étude de Dostie (2004) donne plus de renseignements

homophoniques ou même s'ils sont historiquement liés à d'autres formes, quand une expression fonctionne comme marqueur discursif dans un discours, celle-ci sera son unique fonction dans l'énoncé (Fraser, 1990 : 189).

2.2.1. Plan phonologique et phonétique

Il faut d'abord souligner que les marqueurs discursifs sont phonologiquement réduits ; les MD prototypiques sont monosyllabiques (*bon, ben, là,...*) ou bisyllabiques (*enfin, alors,...*) (Fernandez, 1994 : 1).

Les marqueurs discursifs sont susceptibles d'être soumis à une certaine érosion phonétique due à la prononciation familière de certains marqueurs. Pensons par exemple au MD *tu sais* qu'on peut prononcer avec un léger changement phonétique comme *t'sais*.

Plusieurs auteurs (e.a. Dostie & Push, 2007 ; Zwicky, 1985) affirment également que les marqueurs discursifs ont tendance à constituer des unités prosodiques indépendantes, de sorte que celles-ci se trouvent extérieures à la structure de la phrase. L'indépendance prosodique est entre autres accentuée par le fait que les marqueurs discursifs sont séparés prosodiquement du contexte environnant au moyen des pauses ou par une intonation particulière ou par les deux (cf. Zwicky, 1985 in Fraser, 1999 : 933).

2.2.2. Plan morphologique

L'invariabilité morphologique saute directement à l'œil. Dès qu'un mot commence à s'employer comme marqueur discursif, il cesse d'être sensible aux adaptations formelles et il reste morphologiquement figé ou quasi figé.

À côté des MD mono- et bisyllabiques mentionnés précédemment, il existe aussi des MD complexes, constitués de plusieurs mots. Dans cette catégorie entrent par exemple les MD propositionnels (*tu vois, tu sais, je crois*), formés à partir d'un verbe conjugué, soit à la première personne singulier, soit à la deuxième personne singulier ou pluriel. Waltereit (2007) distingue quatre sous-classes des MD complexes.

Premièrement, Waltereit parle de marqueurs discursifs phrasèmes (variante 1) quand un seul marqueur, comme *tu sais*, est composé de plusieurs mots qui ne sont pas des

sur ce sujet. Selon elle (2004 : 27), si une unité lexicale développe des emplois grammaticaux, on parlera d'une « grammaticalisation » de cette unité. Si une unité lexicale ou grammaticale développe des emplois où elle ne joue pas un rôle sur le plan référentiel, mais bien sur le plan conversationnel, elle sera soumise au processus de « pragmaticalisation ».

marqueurs : en effet, *tu* et *sais* n'existent pas en tant que marqueurs. En plus, Waltereit mentionne, en se basant sur Dostie (2004), que la taille de ces marqueurs-phrasèmes peut facilement dépasser les deux mots ; ainsi des marqueurs comme *tu sais pas quoi* sont également des MD phrasème (Waltereit, 2007 : 95).

Deuxièmement, un MD peut être composé d'autres MD. Cette combinaison est soit une combinaison libre de MD dans le discours (*puis alors* ou *allons allons*) (variante 2), soit une combinaison stockée dans le lexique.

Le dernier cas – combinaison stockée dans le lexique – présente de nouveau deux possibilités : ou bien le MD ne contient que des MD (*bon ben*) (variante 3) ou bien il contient un MD et un autre élément (*enfin bref*) (variante 4).

La distinction entre les différents types de MD complexes est intéressante, vu que nous traiterons plus loin dans cette étude des MD complexes constitués à partir de *quoi*, tels *voilà quoi* et *ou quoi*. Le schéma ci-dessous montre plus clairement la distinction en sous-classes des MD complexes (Waltereit, 2007 : 95).

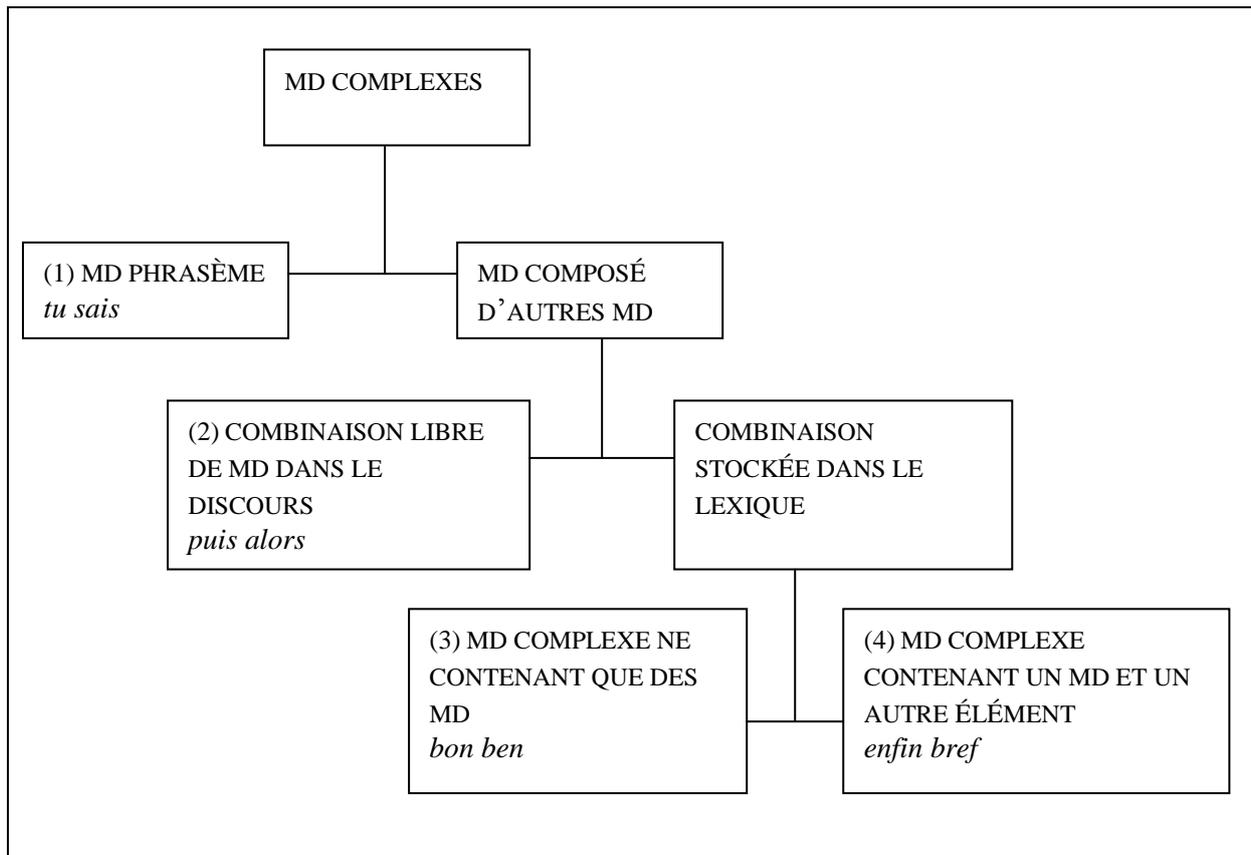


Figure 2 : Taxinomie des MD complexes

2.2.3. Plan syntaxique

Les MD relèvent de la macro-syntaxe du discours, autrement dit, ils jouent un rôle au-delà de la phrase. Ils n'entrent par conséquent pas dans une structure argumentale et ils ne sont pas dépendants de la valence d'un verbe. Ces caractéristiques opposent les MD aux autres compléments, par exemple aux compléments circonstanciels. En effet, un complément circonstanciel (p.ex. *hier* dans l'exemple (4)) ne fait pas partie de la valence du verbe – tout comme le MD – mais il ne joue pas pour autant un rôle au-delà de la phrase, vu qu'il contribue au contenu propositionnel. Le rôle d'un MD par contre (p.ex. *t'sais* dans (5)) est exclusivement extraphrastique, parce qu'il ne fait pas partie du contenu propositionnel (cf. *infra*) :

(4) ***Hier***, les enfants ont joué dans le jardin.

(5) Les enfants ont joué dans le jardin mais, ***t'sais***, ça ne me plaisait pas.

Or, ceci n'implique pas qu'il n'existe aucun lien entre le marqueur discursif et l'énoncé. En effet, même s'ils occupent un rôle extraphrastique, ils sont liés à leur « host unit » (Hansen, 1998 : 75) ou unité-hôte, parce qu'ils fournissent un commentaire sur cette unité-hôte (cf. *infra*). Cette caractéristique oppose d'ailleurs les marqueurs discursifs aux conjonctions, vu que ces dernières jouent un rôle exclusivement intraphrastique, contrairement aux MD.

En plus, les marqueurs discursifs sont optionnels sur le plan syntaxique, de sorte que leur absence n'entraîne pas une agrammaticalité.

Finalement, certains auteurs (e.a. Shiffrin, 1987, Zwicky, 1985, Brinton, 1996 et Fraser, 1999) avancent que les MD occupent exclusivement la position initiale dans la phrase, bien que cette idée soit contestée par d'autres auteurs (e.a. Andersen, 2007, Dostie & Push, 2007 et Hansen, 1998) qui avancent que la position est relativement libre par rapport à l'énoncé auquel ils sont joints et qu'ils peuvent être « clause-internally » (cf. exemple (5)) ou « clause-finally » (Hansen, 1998 : 66).

2.2.4. Plan sociolinguistique et stylistique

Sur le plan sociolinguistique et stylistique, les marqueurs discursifs se caractérisent, selon Brinton (1996 : 33-35 *in* Jucker & Ziv, 1999 : 3), par le fait que leur usage appartient plutôt au discours oral qu'au discours écrit. Il n'est donc pas surprenant que ces unités soient considérées généralement comme informelles et qu'elles sont les premières à être supprimées dans les productions écrites. Les marqueurs discursifs sont donc stigmatisés stylistiquement (cf. Brinton, 1996 : 33-35 *in* Jucker & Ziv, 1998 : 3).

En plus, la fréquence des marqueurs discursifs utilisés dans un discours peut être très élevée et serait liée, selon Brinton, au sexe de celui qui parle. Ainsi, Brinton avance que c'est un phénomène qui caractérise typiquement le langage des femmes, bien qu'il décrive cette propriété comme « controversée ». Beeching (2007) s'est d'ailleurs aussi appliquée à l'étude sociolinguistique des marqueurs discursifs et les résultats de son étude ne corroborent pas toujours ceux de Brinton. En effet, Beeching (2007 : 87) observe que le MD *quoi* par exemple est moins utilisé chez les femmes que chez les hommes, et ceci probablement pour des raisons sociologiques. Les femmes seraient plus conscientes des implications sociales que peuvent avoir certains termes. Par conséquent, la conscience de la stigmatisation stylistique et sociale des MD peut stimuler les femmes à éviter ces mots (Beeching, 2002 : 201).

2.2.5. Plan sémantico-pragmatique

D'abord, les marqueurs discursifs n'apportent aucune contribution au contenu propositionnel de l'énoncé, de sorte que leur présence ou leur absence ne modifie pas le degré de vérité des énoncés dans lesquels ils sont insérés.

Au départ, l'approche des marqueurs discursifs a souvent été asémantique, vu qu'ils étaient tenus pour vides de sens et considérés comme le résultat d'une désémantisation due à l'évolution de la langue. Or, comme tout élément linguistique qui entre dans un énoncé quelconque est toujours pourvu d'un sens potentiellement significatif (Fernandez, 1994 : 15), les marqueurs discursifs ont bel et bien un sens. Bien qu'il soit vrai que les MD ne présentent pas de sens conceptuel (Mosegaard Hansen, 1998 : 75 et Fraser, 1999 : 944) – ou référentiel –, ils ne sont pas totalement asémantiques, vu qu'ils possèdent un sens procédural qui donne « des instructions au coénonciateur sur la façon dont il doit comprendre certaines représentations mentales » (Dostie, 2004 : 58). Une expression avec un sens conceptuel spécifie les caractéristiques sémantiques inhérentes d'un mot, par exemple, « fille » a un sens

inhérent que nous pouvons résumer en termes de « jeune personne appartenant au sexe féminin ». En revanche, quand un mot exprime un sens procédural, il spécifie comment il faut interpréter un énoncé. Par exemple la préposition « de » exprime dans « le livre de Jean » que Jean doit être interprété comme le possesseur du livre. De même que la préposition « de », un marqueur discursif exprime la façon dont un énoncé doit être interprété.

Nous pouvons considérer les marqueurs discursifs comme appartenant à une classe pragmatique, parce qu'ils contribuent plutôt à l'interprétation d'un discours qu'au contenu propositionnel de celui-ci, comme nous venons de dire (Fraser, 1999 : 946). En ce qui concerne les fonctions pragmatiques des MD, nous mentionnons ici seulement que les marqueurs discursifs servent principalement à rendre les échanges conversationnels efficaces (Dostie & Push , 2007 : 5). Ils aident le locuteur par exemple à se positionner par rapport à son discours ou l'interlocuteur à décoder la façon dont le locuteur conçoit le sens purement propositionnel exprimé (Dostie & Push, 2007 : 5). Nous renvoyons à la section (2.3) pour plus d'informations sur le comportement fonctionnel des marqueurs discursifs.

2.2.6. Tableau récapitulatif et remarques

Le tableau ci-dessous résume toutes les caractéristiques de base des marqueurs discursifs.

PLAN PHONOLOGIQUE/PHONÉTIQUE

- Ils présentent une réduction phonologique
- Les MD sont prototypiquement monosyllabiques
- L'érosion phonétique est possible
- Ce sont des unités prosodiques indépendantes séparées du contexte par des pauses ou par une intonation particulière

PLAN MORPHOLOGIQUE

- Ils sont morphologiquement invariables
- MD complexes

PLAN SYNTAXIQUE

- Ils relèvent de la macro-syntaxe du discours
- Ils n'entrent pas dans une structure argumentale
- Ils jouent un rôle au-delà de la phrase, mais dépendent quand même d'une unité-hôte.
- Ils sont optionnels
- Ils occupent une position libre par rapport à l'énoncé auquel ils sont joints

PLAN SOCIOLINGUISTIQUE/STYLISTIQUE

- Ils sont caractéristiques du discours oral
- Ils sont souvent considérés comme informels
- Ils sont stigmatisés stylistiquement
- Ils apparaissent avec une grande fréquence
- Ils sont « gender specific » (contesté)

PLAN SÉMANTICO-PRAGMATIQUE

- Ils ne contribuent pas au contenu propositionnel de l'énoncé
- Ils ne modifient pas la valeur de vérité des énoncés dans lesquels ils sont insérés
- Ils ont un sens procédural, non conceptuel
- Ils servent à rendre efficaces les échanges conversationnels
- Ils aident le locuteur à se positionner par rapport à son discours
- Ils servent à décoder la façon dont le locuteur conçoit le sens purement propositionnel exprimé

Tableau 1 : Liste des caractéristiques de base des marqueurs discursifs

Évidemment, les marqueurs discursifs ne répondent pas tous à la liste entière de caractéristiques mentionnée ci-dessus. À cet égard, la théorie de la prototypicalité propagée par Roschean nous est présentée par Jucker & Ziv (1998 : 2). Selon cette théorie, plus une expression répond aux caractéristiques postulées d'un certain concept – en l'occurrence celles qui définissent le marqueur discursif –, plus l'expression sera considérée comme un représentant prototypique de ce concept. Dans le cas présent, l'expression fonctionnera comme marqueur prototypique. Inversement, moins un marqueur présente des propriétés de base, plus il sera considéré comme un marqueur périphérique.

Il faut encore noter que les différentes caractéristiques n'ont pas toutes le même degré de pouvoir diagnostique (Jucker & Ziv, 1998 : 4). Ainsi, le fait qu'un élément linguistique est peu fréquent ou au contraire très fréquent ne constitue pas un critère déterminant pour décider si cet élément fonctionne vraiment comme MD ou non. Ce sont d'ailleurs surtout les caractéristiques phonologiques, syntaxiques et sémantiques qui fournissent les tests cruciaux pour déterminer si on a affaire à un MD ou non.

Cet aperçu de caractéristiques nous permet également de distinguer les marqueurs discursifs d'autres classes de mots, notamment des conjonctions et des interjections. D'une part, la différence entre une conjonction – ou connecteur propositionnel – et un marqueur discursif réside dans le fait que la fonction des conjonctions est purement connective – i.e. relier deux segments linguistiques –, autrement dit, une conjonction ne connaît pas les emplois pragmatiques typiquement remplis par les MD. Leur rôle est par conséquent exclusivement intraphrastique (Dostie & Push, 2000 : 4), tout comme dans l'exemple suivant où « et » sert uniquement à relier deux phrases :

(6) *Je l'ai vu et je lui ai demandé s'il avait envie d'aller boire quelque chose.*

D'autre part, quand un mot constitue à lui seul un tour de parole, ou quand il peut s'insérer à l'intérieur d'un même tour de parole entre deux énoncés indépendants, il ne s'agit pas d'un marqueur discursif mais d'une interjection (Waltereit, 2007 : 100). Une interjection ne dépend donc pas d'une unité-hôte :

(7) *Ouah ! Regardez toutes ces pierres précieuses !*

Il nous semble intéressant aussi de présenter quelques différences entre les connecteurs textuels (CT) et les marqueurs discursifs (MD), deux groupes qui, comme nous l'avons dit, appartiennent à la classe des marqueurs pragmatiques (MPr). Bien que les deux sous-groupes aient des propriétés pragmatiques en commun, ils présentent toutefois aussi des caractéristiques différentes. En effet, les marqueurs discursifs ne cherchent pas vraiment à relier deux énoncés consécutifs, contrairement aux connecteurs textuels, qui ressemblent sur ce point plus aux conjonctions. Une condition *sine qua non* des connecteurs textuels – comme *d'ailleurs, en conclusion, en somme* – est qu'ils relient deux messages séparés (Fraser, 1999 : 940), une propriété que les MD ne présentent pas. Les marqueurs discursifs fournissent plutôt un commentaire sur ce qui a été dit et comment il faut l'interpréter ou encore comment le

locuteur se positionne par rapport à ce qu'il a dit. Dans l'exemple (8), le CT *fait que* relie l'énoncé de A à celui de B, tandis que le MD *hein* dans (9) ne semble pas avoir la fonction de relier deux phrases mais plutôt de fournir un commentaire sur le positionnement du locuteur par rapport à ce qu'il vient de dire. Le CT diffère en outre d'une simple conjonction par le fait qu'il remplit aussi des fonctions au niveau du discours, à la différence des conjonctions dont le seul rôle est de relier deux phrases.

(8) A : *Je suis pas sûr que j'ai vraiment envie de téléphoner à Jacques.*
Après ce qu'il m'a dit l'autre soir...

B : **Fait que** *là, tu voudrais que je le fasse à ta place, c'est ça que t'insinues ?* (Dostie, 2004 : 46)

(9) *J'ai pas de goût particulier pour le souper. Prépare ce que tu veux,*
hein *? Ça va être bon. Je suis sûr.* (Dostie : 2004 : 48)

Nous constaterons par la suite que la difficulté principale des marqueurs discursifs réside bien dans la caractérisation fonctionnelle-pragmatique, que nous étudierons dans le point suivant (2.3).

2.3. Fonctions pragmatiques des marqueurs discursifs

2.3.1. Introduction

Nous nous pencherons dans cette partie sur les différentes fonctions que peuvent assumer les marqueurs discursifs. De manière plus générale, plusieurs études sur les marqueurs pragmatiques (MPr) ont réussi à distinguer différents domaines dans lesquels ces mots sont opérationnels. Ces domaines comportent des paramètres textuels et cognitifs mais aussi des paramètres d'interaction et de comportement. En conformité avec ces différents paramètres, les marqueurs discursifs ont été analysés soit comme des connecteurs qui relient deux messages, soit comme des moyens pour indiquer comment un énoncé doit être interprété par l'interlocuteur. Le premier groupe est constitué des connecteurs textuels (CT), le second groupe se compose des marqueurs discursifs proprement dits (MD). Dès maintenant, nous nous limiterons exclusivement aux fonctions pragmatiques du second groupe des marqueurs discursifs proprement dits.

Nous proposerons par la suite trois approches différentes afin de parvenir à un panorama qui représente les différentes fonctions des MD. Il faut toutefois nuancer cet objectif, parce qu'il se peut qu'il existe encore d'autres fonctions qui ne sont pas représentées dans cette étude. Notre but n'est donc pas de donner la totalité des fonctions des MD, mais de repérer les fonctions les plus importantes et les plus récurrentes.

La première approche (2.3.3.) est celle que nous avons empruntée à Fernandez (1994) et à Beeching (2002) et qui consiste à faire une distinction entre les emplois référentiels ou de planification et les emplois interpersonnels ou de politesse. Nous interpréterons ces emplois à partir des paramètres de progression discursive (pour les premiers emplois) et d'interaction (pour le second groupe).

La deuxième approche (2.3.4.) tentera de situer les différentes fonctions d'un MD dans le cadre d'une théorie plus englobante, à savoir celle de la théorie de la politesse. Nous nous baserons pour l'élaboration de cette partie essentiellement sur une étude de Beeching (2002).

La troisième approche (2.3.5.) part d'une étude des fonctions des MD établie par Dostie (2004). Elle fait la distinction entre les « marqueurs illocutoires » et les « marqueurs d'interaction ». Nous regarderons de plus près les marqueurs illocutoires en essayant d'établir un lien avec la théorie des actes de langage.

2.3.2. Remarques préliminaires

Une première remarque concerne la multiplicité des fonctions des marqueurs discursifs. En effet, après avoir analysé la littérature sur les marqueurs discursifs, il nous semble qu'aucun MD ne se contente d'assumer une seule et unique fonction. Dès lors, les marqueurs discursifs sont presque toujours multifonctionnels. À côté des fonctions individuelles qu'ils remplissent dans les énoncés respectifs, tous les MD présentent en outre une fonction pragmatique générale en commun. Cette fonction semble d'ailleurs facile à résumer : les MD servent essentiellement à rendre efficaces les échanges conversationnels (Dostie & Push, 2007 : 5).

Une seconde remarque a trait à l'importance de l'environnement linguistique dans lequel figure le MD. Le fait de rendre efficaces les échanges conversationnels implique évidemment un certain type d'énonciation, à savoir une conversation. En effet, le locuteur utilise de préférence les MD dans la langue orale en présence d'un interlocuteur qui influence la façon dont le locuteur construit son discours (Dostie & Push, 2007 : 5). Or, il est également possible d'utiliser un MD en l'absence d'un coénonciateur. Fernandez (1994 : 118) résume les caractéristiques fondamentales de l'*échange oral* dans les termes suivants :

- Premièrement, à cause du canal utilisé – i.e. le canal acoustique –, il est nécessaire que les structures syntaxiques soient **simples** et qu'il y ait une forte **redondance**.
- Deuxièmement, faute de temps de planification, une parole naturelle avec une **construction improvisée** s'impose. La **tonalité spontanée** est donc importante.
- Troisièmement, à cause de la coprésence d'un ou de plusieurs interlocuteurs, une **dépendance situationnelle** de l'échange est inévitable.

L'idée implicite que Fernandez découvre dans ce raisonnement est que « l'oral et l'écrit sont les réalisations d'un seul et même système – dont l'oral ne serait d'ailleurs qu'une variante simplifiée » (1994 : 119).

Fernandez limite plus loin dans son travail encore la notion d'*énonciation orale* ou d'*échange oral* en introduisant le concept de *parole impromptue* (PI), terme qu'elle emprunte au premier théoricien de la linguistique textuelle en Fenno-Scandie, N.E. Enkvist. Ce terme est proche de celui de *discours spontané*, de *discours non planifié* et de *conversation*. Toutes

ces notions sont plus limitatives que celle d'*énonciation orale* ou d'*échange oral* et représentent un registre typique. En insistant avec la notion de *parole impromptue* sur le caractère improvisé de l'échange oral, Fernandez (1994 : 139) accentue une fois de plus la « syntaxe spécifique voire déviante » de l'échange oral, « l'usage de certains types de phrases ou de particules », mais aussi « l'approche processuelle [...] régie par les nécessités d'une production en temps réel » (à cause par exemple de limitations de la mémoire).

Bref, certains types de situation donnent lieu à une production plus accélérée du discours « dont la contrainte se reflète dans les structures du discours produit » (Fernandez, 1994 : 139). Le degré de préparation et l'étendue de la planification sont plus restreints, de même que le degré de fixité macrostructurelle qui est plus limité. La création d'un langage « sur l'instant » – un des traits définitoires de la parole impromptue – a comme conséquence que l'exemple prototypique de la PI sera l'interaction quotidienne spontanée, en face-à-face (Fernandez, 1994 : 139). Ces interactions sont caractérisées par une structure « lâche » ou fragmentée qui présente un certain nombre de traits : plus de coordinations que d'enchâssements, simplifications syntaxiques à cause du fait que le contenu l'emporte sur l'expression, redondance forte, etc.

Bien que l'échange spontané – ou la parole impromptue – n'impose pas l'emploi de marqueurs discursifs, il « crée néanmoins un terrain favorable, qui à son tour crée pour les PEN [ou MD] une prédisposition naturelle à intervenir dans l'échange spontané » (Fernandez, 1994 : 141). Nous considérons donc, à l'instar de Fernandez, qu'il existe des relations étroites entre la parole impromptue et l'emploi des marqueurs discursifs.

Dans le point suivant, nous examinerons quelles fonctions le MD peut remplir dans la PI et dans la conversation en général.

2.3.3. Les MD et la progression discursive vs. l'interaction

La *parole impromptue* et les particules énonciatives (PEN) – qui correspondent aux MD – ont été décrites par Fernandez selon deux aspects déterminants, à savoir la « planification » et la « politesse ». De manière analogue, Beeching a fait – dans un article sur le marqueur discursif *quoi* – une distinction intéressante entre les MD qui assument des emplois « référentiels » et ceux qui remplissent des emplois du « type interpersonnel » :

« Does utterance-terminal *quoi* flag a textual reformulation of a referential type or a hedge/mitigator of an interpersonal type, or indeed both? » (Beeching, 2002 : 192)

Il semble ainsi possible de dire que la présence des MD est liée à deux facteurs principaux. En effet, d'une part « la progression discursive » – qui correspond à la planification et à l'emploi référentiel – et d'autre part « l'interaction » – qui correspond à la politesse et à l'emploi du type interpersonnel – expliqueront la présence des marqueurs discursifs dans l'échange oral.

D'un côté, la **progression discursive** concerne les problèmes de structuration et de planification que le locuteur peut rencontrer pendant la production d'un discours et est à distinguer du « degré de préparation ». Selon Fernandez (1994 : 140) :

« le locuteur peut planifier ses énoncés en silence (pauses, planification rétrospective – faux départs, répétitions), mais pour s'assurer que ses pauses ne vont pas être prises indûment pour les effets d'une « panne » discursive, il occupe le terrain en usant des PEN appropriées [...] »

La progression discursive s'oriente donc vers la production et la structuration de l'énoncé et la référence², bref, vers la formulation linguistique. Les marqueurs discursifs peuvent marquer la recherche de mots appropriés par le locuteur ou peuvent indiquer l'hésitation et l'incertitude que celui-ci éprouve en formulant son énoncé. L'adéquation de son expression concerne donc toujours le locuteur qui a peur de ne pas être compris par son interlocuteur. D'une part, les marqueurs discursifs qui fonctionnent comme indicateurs de la structure d'interaction³ (2.3.3.1.1.) et ceux qui servent à conserver le tour de parole (2.3.3.1.2.) garantissent une bonne compréhension de la structure de l'énoncé. D'autre part, les marqueurs discursifs qui accompagnent des processus de reformulation (2.3.3.1.3.) et de piétinement syntaxique (2.3.3.1.4.) assurent la bonne interprétation des expressions et aident à assurer la progression discursive. Les quatre emplois ont donc en commun qu'ils fonctionnent comme moyens de structuration du texte.

De l'autre côté, l'emploi des marqueurs discursifs peut aussi être favorisé par l'**interaction** dans le discours oral. L'échange oral implique en tout cas une énonciation dans laquelle les relations interpersonnelles occupent une place importante. Nous verrons par la suite que les marqueurs discursifs constituent un recours privilégié pour l'expression implicite de ces relations (Fernandez, 1994 : 140). Le locuteur peut par exemple s'assurer au moyen d'un MD phatique de la participation active ou passive de son allocataire (2.3.3.2.1). Ou

² Avec le terme « référentiel », Beeching insiste sur le fait que ces emplois sont orientés vers la recherche linguistique de l'expression appropriée et vers sa référence. Il s'agit d'emplois qui accentuent la relation avec l'objet ou le concept réel et qui établissent donc un rapport avec la « référence ».

³ Le terme « interaction » peut prêter à confusion. Il s'agit toutefois bien d'un emploi de la « progression discursive » et pas d'un emploi de l'« interaction ». Nous en revenons dans 2.3.3.1.1.

encore, les MD aident l'interlocuteur à décoder la façon dont le locuteur conçoit le sens purement propositionnel exprimé et aident l'interlocuteur à se positionner par rapport au locuteur. Dans cette optique, il se peut aussi que le MD cherche l'approbation de la part de l'interlocuteur de ce qui a été dit (2.3.3.2.2.). Une dernière fonction des MD présentée dans ce travail est celle de *hedging* (2.3.3.2.3.). En outre, Fernandez introduit le concept de la politesse et le décrit comme une notion sociale et interactive (1994 : 140). Nous verrons par la suite que l'évitement de la confrontation entre les locuteurs sera une stratégie importante qui trouvera un rapport avec la théorie des *faces* et de la *politesse*. Nous établirons le rapport entre ces théories et l'emploi des marqueurs discursifs dans la section 2.3.4.

Il faut encore remarquer, avant d'aborder la description des différentes fonctions des MD, que la distinction des deux types de fonctions n'est pas toujours évidente et qu'elle peut parfois poser des problèmes. Nous signalerons les difficultés de classification là où elles se présentent.

2.3.3.1. Les MD de la « progression discursive »

La progression discursive est marquée d'une part par la recherche d'une bonne structuration de l'énoncé afin d'en faciliter la compréhension et l'interprétation. D'autre part, elle se caractérise par la recherche de mots. L'incertitude linguistique quant au terme approprié forme une idée-clé et ce sont les marqueurs discursifs qui aident l'interlocuteur à accepter le dernier terme issu de la recherche de l'expression appropriée. Le locuteur utilise donc des MD pour s'assurer que son interlocuteur ait bien compris le message. Les MD aident par conséquent dans ce cas aussi à assurer une bonne progression discursive. On appelle ces MD souvent des « marqueurs d'hésitation » ou des « remplisseurs de pause ». Le cheminement lexical effectué constitue d'ailleurs un phénomène significatif en soi selon la linguistique processuelle⁴.

Les marqueurs discursifs que nous retrouvons dans cette catégorie ont tous pour fonction de structurer le discours tant au niveau syntaxique et thématique qu'au niveau discursif.

⁴ La linguistique processuelle ou processualiste se fonde sur l'utilisation de structures pour expliquer les procès. Le processualiste s'inspire de modèles empruntés, en dehors des descriptions de langues naturelles, à la psychologie, aux théories de l'information, etc. (Fernandez, 1994 : 27).

2.3.3.1.1. Les MD comme « indicateurs de la structure de l'interaction »

Nous empruntons le terme d'« indicateurs de la structure de l'interaction » à Maury-Rouan (2001) qui l'a emprunté à son tour à Traverso (1999 : 44-49). Il faut souligner que le terme « interaction » nous paraît un peu dangereux ici, parce qu'il réfère aux emplois de l'« interaction », qui s'opposent aux emplois de la « progression discursive ». Il ne s'agit toutefois pas d'un emploi de l'« interaction », vu que ce n'est pas la relation entre le locuteur et son allocataire qui est accentuée, mais plutôt la structure du discours.

Les MD qui fonctionnent en tant qu'indicateurs de la structure de l'interaction sont des ouvreurs, des conclusifs et des ponctuants qui servent d'appui au discours. Ces MD aident le locuteur à diviser l'énoncé en différentes unités d'information et en même temps ils aident l'interlocuteur à décoder ces mêmes unités. Par conséquent, ils assurent une bonne progression discursive⁵. L'exemple (10), tiré de l'étude sur les marqueurs discursifs propositionnels (MDP) d'Andersen (2007) illustre bien notre propos. Une suite de postpositions du MD *tu vois* qui ont tous, sauf *tu vois*(3)⁶, la fonction de ponctuant, « [apparaissent] à la fin des propositions, [marquant] la fin de chaque unité discursive » :

(10) ... et à un moment y'a une sœur qui qui qui v qui va prier ***tu vois***(1) et l'curé arrive et commence à lui à lui il donne des bons coups d'couteau et tout ***tu vois***(2) et à c'moment-là ***tu vois***(3) on avait planqué un un espèce de foie ***tu vois***(4) et plus des abats atroces ***tu vois***(5) (c'est ça qu'était le pied) § hah § alors elle elle avait du ketchup dans la bouche et tout alors elle crache du ketchup su[r] tout l'monde devant ***tu vois***(6) [...] (Colonie de vacances 051) (2007 : 21)

Dostie (2004) appelle ces ponctuants des « marqueurs de balisage⁷ » et leur attribue également la fonction de signaler la fin d'une étape dans une intervention. Elle ajoute que ces marqueurs « scandent » le texte et qu'ils « permettent à l'énonciateur de livrer son texte par

⁵ Il nous semble que cette définition pourrait à la limite aussi s'appliquer aux connecteurs proprement dits : ce sont en effet souvent des ouvreurs (p.ex. *premièrement, d'abord, par conséquent...*) et ils aident de cette manière à indiquer la structure de l'interaction, comme le font les MD. Or, les connecteurs proprement dits ont souvent une fonction 'argumentative' (p.ex. établir des liens causals ou consécutifs entre deux parties de discours) tandis que les MD qui fonctionnent en tant qu'indicateurs de la structure de l'interaction ne servent qu'à diviser l'énoncé en différentes unités d'information sans établir des liens argumentatifs entre ces unités. Il est donc clair que la délimitation de différents concepts n'est pas toujours évidente et qu'il peut y avoir des interférences entre les domaines. Les frontières ne sont donc pas toujours étanches.

⁶ *Tu vois*(3) est caractérisé par une intonation montante, contrairement à *tu vois*(4) et marque le début d'une parenthèse.

⁷ Nous revenons sur notre remarque ci-dessus que les frontières entre certains concepts sont parfois très floues, vu que le terme « marqueurs de balisage » est souvent utilisé pour désigner les connecteurs proprement dits.

épisodes, et au coénonciateur d'assimiler ce qui vient d'être dit » (2004 : 48). En plus, les marqueurs de balisage apparaissent souvent en série.

Gadet (1989 : 52) fait également mention du terme « ponctuant » dans sa liste représentant les principales caractéristiques de la langue parlée. Elle nous fournit l'exemple de *en quelque sorte, si j'ose dire, disons*. Il faut toutefois noter que Gadet ne fait pas clairement la distinction entre les ponctuels et les phatiques, que nous traiterons sous (2.3.3.2.1.). Elle fait néanmoins référence dans une note en bas de page aux études de Vincent (1981 et 1986) qui distingue entre :

- les **phatiques**, émis par le locuteur, qui servent à ouvrir ou fermer une conversation, ou qui figurent comme éléments parenthétiques permettant de conserver la parole
- les **ponctuels**, qui soulignent une certaine structuration du discours ; on distingue les ponctuels de transition entre les parties, les ponctuels de style et les ponctuels sémantico-syntaxiques

Notre distinction ne correspond que partiellement à celle de Vincent. Nous entendons par le terme de « ponctuant » les marqueurs qui aident à délimiter les différentes unités discursives, à la différence des marqueurs phatiques qui, comme nous le verrons par la suite (cf. 2.3.3.2.1.), servent essentiellement à appeler l'attention de l'interlocuteur et à s'assurer de sa participation passive ou active à l'acte de conversation.

La définition du terme « ponctuant » reste toutefois un peu précaire, vu que dans une étude plus récente de Vincent & Sankoff (1992 : 205), la définition de « punctors » ne correspond toujours pas à celle que nous venons de donner ci-dessus. En effet, les « punctors » y sont décrits comme

« a class of markers that have usually been classified as nervous tics, fillers or signs of hesitation. »

Les deux auteurs ajoutent en outre que les ponctuels peuvent encore servir à remplir une autre fonction, à savoir celle de déterminer le degré d'engagement du locuteur dans l'acte de conversation, ou comme le formulent Vincent & Sankoff (1992 : 214-215) :

« Punctors can help us understand the nature of the links between sentences and among constituents, as well as the degree of involvement of the speaker in the act of communication. »

Vincent & Sankoff incluent les termes suivants dans la catégorie des ponctuels: *là, tu sais, vous savez, n'est-ce pas, hein, je veux dire, vois-tu, ...* Nous constatons que ces exemples

entrent bel et bien dans la catégorie des ponctuants comme nous l'avons définie, mais que c'est l'interprétation du terme ponctuante de Vincent & Sankoff qui diffère de la nôtre.

2.3.3.1.2. Les MD et la préservation du tour de parole

L'utilisation des MD qui servent à conserver le tour de parole garantit également un bon déroulement de la progression discursive. Il ne s'agit toutefois que d'une faible proportion des emplois des marqueurs discursifs (Fernandez, 1994 : 186). Les MD assumant cette fonction sont d'ailleurs quelque part apparentés à ceux qui indiquent la structuration de l'interaction. Considérons l'exemple suivant qui vient de l'étude de Fernandez et qui présente l'emploi du marqueur discursif finnois *niinku(un)* :

- (11) – *Siis tavallaa siis kwataan **niinku** / siin+on koko ajan puhutaa HÄN muodossa. Tai niinku sillee et siin niinku tavallaa tulee **niinku***
« Enfin d'une certaine façon enfin on représente **une sorte de** / on y parle tout le temps à la TROISIÈME personne. Ou enfin de sorte que enfin d'une certaine façon il y ait **une sorte de**. » (Fernandez, 1994 : 187)

Fernandez avance que les deux marqueurs finaux sont chacun suivis d'une pause, après laquelle le locuteur change de projet et commence une nouvelle unité syntaxique. Le marqueur *niinku(un)* fait par conséquent partie des éléments qui règlent la planification parce que le marqueur « indique que le locuteur a l'intention de poursuivre [son énoncé], son emplacement n'est pas [...] fortuit » (1994 : 187). Comme le MD est placé après le verbe, les allocutaires attendent un « complément supposé délivrer le message essentiel » (1994 : 187). Le marqueur discursif *niinku(un)* apparaît donc souvent au début d'un ajout qui a comme but d'exprimer un changement dans la planification.

Le MD fonctionne par conséquent vraiment comme un élément qui sert à préserver le tour de parole et diffère de ceux qui indiquent la structuration de l'interaction par le fait qu'ils laissent entendre qu'un complément suivra encore. Par contre, les MD de la structuration de l'interaction marquent essentiellement les différentes unités syntaxiques sans qu'ils laissent entendre que le locuteur veut garder la parole.

2.3.3.1.3. Les MD et la reformulation

Comme la formulation d'un énoncé est une activité intentionnelle et volontaire, c'est le locuteur qui est responsable du résultat de cette formulation. Il se peut par conséquent que son discours présente des « traces » de l'effort qu'il a fait pour réaliser cet acte de formulation. C'est le cas des marqueurs discursifs qui servent à accompagner une reformulation de l'énoncé émis par le locuteur, autrement dit, il s'agit du paraphrasage contextuel et communicationnel. En utilisant un marqueur discursif, le locuteur indique qu'il est en train de chercher les mots corrects et il marque son incertitude quant à l'adéquation du terme dans le contexte. Le marqueur discursif constitue alors la « trace » de l'acte de reformulation parce qu'il renvoie « aux moyens par lesquels le locuteur entreprend la mise en relation de ses actes verbaux » (Fernandez, 1994 : 175).

Beeching (2002) parle de « repeated reference » (référence répétée) mais elle emploie également la notion de « reformulation ». Elle remarque qu'un marqueur discursif peut se situer à la fin d'une phrase déclarative dans laquelle le locuteur réfère à un objet qui a déjà été mentionné auparavant ou bien par le locuteur ou bien par son allocutaire.

Gülich & Kotschi (1983) ont examiné les expressions qui servent à marquer une relation de paraphrase ou de reformulation entre deux segments de discours et ils les ont nommées les « marqueurs de reformulation paraphrastique » (MRP). Comme leur rôle est de mettre en relation différents segments de discours, Gülich & Kotschi les considèrent comme une sous-catégorie des connecteurs pragmatiques mais nous estimons qu'ils méritent d'être traités comme des marqueurs discursifs qui accompagnent une reformulation. Il faut en outre faire attention et ne pas confondre les MRP (exemple (12)) avec les connecteurs textuels (exemple (13)) dont nous avons déjà parlé⁸. Ces derniers ne servent pas à établir une relation de paraphrase ou de reformulation entre deux énoncés, mais ils relient seulement deux énoncés successifs sans qu'il y ait un rapport de paraphrase entre les deux (exemple (13)):

(12) *et ce soufre (... ?) qui s'est qui était il est sublimé c'est-à-dire qu'il est vraiment euh en poudre. en poudre très très très fine'* (Gülich & Kotschi, 1983 : 305).

⁸ Il nous semble cependant que la différence entre les MRP et les connecteurs textuels (CT) n'est pas toujours très nette. Le MRP *c'est-à-dire* qui figure dans l'exemple (12) et que nous interprétons comme un MD, peut également être employé comme un connecteur textuel proprement dit.

(13) *You want to know how my garden grew this summer. **Essentially**, the tomatoes grew well. The broccoli was fair as were the peppers. The eggplant and carrots were terrible.* (Fraser, 1999: 938).

Les MRP ont pour fonction générale de « permettre au locuteur de définir deux énoncés comme formant les deux termes d'une paraphrase – aussi et surtout dans les cas d'une équivalence sémantique réduite ou faible » (Gülich et Kotschi, 1983 : 327). Mais les MRP assument encore d'autres fonctions : ils annoncent une reformulation et par là, ils signalent le caractère provisoire de la formulation précédente. Le MD constitue donc une trace involontaire de l'hésitation authentique.

La paraphrase est définie par Gülich & Kotschi comme un enchaînement de deux énoncés qui sont produits de telle manière qu'ils peuvent et doivent être compris comme « identiques ». Chaque paraphrase comprend en outre les trois constituants suivants :

- 1) un énoncé-source
- 2) un énoncé-doublon
- 3) un élément qui indique la relation paraphrastique, à savoir le MRP

L'exemple suivant illustre cette organisation :

(14) *M : (énoncé-source) bon, si on humidifie un petit peu plus, .. si on brumise un petit peu le feuillage des plantes..on a beaucoup moins..d'attaques de A : oui M :d'araignées rouges, alors déjà si vous voulez ça c'est une méthode tout à fait primaire et naturelle.. (MRP) **c'est que** (énoncé-doublon) en maintenant une atmos- A : hm hm M : phère un petit peu plus humide auprès des plan autour des plantes. On est on évite des attaques d'araignées rouges.*

Les MRP ne forment pas une classe grammaticale ou lexicale bien définie. Le critère principal est qu'ils établissent un degré d'équivalence sémantique entre les deux énoncés. Fernandez par contre, en parlant des MRP, met l'accent sur « l'activité du locuteur qui établit une relation paraphrastique plus que sur l'équivalence sémantique entre les différents énoncés » (1994 : 175). Bref, tantôt le degré d'équivalence sémantique est accentué, tantôt la relation paraphrastique. En outre, les MRP permettent au locuteur, qui établit cette relation d'équivalence, de diriger le processus interprétatif de l'allocutaire.

Gülich & Kotschi (1983 : 316) font une subdivision formelle des MRP entre « les expressions complexes contenant le plus souvent des verbes ou des substantifs qui renvoient au processus communicatif, p.ex. *dire, expliquer,...* » et « les morphèmes et locutions qui,

selon le classement traditionnel, sont considérés comme adverbes, conjonctions, interjections etc. ».

2.3.3.1.4. Les MD et le piétinement syntaxique ou le « bafouillage »

Par le terme de piétinement syntaxique ou « bafouillage » (au sens de Blanche-Benveniste : 1987), nous entendons le processus du locuteur qui « piétine » en quelque sorte sur une même position syntaxique. Selon Fernandez (1994 : 178), le locuteur émet dans ce cas « des suites d'éléments alignés qui correspondent à la réédition de plusieurs versions d'une même place syntagmatique ». L'auteur nous fournit l'exemple suivant dans lequel le locuteur piétine à deux reprises sur une même position syntaxique :

(15) - *Cela me semblait la première*
la première priorité pour essayer de ...
de m'intégrer

Comme le piétinement syntaxique a pour but la recherche du mot approprié, l'énonciateur peut, à l'issue de cette recherche, valider les résultats. C'est ici qu'apparaît alors le marqueur discursif. Le MD sert dans ce cas à linéariser plusieurs tentatives de produire un énoncé. Il est employé comme une sorte d'excuse ou de justification de la déficience de l'expression. Le MD exprime que le locuteur est conscient de l'inadéquation de ses propres paroles et il marque qu'il y a un écart entre ses mots et ses pensées. Le MD forme par conséquent une sorte de demande d'acceptation du dernier terme issu de la recherche de l'expression appropriée, même si le locuteur sait que ce n'est peut-être pas le meilleur terme.

Comme le formule Fernandez, le locuteur produit « un inventaire paradigmatique, que l'on choisira de représenter sur un axe vertical, puisqu'il interrompt provisoirement le déroulement syntagmatique (horizontal) » (1994 : 178). Cette représentation graphique a comme avantage qu'elle simplifie la lecture en rattrapant la « bonne linéarité » d'un syntagme.

Selon Fernandez, il y a essentiellement deux lieux d'occurrence du « bafouillage ». Ainsi, les bribes en amorce – c'est-à-dire les répétitions au début du syntagme – sont extrêmement fréquentes, de même que les bribes d'anticipation pour lesquelles elle donne l'exemple suivant :

- (16) *J'étais toujours au ... **enfin** assujetti au permis de travail quoi.*
(Fernandez, 1994 : 180)

Elle ajoute encore que ces constructions en « bribe » sont particulièrement caractéristiques de toute énonciation en cours d'élaboration, et ceci tant à l'écrit⁹ qu'à l'oral.

Le processus de bafouillage se manifeste sous deux types différents, à savoir l'énumération additive et la recherche lexicale. Le premier type est représenté comme une simple liste énumérative de multiples occurrences qui piétinent sur une même position syntaxique. En effet, le locuteur dans l'exemple suivant piétine sur la position du complément d'objet direct. Il hésite – représenté par les trois points de suspension –, puis il prononce quelques expressions « qui peuvent être oubliées ». Il finit par un MD qui indique qu'il s'agit de tout un paradigme de notions auxquelles il pense :

- (17) *On arrive à / OUBLIER ... la maison / le travail / **tout ça*** (Fernandez, 1994 : 181)

L'hésitation est encore plus nette dans l'exemple (18) dans lequel le locuteur piétine lui aussi sur la position du complément d'objet direct. En outre, Fernandez note qu'une bonne interprétation n'est pas toujours assurée en l'absence de marqueurs discursifs explicites. Ainsi, dans (18), nous pourrions interpréter l'énoncé en l'absence de MD comme une énumération de lexèmes différents qui correspondent soit à des référents différents, soit à un seul et même référent :

- (18) *Après il est allé voir mon chef... mon supérieur **disons** / le le chef du du service exportation.* (Fernandez, 1994 : 181)

Le deuxième type de « bafouillage » ou piétinement syntaxique va au-delà de la simple énumération et révèle, selon Fernandez, certaines procédures de la construction du sens. Il se peut qu'on recoure à la synonymie ou à la quasi-synonymie comme dans (19) ou qu'on ait recours à la précision (20), un procédé qui se confond facilement avec l'autocorrection :

- (19) *Et puis avec l'habitude / **bon ben** avec le temps ... on s'y fait* (Fernandez, 1994 : 181)

- (20) *Les seules mémoires que j'ai de cette époque ... **enfin** souvenirs*
(Fernandez, 1994 : 181)

⁹ Elle a fait l'analogie avec les brouillons de textes écrits dans lesquelles les ajustements se font en cours d'écriture et pas après la rédaction. L'ajustement en cours d'écriture s'oppose donc à la rectification *a posteriori*.

2.3.3.2. Les MD et l' « interaction »

Il est évident que la coprésence d'un interlocuteur influence la manière dont le locuteur construit son énoncé. Le processus interactionnel est par conséquent déterminé par des règles interactionnelles. Dans cette optique, les MD peuvent aussi être interprétés comme des points d'ancrage véhiculant les attitudes et les commentaires du locuteur. Ils aident l'interlocuteur à mieux interpréter le discours mais aussi à se positionner par rapport à ce discours. En effet, ce sont des moyens « par lesquels le locuteur signale et les auditeurs interprètent » (Fernandez, 1994 : 32). Une langue peut donc recourir à des structures particulières – dans le cas présent l'emploi d'un marqueur discursif – qui guident le processus de l'interprétation de la part de l'interlocuteur et qui diminuent par conséquent le coût de traitement d'un énoncé.

La conséquence de tout ce processus de décodage des unités d'information est qu'il se produit une sorte de solidarité entre les locuteurs. En indiquant par exemple par un marqueur discursif le manque d'assurance par rapport au caractère adéquat de ce qu'il a dit, le locuteur marque sa modestie et il implique l'interlocuteur dans tout ce processus.

En résumé, là où la formulation linguistique était d'une importance prépondérante pour la progression discursive, il s'agit ici plutôt d'expressions pour lesquelles la transmission d'information et la relation interpersonnelle entre le locuteur et l'interlocuteur se trouvent sur un même niveau. Le locuteur quitte le cadre propositionnel pour communiquer une attitude relationnelle à son interlocuteur. Les marqueurs discursifs jouent donc le rôle d'éléments qui marquent la relation entre le locuteur et son interlocuteur.

Dans ce qui suit nous commenterons d'abord les MD phatiques (2.3.3.2.1.), ensuite nous parlerons des MD à la recherche d'approbation (2.3.3.2.2.) et nous terminerons avec les MD qui assument l'emploi de 'hedging' (2.3.3.2.3.).

2.3.3.2.1. Les MD phatiques

Les marqueurs discursifs phatiques sont des marqueurs d'interaction qui font appel à l'interlocuteur pour s'assurer de sa participation qui est soit active, soit passive. Quand le locuteur se sert des MD comme *tu sais, vous voyez, tu comprends*, il marque qu'il a l'intention de « s'assurer [...] que certaines des conditions pragmatiques nécessaires à l'instauration d'un dialogue sont remplies » (Fernandez, 1994 : 83). Ces MD phatiques peuvent apparaître avec

une intonation interrogative, bien qu'il ne s'agisse pas pour autant d'une question au sens propre. Le fait que le locuteur répondra au contenu propositionnel de l'énoncé, et non à la soi-disant question, prouve qu'il ne s'agit pas d'une question proprement dite. Il s'agit donc seulement d'un appel adressé au partenaire du locuteur.

Examinons maintenant d'un peu plus près le MD *tu vois*. Le verbe *voir* a soit le sens d'une perception par les yeux, soit le sens d'une compréhension intellectuelle. Andersen (2007) avance que les MD *tu vois* / *vous voyez* sont le plus souvent employés dans le sens de « comprendre ou de suivre une réflexion » (2007 : 22). Il s'agit donc, pour le locuteur, de s'assurer que son interlocuteur le suive. Or, les MD *tu vois* / *vous voyez* sont tellement fréquents dans l'exemple (21) qu'ils ne peuvent plus constituer des questions proprement dites au sens de « *comprenez-vous ce que je veux dire ?* ». En d'autres mots, ce qui reste est avant tout la fonction d'appel général à l'interlocuteur. Andersen illustre ce qui précède en donnant l'exemple suivant :

(21) ... *des bouts de musique atroces et tout § qui font peur § qui font hyperpeur tu vois alors au début tu vois le la la pièce était ça tu vois ça commençait y'avait on on avait pris une grosse citrouille on l'avait complètement vidée tu vois § mm § on avait mis mis une chandelle à l'intérieur elle se baladait puis elle tournait avec une une musique pas possible derrière tu vois déjà euh l'ambiance était / (Andersen, 2007 : 22)*

Il est vrai que cet exemple ressemble très bien à l'exemple (10) dans lequel *tu vois* est employé comme ponctuant, c'est-à-dire pour indiquer la structuration de l'interaction. Selon nous, il est difficile d'invoquer des arguments qui différencient clairement l'un et l'autre exemple. Cela veut dire qu'un marqueur peut remplir différents emplois sans qu'il y ait des indices clairs qui distinguent l'un de l'autre. De cette manière, les MD *tu vois* dans (10) peuvent également fonctionner en tant que phatiques, de même que les MD dans (21) peuvent aussi bien fonctionner comme des ponctuants, alors que leur fonction principale, d'après Andersen (2007 : 21-22), est respectivement celle de ponctuant et celle de phatique.

Une autre fonction des MD phatiques est « d'impliquer la responsabilité des auditeurs dans le processus de déduction » (Fernandez : 1994 : 147) et de renforcer la connivence entre les deux partenaires d'une conversation. Le MD *tu vois* peut dans ce cas être paraphrasé par *tu vois ce que je veux dire*.

2.3.3.2.2. Les MD à la recherche d'approbation

Les MD apparentés à la recherche d'approbation font appel à l'accord ou à la compréhension de l'interlocuteur. Le phénomène s'appelle aussi « demande d'assentiment », terme qui vient de Darot & Lèbre-Peytard (1983). Une telle sollicitation d'approbation, qui peut prendre une intonation interrogative, n'a pas nécessairement besoin d'une réponse explicite de la part de l'interlocuteur. Prenons l'exemple suivant, dans lequel le MD *tu sais* souligne l'intercompréhension :

(22) *On l'a bien feuilleté hein il y en a des mieux tu sais* (Corpus Orleans file t006.txt) (Andersen, 2007 : 21)

Le locuteur veut faire coopérer l'interlocuteur et veut faire partager ou accepter le contenu propositionnel comme un savoir commun. En effet, le MD *tu sais* peut d'ailleurs être paraphrasé par *comme vous savez*. Le locuteur demande à son interlocuteur d'activer ses connaissances d'arrière-plan et en même temps, il espère que son allocataire partagera ses opinions. Le rôle des MD dans toute cette opération est d'appuyer l'argumentation et d'inviter l'interprète à partager la subjectivité de son positionnement. Nous nous trouvons maintenant en plein territoire de la subjectivité et l'intérêt de l'interlocuteur est présupposé. Ici aussi, la relation de connivence entre le locuteur et son allocataire occupe une place principale dans l'interaction. Ce n'est d'ailleurs pas « la connaissance mutuelle effectivement partagée qui compte, mais l'affirmation de cette connaissance, par laquelle le locuteur crée un lien d'intimité, voire de connivence » (Fernandez, 1994 : 72). À travers la création de ce lien de connaissance mutuelle, l'interlocuteur peut se sentir plus enclin à accepter l'argumentation de son partenaire. L'appel au cadre référentiel et cognitif commun au moyen d'un marqueur discursif est donc un véritable créateur de solidarité et de consensus.

2.3.3.2.3. Les MD et la fonction de 'hedging'

Une dernière fonction remplie par les marqueurs discursifs est celle de *hedging*. En tant que *hedges*, les marqueurs discursifs s'interprètent comme des atténuateurs régulateurs du discours. G. Lakoff (1987 : 122-124) entend par la notion de *hedge* :

« les mots dont la fonction est de rendre les choses plus obscures ou plus claires. »
(Lakoff, 1987 in Fernandez, 1994 : 183)

Ces *hedges* ou atténuateurs jouent un rôle essentiel dans le domaine du « vague » et confèrent à la conversation un caractère indirect. Mosegaard Hansen définit le terme de *hedge* de la manière suivante:

« i.e. it expresses some kind of reservation on the part of the speaker with respect to either the applicability of a certain term¹⁰, or the truth value of a proposition »
(Mosegaard Hansen, 1998 : 245)

Dans les exemples (23) et (24), le MD *bon* apparaît en combinaison avec d'autres expressions qui fonctionnent en tant que *hedges* : *apparemment* et *peut-être* dans (23), et *entre* dans (24). Dans les deux exemples, le locuteur signale avec le MD *bon* que ce qui suit n'est pas aussi informatif qu'il l'aurait conçu (Mosegaard Hansen, 1998 : 245) et à cette fin, il essaie de rendre les choses plus vagues :

(23) ...alors apparemment **bon** c'est peut-être vrai elle avait peut-être raison quand même... (Mosegaard Hansen, 1998 : 245)

(24) ...et euh elle m'a demandé euh quel âge que tu avais je lui ai dit **bon** entre vingt-trois et vingt-quatre... (Mosegaard Hansen, 1998 : 245)

Or, dans l'exemple (24), *bon* en tant que *hedge* peut aussi servir à anticiper des objections ou des corrections de la part de l'interlocuteur. Dans (24), il s'agit d'un dialogue entre le locuteur et son interlocuteur dont le sujet est l'âge de l'interlocuteur. Celui-ci se trouve par conséquent dans une position privilégiée, vu qu'il peut facilement corriger les propos du locuteur. En utilisant un *hedge*, le locuteur signale qu'il est conscient du fait que les informations données à la troisième personne pourraient être imprécises (Mosegaard Hansen, 1998 : 246). Traugott (2002 : 174), qui traite aussi les *hedges* dans son étude, avance que le but d'un *hedge*, tel que *bon* en (24), est de « soften or mitigate what is said with the purpose of acknowledging the addressee's actual or possible objections ».

L'exemple (25) est extrait d'une discussion sur les sports (Jucker & Ziv, 1998 : 184). Les participants de la discussion racontent chacun quels types de sports ils préfèrent. Le locuteur mentionne que le hockey est un des sports qui l'intéresse mais il ne le trouve pas tout

¹⁰ Pour ce qui est du premier sens – applicability of a certain term –, nous estimons qu'il peut éventuellement être considéré comme appartenant aux fonctions de la progression discursive, vu qu'il est associé à l'adéquation du terme et donc à la formulation linguistique.

aussi intéressant que d'autres sports. L'adjectif *interesting* est à cette fin qualifié par *kind of* et par *like*. Ces deux éléments fonctionnent en tant que *hedges* et réduisent la valeur sémantique de l'élément qu'ils modifient. Le MD réduit donc la valeur ou le degré de vérité de l'énoncé : le hockey est intéressant, mais ce n'est pas le sport préféré. '*Kind of*' peut dans ce cas être interprété comme une paraphrase de '*like*'.

(25) *Hockey is kind of like interesting too, ice-hockey.* (Jucker & Ziv, 1998 : 183)

2.3.4. Les MD comme marque de politesse

L'étude des marqueurs discursifs effectuée par Beeching (2002) est intéressante parce qu'elle étudie son sujet en se concentrant sur les questions de *face*, terme qui trouve son origine chez Goffman (1967) et qui a été approfondi par la suite par Brown & Levinson (1987) dans la théorie de la politesse et par Kerbrat-Orecchioni (1997).

Beeching centre l'attention sur la relation entre le locuteur et son allocataire. Elle travaille donc à partir d'une perspective interhumaine, qu'elle va interpréter dans le cadre de la théorie de la politesse. Les suppositions que le locuteur fait concernant son auditeur peuvent constituer un acte de politesse négative ou positive¹¹ (cf. *infra*).

Il nous semble intéressant de présenter son modèle qui se laisse interpréter comme une sorte de théorie plus « englobante ». En effet, certains des emplois distingués jusqu'ici peuvent être interprétés dans le cadre de la théorie de la politesse (2.3.4.3). Mais afin d'éclairer la fonction des MD comme marques de politesse, il est indispensable d'expliquer d'abord quelques concept-clés, à savoir la théorie des faces (2.3.4.1.) et la théorie de politesse (2.3.4.2.).

¹¹ Il faut remarquer que les descriptions et les exemples que Beeching donne de ces politesses sont parfois confus ou contradictoires. C'est la raison pour laquelle nous ne sommes pas basée uniquement sur ce travail pour élaborer la partie sur la théorie de la politesse.

2.3.4.1. La théorie des faces

Les marqueurs discursifs jouent un rôle décisif dans la protection de la *face* du locuteur ou de l'interlocuteur. Nous retrouvons la notion de *face* chez Brown & Levinson (1987) qui se sont basés sur la théorie de Goffman (1967). Ils définissent le concept de *face* de la façon suivante :

« the public self-image that every member wants to claim for himself, consisting in two related aspects » (1987 : 61)

Dans chaque langue normale et naturelle, tout locuteur possède d'une part une face négative (negative face) et d'autre part une face positive (positive face).

La **face négative** chez Brown & Levinson correspond à peu près à ce que Goffman entend par « les territoires du moi » (territoire corporel, matériel, cognitif, spatial,...). C'est le désir de chaque membre compétent et adulte de ne pas voir son action empêchée par d'autres personnes. Il s'agit donc de la liberté d'action : « la MP¹² n'aime pas qu'on lui impose quelque chose, qu'on transgresse les limites d'un de ces territoires » (Demol, 2001 : 31). Ou encore, selon Brown & Levinson (1987 : 61) :

« negative face : the basic claim to territories, personal preserves, rights to non-distraction – i.e. freedom of action and freedom from imposition »

La **face positive** est définie par Beeching comme la volonté de chaque locuteur « that his wants be desirable to at least some others » (Beeching, 2002 : 18). Nous pouvons le comparer en quelque sorte au narcissisme ou à l'amour propre (Demol, 2001 : 31) :

« [La face positive] regroupe les images valorisantes que les locuteurs ont d'eux-mêmes et qu'ils aiment voir acceptées et approuvées par leurs interlocuteurs. C'est la face que l'on peut perdre ou sauver. »

Brown & Levinson (1987 : 61) le définissent ainsi :

« positive face : the positive consistent self-image or 'personality' (crucially including the desire that this self-image be appreciated and approved of) claimed by interactants»

Chaque interaction comporte donc quatre faces, à savoir la face positive et la face négative tant du locuteur que de l'interlocuteur. Un principe de base de la théorie des faces est que chaque émetteur éprouve constamment le besoin ou le désir de protéger chacune de ces

¹² MP est l'abréviation de *Model Person* et indique chaque locuteur normal d'une langue naturelle.

faces, c'est-à-dire sa face positive et sa face négative. Il peut le faire au moyen de marqueurs discursifs. Cette protection des faces maintient la relation interpersonnelle qui assure à son tour un bon fonctionnement de l'interaction. Ce besoin de protection est appelé *face want* et peut être décrit de la manière suivante (Brown & Levinson, 1987 : 62) :

« **positive face**: the want of every member that his wants be desirable to at least some others. »

« **negative face**: the want of every 'competent adult member' that his actions be unimpeded by others. »

2.3.4.2. *La théorie de la politesse*

Le but de chaque émetteur sera donc d'accomplir un acte de langage en minimisant la menace pour les faces. Afin d'atteindre ce but, il peut choisir de recourir aux moyens appelés « stratégies de politesse ». En effet, la politesse se réalisera comme une stratégie destinée à « éviter la confrontation ». Il existe deux formes de politesse (Demol, 2001 : 36) :

- la **politesse positive** (*positive politeness*) : orientée vers la face positive de l'A¹³ ; la menace potentielle est réduite parce que le L assure à l'A qu'il partage au moins quelques désirs (*wants*) de l'A.

Selon Brown (1998), les manifestations linguistiques de la politesse positive sont entre autres :

« the emphatic particles; exaggerated and emphatic intonation and prosodic patterns; [...]; repeats and other ways of stressing interest and agreement; irony and rhetorical questions as way of stressing shared point of view; use of directly quoted conversations; diminutives and in-group address-forms; expressions like "you know" and "you see" which claim shared knowledge; joking (which also presupposes shared knowledge and values) [...]. » (Beeching, 2002: 3)

En résumé, la politesse positive peut être décrite comme « le désir d'être approuvé » (*the desire to be approved of*). En effet, si le locuteur s'adresse à la face positive de son interlocuteur, celui-ci se sentira moins menacé parce qu'il sait que l'autre reconnaît et partage au moins quelques-uns de ses désirs et opinions. Par conséquent, l'interlocuteur, à son tour,

¹³ A = Adressé, L = Locuteur

peut se sentir plus enclin à reconnaître et à approuver les désirs du locuteur de sorte que ce dernier se voit confirmé dans ses opinions et ses désirs.

- la **politesse négative** (*negative politeness*) : orientée vers la face négative de l'A ; le L assure à l'A qu'il reconnaît et respecte les désirs liés à la face négative de l'A (*negative face wants*).

Brown (1998) décrit les réalisations linguistiques de la politesse négative comme suit :

« performative hedges ; indirect speech acts ; pessimistic formulations of requests and offers ; minimisation of impositions ; deference ; and depersonalising and deresponsabilising mechanisms which imply that the speaker is not taking responsibility for the force of this particular speech act. » (Beeching, 2002: 3)

Bref, la politesse négative peut être paraphrasée comme le désir de l'émetteur de ne pas être empêché dans ses actions (*their desire to be unimpeded in their actions*). À cet effet, le locuteur s'oriente vers la face négative de l'interlocuteur. Celui-ci se sent par conséquent moins menacé dans ses actions de sorte qu'il ne ressentira pas l'intention, à son tour, d'empêcher le locuteur dans ses actions. Le locuteur finit donc par se voir libre dans ses actions.

En résumé, le locuteur recherche un équilibre adéquat entre les quatre faces : il protégera ses propres faces (positive et négative) mais il essaiera en même temps de ménager les faces de son allocutaire.

2.3.4.3. Les MD et la théorie des faces et de la politesse

Nous examinerons dans ce qui suit s'il y a d'autres fonctions antérieurement distinguées dans ce travail, qui peuvent être reformulées en termes de face et de politesse. Nous commenterons tant les fonctions qui appartiennent au domaine de la progression discursive que celles qui font partie du domaine de l'interaction. Or, il faut signaler qu'il n'est pas facile et même parfois impossible d'établir le lien entre les différentes fonctions des MD et la théorie de la politesse.

Il faut d'abord remarquer que Beeching interprète les marqueurs discursifs dans le cadre de la théorie de la politesse. Elle a fait une distinction entre les marqueurs discursifs qui remplissent un emploi « référentiel » et ceux qui remplissent un emploi « interactionnel ».

Elle intègre ensuite le tout dans le cadre de la théorie de la politesse, c'est-à-dire aussi bien les emplois référentiels que les emplois interactionnels. Or, elle ne fait pas de manière systématique le rapport entre les emplois et la théorie de la politesse. En plus, il y a parfois des contradictions et des confusions dans ses exposés. Nous essaierons néanmoins de relever les rapports entre les fonctions là où elle les fait et de faire le lien nous-même là où ce n'est pas explicité dans l'étude de Beeching ou là où les fonctions mentionnées ici ne sont pas reprises dans son étude.

Pour ce qui est des fonctions de la progression discursive, nous estimons que les MD qui servent à indiquer la structure de l'interaction ne peuvent pas être interprétés en termes de face et de politesse. En effet, ils ne servent à protéger aucune face ni du locuteur ni de l'interlocuteur.

Par contre, les MD qui sont liés à la préservation du tour de parole sont, selon nous, orientés vers la face négative du locuteur. En effet, le locuteur ne veut pas que l'interlocuteur l'interrompe, de sorte que le MD fonctionne comme un moyen pour le locuteur de ne pas être empêché dans ses actions.

Les MD qui accompagnent une reformulation indiquent que le locuteur est en train de chercher le(s) mot(s) approprié(s). Le MD sert alors, selon Beeching (2002 : 186) à protéger la face négative du locuteur. Le MD constitue un appel à l'interlocuteur d'accepter l'expression du locuteur. Une chose pareille apparaît avec le bafouillage, où les MD fonctionnent comme une requête pour l'acceptation du terme issu de la recherche de l'expression. Le MD est employé dans ces cas comme une sorte d'excuse pour la déficience du terme. Il s'agit donc de la politesse négative selon Beeching.

En ce qui concerne les fonctions qui font appel à l'interaction, nous considérons que les MD phatiques servent à exprimer la politesse positive. En s'assurant de la participation soit active, soit passive de l'interlocuteur, le locuteur stimule l'intérêt de son allocataire et augmente la chance ou la possibilité d'être approuvé par l'interlocuteur.

Les MD qui expriment la recherche d'approbation marquent aussi une politesse positive parce que le locuteur fait appel aux connaissances partagées. Il s'assure que son interlocuteur ait les mêmes pensées ou opinions que lui.

Les MD qui se comportent comme des *hedges* peuvent, selon nous, être considérés comme des marques de la politesse négative. En signalant la déficience de l'expression en le tournant au « vague », les *hedges* évitent que l'interlocuteur interrompe le discours pour signaler l'inadéquation du terme. Ils servent donc à éviter que l'émetteur soit empêché dans ses actions.

2.3.5. Les MD et les actes de langage

Selon Riegel (1994 : 583), chaque locuteur qui prononce une phrase dans une situation de communication donnée instaure une relation avec son interlocuteur et accomplit par conséquent un acte de langage. Tout acte de langage se décompose en trois sortes d'actes, à savoir : un acte locutionnaire, un acte illocutionnaire et un acte perlocutionnaire. Nous résumons brièvement les trois concepts :

- un **acte locutionnaire** : C'est l'acte consistant à produire un énoncé qui se décompose à son tour en trois constituants : « un acte de production des sons, un acte de combinaison des mots en phrases et un acte de référence » (Riegel, 1994 : 585). La phrase, pourvue d'une signification constitue le résultat de l'acte locutionnaire.

- un **acte illocutionnaire** : Selon Riegel, c'est l'acte de langage proprement dit, ce que le locuteur fait en parlant, et ceci conformément à une convention reconnue. Poser une question ou donner un ordre sont des exemples d'un acte illocutionnaire.

- un **acte perlocutionnaire** : C'est l'effet que l'acte illocutionnaire peut produire sur l'allocutaire. Il permet « d'évaluer la réussite ou l'échec de l'acte illocutionnaire suivant les réactions de l'allocutaire » (1994 : 585). Celui-ci peut par exemple nier ou se soumettre à un ordre ou il peut aussi répondre à une question par la réponse demandée, une fausse réponse, une non-réponse ou une autre question (1994 : 586).

Tout énoncé réalise directement ou indirectement un acte de langage. L'exemple (26) représente un acte de langage direct – on dit directement qu'il faut fermer la fenêtre –, tandis que (27) illustre un acte de langage indirect – en disant qu'il fait froid, on veut qu'on ferme la fenêtre –:

(26) *Fermez la fenêtre !*

(27) *Il fait froid ici !*

Or, il faut que l'intention du locuteur soit reconnue par l'allocutaire pour que l'acte puisse s'accomplir. Cette reconnaissance de l'intention n'est toutefois pas toujours assurée, notamment en cas d'acte de langage indirect. L'allocutaire doit effectuer un nombre de « calculs interprétatifs [...] pour déceler l'injonction » (Riegel, 1994 : 588). C'est ici que Dostie (2004) fait entrer en ligne de compte les marqueurs discursifs et qu'elle établit le lien entre les MD et les actes de langage. Comme nous l'avons déjà dit, les MD fournissent un cadre interprétatif à l'interlocuteur. Ce cadre donne entre autres des indications sur la nature de l'acte de langage que ce dernier estime effectuer par son discours. Or, l'allocutaire peut aussi très bien ne pas reconnaître ou faire semblant de ne pas reconnaître l'intention du locuteur. Le locuteur par contre peut aussi nier son intention illocutionnaire (cf. *infra*) « puisqu'elle n'est pas associée par convention avec l'énoncé utilisé » (1994 : 589). La conséquence est que les locuteurs sont moins liés par un acte indirect, qui permet à chacun de « sauver la face » (1994 : 589).

Dostie (2004) prête particulièrement attention aux MD en relation avec les actes illocutionnaires et elle les appelle des marqueurs illocutoires. Ceux-ci s'opposent aux marqueurs d'interaction. De cette manière, elle introduit une espèce de troisième classe globale. D'après Dostie (2004 : 47), les marqueurs illocutoires se distinguent des marqueurs d'interaction – i.e. les marqueurs d'appel à l'écoute, les marqueurs d'écoute et les marqueurs de balisage – parce qu'ils accompagnent ou réalisent des actes illocutoires. Dostie distingue en outre deux types de marqueurs illocutoires :

- les **marqueurs d'interprétation** : « Ce sont des guides de lecture ou guides d'interprétation. Ils accompagnent un ou plusieurs actes illocutoires dont ils orientent l'interprétation. » Ex. : *écoute, t'sais, remarque, tu vois*, etc.

(28) *Je vais lui en parler. Je sais pas ce que ça va donner, remarque, mais ça fait rien.* (2004 : 47)

- les **marqueurs de réalisation d'un acte illocutoire** : « Ils ont la possibilité d'accomplir un acte illocutoire, le plus souvent expressif ou directif, parfois assertif. Il s'agit de mots-phrases ou de mots associés à un SN / une proposition traduisant l'état psychologique de l'énonciateur. » Ex. : *en tout cas, de toute façon, quand même !, par exemple !*, etc.

(29) A : *Est-ce que t'as parlé à Marie, finalement ?*

B : Tu parles¹⁴ (*si je lui ai parlé*) ! Plus fermé que ça, tu meurs ! (2004 : 47)

Quant au second type, il y a généralement intégration syntaxique du SN ou de la proposition en question, de sorte qu'on peut trouver des suites *marqueur + Prép. SN, marqueur + que / si P*. Dans ce cas, ce sont les suites *marqueur + Prép. SN, marqueur + que / si P* qui réalisent l'acte illocutoire. La proposition *si je lui ai parlé* forme donc en réalité l'acte illocutoire dans l'exemple (29).

Dans la suite du travail de Dostie, les références à la distinction entre les « marqueurs d'interprétation » et les « marqueurs de réalisation d'un acte illocutoire » sont rares. Elle en parle encore quand elle décrit les fonctions du MD *vois-tu* :

(30) A : *Mais comment ça se fait que tu sens le parfum comme ça ?* B : *Bien, vois-tu, c'est heu..., c'est maman qui a dû en échapper sur moi. <comprends-tu, sais-tu>.* (2004 : 114)

(31) A : *Finalemnt, Marie ne pourra pas venir parce qu'elle est malade.* B : *Ah ben ! Vois-tu. <*comprends-tu, *sais-tu>.* (2004 : 114)

Ce MD fonctionne dans l'exemple (30) comme un marqueur d'interprétation « dans la mesure où il indique, grosso modo, le caractère explicatif de l'énoncé auquel il est joint » (Dostie, 2004 : 114). En d'autres mots, il accompagne et explicite qu'il s'agit d'une explication. En outre, *vois-tu* dans (30) peut être remplacé par *comprends-tu* ou par *sais-tu*. En (31), *vois-tu* agit comme un marqueur de réalisation d'un acte illocutoire et « sa valeur est surtout conclusive » (2004 : 114). Le marqueur *vois-tu* réalise donc l'acte de langage, plus précisément celui d'une conclusion. En plus « il fait référence à une connaissance commune à l'énonciateur et au coénonciateur, que le coénonciateur A, par son intervention, vient enrichir » (2004 : 114). Dostie ajoute encore que

« la conclusion visée par B au moyen de *vois-tu* ira ou non dans le sens a priori attendu. Cette conclusion, d'abord évoquée grâce au marqueur, pourra ensuite être verbalisée. Par exemple, B pourrait ajouter en (31) *Il fallait s'y attendre. C'est toujours comme ça avec elle*, mais une telle suite, si elle est possible, n'est aucunement nécessaire » (2004 : 114).

¹⁴ L'acte de langage exprimé dans cet exemple est une exclamation. À la limite on pourrait interpréter *tu parles* comme une interjection. Par conséquent, la frontière entre les marqueurs de réalisation d'un acte illocutoire et les interjections est parfois très floue vu que les interjections réalisent aussi des actes de langage exclamatifs. Voir aussi 3.2. et 3.4.3.

En résumé, les différents types de MD distingués par Dostie, se laissent représenter graphiquement de la manière suivante:

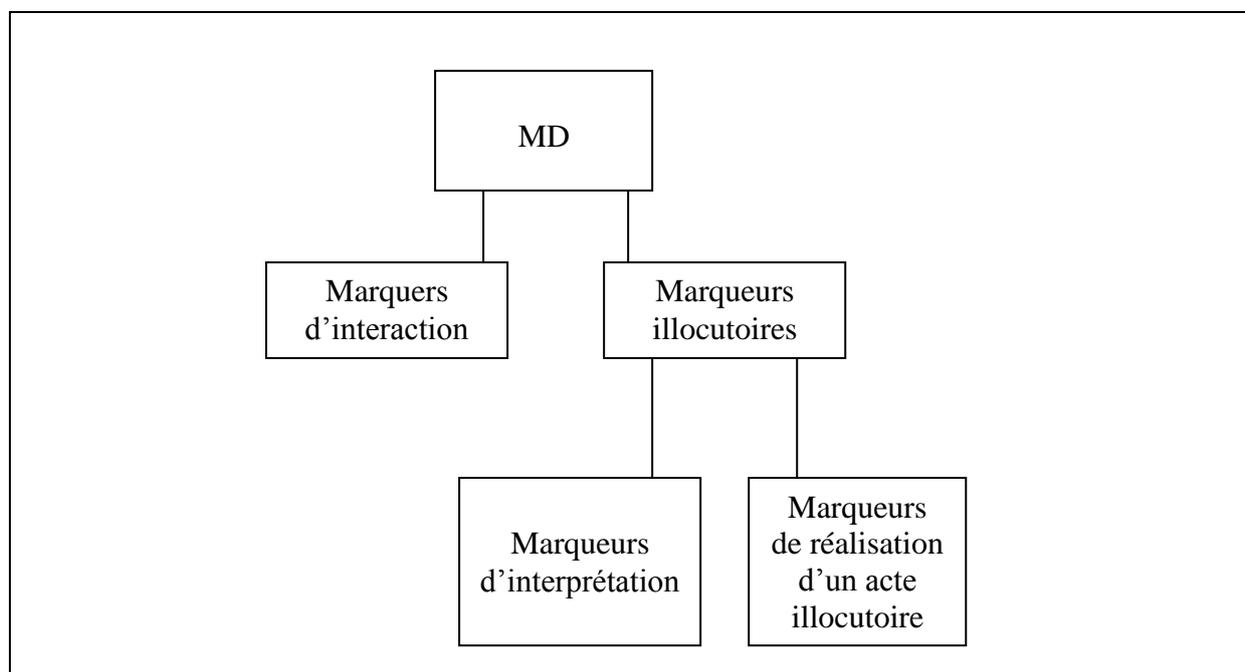


Figure 3 : Les différents types de MD selon Dostie (2004)

2.3.6. Remarques et conclusions

Avant de récapituler les différentes fonctions des marqueurs discursifs, nous insistons encore sur deux remarques.

Premièrement, nous avons constaté que les MD peuvent remplir plusieurs fonctions dans différents contextes et qu'ils sont par conséquent presque toujours multifonctionnels. Ainsi, le MD anglais *you know* peut par exemple imputer une connaissance (commune) du contexte au destinataire ou il peut indiquer un changement de tour de parole. Ou encore, le MD *tu vois* peut servir à indiquer la structuration du discours ou à appeler l'attention de l'interlocuteur en tant que marqueur phatique.

Deuxièmement, la fonction change parfois en fonction de la position syntaxique. Prenons quelques exemples de *tu sais/vous savez*, fournis par Andersen (2007). En position initiale, *tu sais* dans l'exemple (32) est utilisé en tant qu'instrument de prise de tour. Comme il marque le début d'un discours rapporté, l'interlocuteur attend le message et n'interrompt

pas l'énoncé du locuteur. Le MD aide donc à protéger la face négative du locuteur, autrement dit, il aide à ne pas l'empêcher dans ses actions.

(32) ... euh : il venait à la maison tout ça un jour ma mère je me lève le matin elle me dit tu sais – je veux pas que tu te maries avec Jeannot ...
(Vieilles dames 28, 5) (2007 : 20)

Le MD présent dans l'exemple (33) est utilisé en interposition. Selon Andersen, le but de ce MD est « d'anticiper un besoin d'explication, simultanément avec la fonction de politesse indiquée par la paraphrase « comme vous savez » qui crée une relation de connivence, s'adressant à la face positive de l'interlocuteur » (2007 : 21) :

(33) / nous ça va bien qu'on a un fournisseur vous savez qui nous en donnera un peu... (Maçon 17, 1) (2007 : 21)

Finalement, la position finale du MD *tu sais* fait appel à l'accord ou à la compréhension du locuteur. Le rapport de connivence et d'intercompréhension est une fois de plus souligné. Il s'agit ici aussi d'un exemple de la politesse positive.

(34) où se trouve-t-il à la maison ? oh il est là il doit être là ah non le voilà mais j'ai fait du rangement tu sais là (Corpus Orleans file t016.txt)
(2007 : 21)

Dans le tableau ci-après, nous fournissons encore un aperçu global de toutes les fonctions des MD décrites dans ce chapitre. Aux MD de la « progression discursive » correspondent quatre fonctions, tandis que la catégorie des MD qui sont liés à l'interaction comporte trois fonctions. En plus, nous avons indiqué dans la colonne à droite le lien avec la théorie des faces et de la politesse. C'est uniquement la première fonction, celle d'indiquer la structure de l'interaction, qui ne connaît pas de lien avec ces théories.

	FONCTION	POLITESSE / FACE
Les MD et la « progression discursive »	Indicateurs de la structure de l'interaction	/
	<i>C'était comme aujourd'hui <u>là</u>. C'était des groupes <u>là</u>. Je me souviens qu'on allait à Wotton <u>là</u>, à la cabane de mon oncle <u>là</u>. (Dostie, 2004 : 47)</i>	
	Préservation du tour de parole	Face négative
	– <i>Siis tavallaa siis kwataan <u>niinku</u> / siin+on koko ajan puhutaa HÄN muodossa. Tai niinku sillee et siin niinku tavallaa tulee <u>niinku</u></i> « <i>Enfin d'une certaine façon enfin on représente <u>une sorte de</u> / on y parle tout le temps à la TROISIÈME personne. Ou enfin de sorte que enfin d'une certaine façon il y ait <u>une sorte de</u>. » (Fernandez, 1994 : 187)</i>	
	Reformulation	Face négative
	<i>J'ai un patron qui m'enquiquine tout le temps <u>enfin</u> qui m'ennuie</i> (Beeching, 2002 : 134)	
	Bafouillage	Face négative
<i>Il y a de de personnes qui s'écoutent parler ou ou qui qui vraiment eu font font du remplissage <u>quoi</u> (propre corpus¹⁵)</i>		
Les MD et « l'interaction »	Fonction phatique	Face positive
	<i>J'ai pas de goût particulier pour le souper. Prépare ce que tu veux, <u>hein</u> ?</i> <i>Ça va être bon. Je suis sûr. (Dostie, 2004 : 48)</i>	
	Recherche d'approbation	Face positive
	<i>Je crois que là, je crois qu'il faut être comme ça, <u>hein, hein</u> ? (Beeching, 2002 : 165)</i>	
	Hedging	Face négative
<i>Le wallon a quelque chose de de grossier à la limite inculte ou de retard culturel ou de formation je ne sais pas trop <u>quoi</u> (propre corpus)</i>		
Les marqueurs illocutoires	Les marqueurs d'interprétation	
	Les marqueurs de réalisation d'un acte illocutoire	

Tableau 2 : Aperçu des différentes fonctions des MD et rapport avec la théorie de la politesse

¹⁵ Pour plus de renseignements sur la constitution de notre corpus, voir le chapitre 4.

3. QUOI, PANORAMA THÉORIQUE

3.1. Introduction

Ce chapitre sera entièrement consacré à l'étude du marqueur discursif *quoi*. Originellement utilisé comme un pronom et une interjection, *quoi* a, dans certains de ces emplois, évolué vers un marqueur discursif. *Quoi* n'est toutefois pas décrit ni dans les dictionnaires, ni dans les grammaires comme un MD, et le terme de *marqueur discursif* n'y est pas mentionné. Néanmoins, il est possible de détecter ici et là, dans leurs descriptions, des éléments qui se laissent rapprocher de l'emploi comme marqueur discursif, décrit dans le deuxième chapitre. À cet égard, nous essaierons dans un premier temps de donner un bref résumé des emplois de *quoi* autres que celui comme marqueur discursif (3.2.). Ensuite nous décrirons les éléments, trouvés dans les dictionnaires et les grammaires, qui se laissent rapprocher de l'emploi de *quoi* comme marqueur discursif (3.3.). Nous continuerons avec une description des études spécialisées de *quoi* (3.4.), dans lesquelles *quoi* est traité d'une manière plus approfondie. Nous commenterons successivement les caractéristiques générales de *quoi* (3.4.1.), sa position dans la phrase (3.4.2.), les formes de phrases dans lesquelles il apparaît (3.4.3.) et enfin nous décrirons de manière exhaustive les fonctions pragmatiques de *quoi* (3.4.4.).

3.2. *Quoi*, pronom et interjection

Quoi, forme tonique issue du latin *quid*, est attesté pour la première fois en 1080 sous la forme de *quei* (Grand Robert, 1985 : 973). Appartenant essentiellement à la classe des pronoms, *quoi* est un mot polyfonctionnel, c'est-à-dire qu'il fonctionne à la fois comme un pronom relatif et un pronom interrogatif. À côté de son emploi comme pronom, *quoi* peut également fonctionner comme une interjection. Nous nous sommes basée pour cette classification sur le *Grand Robert* (1985), le *Trésor de la Langue Française informatisé (TLF)*, *Le Goffic* (1993), la *Grammaire méthodique de Riegel et al.* (1994), la *Grammaire critique du français* de Wilmet (2003) et le *Bon Usage* de Grevisse & Goosse (1993).

En ce qui concerne l'emploi de *quoi* comme pronom relatif, les dictionnaires et les grammaires signalent trois sous-catégories.

Premièrement, *quoi* peut être régi par une préposition et suivi d'un verbe à un mode personnel. Dans ce cas, *quoi* désigne presque toujours une chose.

(35) *Voilà donc à quoi me sert la médecine.* (Duhamel)

Deuxièmement, un infinitif peut suivre le pronom relatif *quoi*, généralement dans le but d'exprimer une possibilité ou une conséquence. *Quoi* fonctionne ici comme variante accentuée de *que* devant un infinitif.

(36) *Elle trouvait mille sujets sur quoi interroger son beau-père.* (Mauriac)

Le *Grand Robert* (1985 : 974) propose encore un troisième emploi de *quoi* comme pronom relatif, à savoir quand il est associé avec *que* et qu'il marque ainsi une concession indéterminée¹⁶. Il est évident que *quoi que*, étant un pronom relatif indéfini, n'est pas à confondre avec la conjonction *quoique*.

(37) *Quoi qu'il arrive, la fête aura lieu.*

Quoi est également capable de remplir la fonction de pronom interrogatif. Il s'utilise alors exclusivement en parlant de choses. On constate de nouveau une subdivision. Le pronom peut figurer dans une interrogation indirecte (ex. 38) ou directe (ex. 39) :

(38) *Mais sait-on jamais à quoi rêvent les jeunes filles ?* (Daudet)

(39) *De quoi demain sera-t-il fait ?* (Hugo)

mais il peut également se trouver dans des emplois elliptiques comme dans l'exemple suivant :

(40) « Bah ! ce n'est pas la première fois. – *Que quoi ? – Que je suis en retard* » (Rolland)

Le *Grand Robert* mentionne encore l'emploi peu fréquent et familier de *quoi* comme nom.

¹⁶ Nous nous demandons toutefois pour quelle raison *quoi* est dans cet emploi considéré comme un pronom relatif, vu qu'il n'a pas d'antécédent et qu'il faut mieux analyser *que* comme pronom relatif (ayant comme antécédent *quoi*).

(41) À ces mots, il ne dit ni que ni quoi (J.Paulhan, les Fleurs de Tarbes, p.224)

Les dictionnaires et les grammaires font également mention de l'emploi de *quoi* en tant qu'interjection. D'une part, les dictionnaires, tels le *Grand Robert* et le *TLF*, observent que *quoi* peut effectivement être employé comme une interjection, en début de phrase, marquant dans ce cas l'étonnement, l'indignation, etc.¹⁷ On propose de paraphraser *quoi* par *comment*.

(42) « Quoi ! mortes ! quoi déjà, sous la pierre couchées ! Quoi ! tant d'êtres charmants sans regards et sans voix ! » (Fleur, cit. 17, Hugo)

(43) « Quoi, cette note presque gaie dans le plus grand drame de l'histoire ? » (Faure, Espr. formes, 1927, p. 211)

D'autre part, la grammaire de Grevisse & Goosse (1993) signale un emploi de *quoi* qui ressemble très bien à l'emploi décrit ci-dessus. Sous les emplois particuliers de *quoi* comme pronom neutre dans l'interrogation directe, « quoi (suivi, dans l'écrit, d'un point d'exclamation ou parfois d'un point d'interrogation) est présenté comme un mot-phrase exprimant l'étonnement, et il est usité même dans le style noble » (1993 : § 702d).

(44) En quoi ! n'en pourrions-nous fixer au moins la trace ? Quoi ! passés pour jamais ! Quoi ! tout entiers perdus !

Il nous semble que nous pouvons mettre en rapport l'emploi de *quoi* en tant qu'interjection décrit ci-dessus avec la théorie des actes de langage. En effet, *quoi* est utilisé dans les exemples (42) à (44) comme une sorte d'exclamation, renforcée en (42) et en (44) par un point d'exclamation. *Quoi* exprime dans ces cas l'état psychologique du locuteur. Par conséquent, l'interjection *quoi* accomplit un acte illocutoire expressif, tout comme le font les marqueurs de réalisation d'un acte illocutoire.

¹⁷ Nous renvoyons au point 2.2.6. et à la note 14 pour plus de détails sur les ressemblances et les dissemblances entre les interjections et les marqueurs discursifs.

3.3. *Quoi*, marqueur discursif

Comme les dictionnaires et les grammaires ne mentionnent pas le terme de *marqueur discursif*, nous examinerons dans quelle mesure ils présentent des emplois que nous pouvons associer avec l'interprétation de *quoi* en tant que marqueur discursif. Nous tenterons aussi de donner une réponse à la question de savoir s'il y a hésitation ou non à classer grammaticalement ces emplois.

3.3.1. Les dictionnaires

Nous nous sommes concentrée essentiellement sur *Le Grand Robert* (1985) et sur le *Trésor de la Langue Française informatisé (TLF)*.

Le Grand Robert fait mention de l'emploi de *quoi* en tant que marqueur discursif, sans toutefois utiliser ce terme. Le dictionnaire classe cet emploi de *quoi* dans la catégorie des pronoms interrogatifs et ensuite dans la sous-catégorie des emplois elliptiques.

Le Grand Robert distingue trois emplois particuliers de *quoi* comme MD.

(1) Premièrement, *quoi* peut servir à accompagner une explication, avec une nuance d'impatience. *Le Grand Robert* considère cet emploi comme familier. À ce propos, le dictionnaire cite un exemple de Bernanos (ex. 45).

(45) « *Je sers au régiment étranger. – Au régiment ? [...] – À la Légion, quoi !* » (Bernanos)

(2) Dans la même section est décrit l'emploi familier de *quoi* accompagnant un mot qui résume une idée ou une énumération (ex. 46).

(46) « *Un peuple de candidats à la bourgeoisie, un peuple d'aspirants à la bedaine. Les pantoufles, quoi !* » (Larbaud)

(3) *Le Grand Robert* mentionne en outre des locutions¹⁸, c'est-à-dire des combinaisons avec *quoi*. Il retient ici l'emploi du *quoi* elliptique qui forme le deuxième membre d'une interrogation double.

(47) *Tu l'as vu, ou quoi ? Alors, il se décide, ou quoi ?*

¹⁸ Le terme de locution correspond à celui de marqueur complexe, décrit dans le deuxième chapitre.

Le *Trésor de la Langue Française informatisé* classe également l'emploi de *quoi* en tant que marqueur discursif dans la catégorie des pronoms interrogatifs ou exclamatifs, et puis dans la sous-catégorie des emplois elliptiques. De plus, le *TLF* indique qu'on l'utilise surtout dans la langue parlée. Cependant le *TLF* n'emploie pas non plus de manière explicite le terme de *marqueur discursif*.

Le *TLF* signale trois types qui peuvent être rapprochés d'exemples de *quoi* comme MD.

(1) D'abord, le dictionnaire mentionne l'emploi « en fin de phrase ou en incise, pour établir une connivence avec l'interlocuteur à propos de l'identification de ce dont il s'agit ». Ce type est illustré par l'exemple suivant :

(48) *Oui, un remède pour guérir cette chose du chat. Un bibelot quoi, je ne sais pas au juste* (Giono, *Colline*, 1929, p. 66)

(2) Ensuite, il décrit l'emploi familier de *quoi* en fin de phrase résumant une énumération.

(49) *Tout ce qu'ils possédaient, leur campagne, les charrettes, brancards en l'air, leurs enclos, la route, les arbres et même les vaches, un chien avec sa chaîne, tout quoi* (Céline, *Voyage*, 1932, p.17)

(3) Enfin, *quoi* peut figurer dans une interrogation alternative en combinaison avec *ou*, formant ainsi une locution. *Ou quoi?* est alors synonyme de *oui ou non ?*.

(50) *Ça m'a l'air d'un garçon pas ordinaire. Arrivé à pied, ou quoi ?*
(Bernanos, *Crime*, 1935, p. 746)

En comparant les deux dictionnaires, nous constatons un parallélisme assez profond. D'abord, ni le *Grand Robert* ni le *TLF* n'utilisent explicitement le terme de *marqueur discursif* même si certains emplois se laissent rapprocher de l'emploi comme marqueur discursif. Ensuite, tous les deux sont d'accord pour classer grammaticalement cet usage de *quoi* sous les emplois elliptiques des pronoms interrogatifs. Ensuite, ils retiennent l'un et l'autre l'emploi en fin de phrase résumant une énumération et l'usage de la locution *ou quoi*. De même, il nous semble possible de rapprocher le deuxième emploi du *Grand Robert*, à savoir celui où *quoi* sert à donner une explication, au premier emploi du *TLF* dans lequel *quoi* sert à établir une connivence avec l'interlocuteur.

3.3.2. Les grammaires

Après les dictionnaires, nous avons examiné différentes grammaires. Bien qu'aucune grammaire n'utilise le terme de *marqueur discursif*, certaines grammaires, tout comme les dictionnaires, mentionnent des emplois de *quoi* qu'on peut rapprocher de son emploi comme MD. Il est à noter que seulement trois grammaires nous ont procuré des informations. Il s'agit de la grammaire de Damourette et Pichon, à savoir *Des mots à la pensée* (1911-1936), la *Grammaire critique du français* de Wilmet (2003) et le *Bon Usage* de Grevisse & Goosse (1993).

Damourette et Pichon ne font que rapidement mention de l'usage de *quoi* comme marqueur discursif dans le septième tome de leur grammaire qui traite des struments¹⁹ oncinatifs²⁰. L'usage général du pronom *quoi* est traité au paragraphe 3107, dont la partie A parle du « *quoi* avec valeur siscitamentaire insexuelle²¹ dans l'interrogation partielle ». Ils remarquent que *quoi* est même utilisé dans une exclamation et ils donnent l'exemple suivant.

(51) *Il compte* : « *une, deux, quatre, huit, dix, vingt...* » *Il est lancé, **quoi** !* »
(A.Gide, *Prétextes*, Lettre à Angèle)

La description proposée par Wilmet suit, dans sa *Grammaire critique du français* (2003) la structure des dictionnaires mentionnés sous 3.3.1. Dans la catégorie des pronoms indéfinis, subdivision pronoms interrogatifs et relatifs, Wilmet note que *quoi* est aussi utilisé dans le discours parlé, et c'est cet emploi qui nous intéresse. Ensuite Wilmet cite un exemple tiré d'un livre de Maupassant qui contredit en apparence ce qu'il dit sur l'application dans le discours parlé. Cependant l'exemple reproduit les paroles d'une personne, donc on pourrait quand même considérer cet exemple comme représentatif pour le discours parlé²².

(52) « *Oh ! là ! là ! à l'ombre, huit pieds d'eau, au moins, p't'être dix, un trou, **quoi**, avec des retraits sur la berge* » (Maupassant)

¹⁹ « Classe linguistique comprenant les termes indépendants qui servent à la construction du discours, pronoms, articles, prépositions, conjonctions, etc. »

²⁰ « Termes servant à accrocher les membres de phrase, spécialement les conjonctions de subordination »

²¹ Les deux termes ne sont pas expliqués dans le glossaire qui accompagne la grammaire de Damourette et Pichon.

²² Cette remarque vaut pour presque tous les exemples. *Quoi* en fonction de marqueur discursif s'emploie presque toujours dans le discours parlé et les exemples cités que nous avons retirés des dictionnaires et des grammaires proviennent à peu près tous de la littérature.

Passons maintenant à Grevisse & Goosse. Ces auteurs signalent dans le *Bon Usage* (1993) différents usages de *quoi* qui peuvent être intéressants pour notre propos. Nous trouvons *quoi* dans la catégorie des pronoms interrogatifs. Caractérisé comme fréquent dans le langage familier, le pronom peut, d'après Grevisse & Goosse, souligner un terme :

(53) *Il s'est enfui dans les bois ; réfractaire quoi, comme on les appelait.*
(Balzac, Curé de Vill., IV)

Toujours dans la même section, les auteurs présentent dans une deuxième remarque l'emploi de *ou quoi*, qui sert à souligner, dans le langage familier, comme « Oui ou non ? » sans qu'il y ait une véritable interrogation.

(54) *Non mais sans blague, elle est devenue dingue, ou quoi ?* (E.Ajar, Angoisse du roi Salomon, p 273)

3.3.3. Conclusion

Les dictionnaires et les grammaires ne distinguent pas explicitement l'emploi de *quoi* en tant que marqueur discursif et ne font par conséquent pas mention du terme. Cependant nous avons retrouvé ici et là dans plusieurs dictionnaires et grammaires des exemples qui se laissent rapprocher de cet emploi. D'un point de vue grammatical, tous sont d'accord pour classer cet emploi dans la catégorie des pronoms interrogatifs. On peut se demander pourquoi les dictionnaires et les grammaires classent cet emploi particulier de *quoi* sous la catégorie des pronoms interrogatifs, vu que le lien avec l'interrogation ne nous semble pas très clair. Or, c'est sans doute là qu'il faut trouver les sources d'une grammaticalisation ou d'une pragmatocalisation²³ de *quoi*. Tous sont aussi d'accord pour admettre qu'on l'utilise le plus souvent dans le discours oral et qu'on peut le considérer comme un emploi familier.

Les descriptions données dans les dictionnaires et les grammaires diffèrent parce que certains essaient de préciser cet emploi particulier en donnant des raisons d'emploi, tandis que d'autres restent plus vagues dans leurs descriptions et le décrivent simplement comme faisant partie du langage oral ou familier. Nous récapitulons ci-dessous les différents usages

²³ Les termes sont expliqués dans Dostie (2004 : 27), cf. note 1. Rappelons que si une unité grammaticale développe des emplois où elle ne joue pas un rôle sur le plan référentiel mais bien sur le plan conversationnel, elle sera soumise au processus de « pragmatocalisation ». Comme le lien avec l'interrogation n'est plus clair dans le cas de *quoi*, il nous semble que cette unité grammaticale a subi un processus de pragmatocalisation. Ceci n'est toutefois qu'une piste de réflexion qui a besoin d'autres études pour être confirmée.

mentionnés dans les dictionnaires et les grammaires pour en avoir une vue d'ensemble plus claire.

- (1) *Quoi* peut servir à accompagner une explication, avec une nuance d'impatience.
- (2) En fin de phrase, il peut résumer une idée ou une énumération.
- (3) En fin de phrase ou en incise, *quoi* établit une connivence avec l'interlocuteur à propos de l'identification de ce dont il s'agit.
- (4) Il peut figurer dans une interrogation alternative en combinaison avec *ou*, formant ainsi une locution, et il est alors synonyme de « Oui ou non ? ».
- (5) Il peut souligner un terme.

3.4. Les études spécialisées sur « *quoi* » MD

Quoi en tant que marqueur discursif ne semble pas avoir suscité beaucoup d'intérêt de la part des chercheurs en linguistique, vu que nous n'avons trouvé que deux études qui traitent ce MD d'une manière assez approfondie. Il s'agit plus particulièrement de deux études récentes, à savoir, celle de Ch Janet (2001) et celle de Beeching (2002). Ces deux auteurs emploient respectivement les termes de « particule énonciative » (Ch Janet 2001 : 57) et de « marqueur discursif » ou de « particule pragmatique » (Beeching 2002 : 47) pour désigner l'emploi de *quoi* en tant que MD.

3.4.1. Caractéristiques générales du MD *quoi*

Ch Janet (2001 : 58) traite *quoi* comme une « particule énonciative », tout comme le fait Fernandez qui décrit ce terme comme « un concept qui est défini en référence à un processus fondamental d'organisation du discours » (1994 : 3). Selon Ch Janet, il faut que deux conditions soient remplies pour que *quoi* puisse être considéré comme une particule. Premièrement, *quoi* ne peut pas constituer l'intégralité d'un tour de parole, et deuxièmement, il ne peut pas être régi. Cela veut dire que *quoi* est considéré comme une particule s'il se situe « hors des dépendances syntaxiques » (Ch Janet, 2001 : 58), ce qui corrobore la thèse élaborée dans le deuxième chapitre selon laquelle les MD n'entrent pas dans la structure argumentale et ne sont donc pas dépendants de la valence d'un verbe. Bref, *quoi* joue un rôle au-delà de la phrase.

Selon Ch Janet, il n'est pas toujours facile de déterminer si *quoi* est une particule ou non. À cet égard, elle nous donne quelques exemples dans lesquels il semble difficile d'analyser si *quoi* fonctionne comme un pronom objet régi par le verbe, ou comme une particule hors syntaxe n'ayant rien à voir avec l'emploi du verbe. C'est surtout avec le verbe *savoir* que l'ambiguïté subsiste :

(55) *puis ça nous avait pas tilté quoi enfin euh tu sais il pourrait enfin je sais pas quoi et euh et donc on va le voir on lui dit bé écoute* (6 in Ch Janet, 2001 : 59)

Beeching (2002 : 50) définit *quoi*, à la suite de Schiffrin (1987), comme un « marqueur discursif » ou une « particule pragmatique²⁴ ». La définition d'un marqueur discursif que Beeching propose combine des éléments issus de travaux antérieurs (e.a. de Blanche-Benveniste, Gadet, Vincent (et Sankoff), Wouk, Brinton et Hölker). Ainsi, *quoi* serait un marqueur discursif parce qu'il :

1. sert à commenter le langage ou à introduire un commentaire sur le langage;
2. est polyfonctionnel;
3. s'utilise plutôt dans le discours oral que dans le discours écrit;
4. s'associe à un caractère informel de discours et peut être stigmatisé stylistiquement;
5. s'emploie très fréquemment;
6. apparaît en position finale ou intermédiaire mais pas en position initiale;
7. est un mot bref et réduit phonologiquement et peut être assimilé à un groupe tonique qui précède ou qui suit;
8. est apte à être omis sans que le contenu sémantique ne change;
9. assume une fonction émotionnelle et expressive.

Nous constatons que Beeching définit *quoi* tant sur le plan phonologique, syntaxique et sociolinguistique que sur le plan sémantico-pragmatique. En plus, il nous semble que la plupart des caractéristiques que Beeching fournit figurent également dans la liste des caractéristiques générales d'un MD, esquissée dans le deuxième chapitre et représentée ci-dessous. Il est donc légitime d'avancer que *quoi* peut être identifié sur beaucoup de points à un marqueur discursif général et qu'il s'agit donc d'un MD prototypique.

CARACTÉRISTIQUES GÉNÉRALES D'UN MD	QUOI
<u>PLAN PHONOLOGIQUE/PHONÉTIQUE</u>	
▪ Ils présentent une réduction phonologique	√
▪ Les MD sont prototypiquement monosyllabiques	√
▪ L'érosion phonétique est possible	/
▪ Ce sont des unités prosodiques indépendantes séparées du contexte par des pauses ou par une intonation particulière	√

²⁴ À la différence de Beeching, nous avons utilisé le terme pour désigner un groupe de marqueurs contenant les connecteurs textuels (CT) et les marqueurs discursifs proprement dits (MD).

<p><u>PLAN MORPHOLOGIQUE</u></p> <ul style="list-style-type: none"> ▪ Ils sont morphologiquement invariables ▪ MD complexes 	<p style="text-align: center;">√ possible</p>
<p><u>PLAN SYNTAXIQUE</u></p> <ul style="list-style-type: none"> ▪ Ils relèvent de la macro-syntaxe du discours ▪ Ils n’entrent pas dans une structure argumentale ▪ Ils jouent un rôle au-delà de la phrase, mais dépendent quand même d’une unité-hôte. ▪ Ils sont optionnels ▪ Ils occupent une position libre par rapport à l’énoncé auquel ils sont joints 	<p style="text-align: center;">√ √ √ √ ±</p>
<p><u>PLAN SOCIOLINGUISTIQUE/STYLISTIQUE</u></p> <ul style="list-style-type: none"> ▪ Ils sont caractéristiques du discours oral ▪ Ils sont souvent considérés comme informels ▪ Ils sont stigmatisés stylistiquement ▪ Ils apparaissent avec une grande fréquence ▪ Ils sont « gender specific » (contesté) 	<p style="text-align: center;">√ √ √ √ √</p>
<p><u>PLAN SÉMANTICO-PRAGMATIQUE</u></p> <ul style="list-style-type: none"> ▪ Ils ne contribuent pas au contenu propositionnel de l’énoncé ▪ Ils ne modifient pas la valeur de vérité des énoncés dans lesquels ils sont insérés ▪ Ils ont un sens procédural, non conceptuel ▪ Ils servent à rendre efficaces les échanges conversationnels ▪ Ils aident le locuteur à se positionner par rapport à son discours ▪ Ils servent à l’interlocuteur à décoder la façon dont le locuteur conçoit le sens purement propositionnel exprimé 	<p style="text-align: center;">√ √ √ √ √ √</p>

Tableau 3 : Application des caractéristiques générales d’un MD à quoi

En ce qui concerne le plan phonologique et phonétique, nous constatons que *quoi*, MD prototypiquement monosyllabique, ne peut pas être soumis à une érosion phonétique. En outre, *quoi* peut former un MD complexe en combinaison avec un autre élément, par exemple

ou quoi. Quant au plan syntaxique, *quoi* occupe une position assez fixe par rapport à l'énoncé auquel il est joint (cf. 3.4.2.). En plus, Chanet (2001 : 64) avance que *quoi* peut se situer à l'intérieur d'une unité micro-syntaxique, ce qui contredit le fait que les MD relèveraient de la macro-syntaxe du discours. Nous y revenons dans la section 3.4.2. Sur le plan sociolinguistique, il paraît que les hommes utilisent plus fréquemment le MD *quoi* que les femmes (Beeching, 2007 : 87), ce qui corrobore à première vue la thèse selon laquelle les MD sont « gender specific ». Or, cette thèse prétend que ce sont surtout les femmes qui utilisent le plus souvent ce MD, ce qui contredit donc les constats de Beeching. Finalement, les caractéristiques du plan sémantico-pragmatique ne se laissent pas observer facilement, mais elles ressortent, selon nous, de manière implicite du comportement pragmatique de *quoi* (cf. 3.4.4.)²⁵.

En résumé, il nous semble que, même si *quoi* ne répond pas à toutes les caractéristiques générales d'un MD prototypique, nous pouvons le considérer quand même comme appartenant à cette classe, puisque les caractéristiques qui ne correspondent pas – i.e. principalement l'érosion phonétique et la position libre – ne sont pas des propriétés définitoires.

Nous voulons encore insister sur le fait que nous nous distancions par la suite des termes de « particule pragmatique » et de « particule énonciative », vu que le premier a reçu un autre sens dans cette étude – à savoir celui de terme incluant les connecteurs textuels (CT) et les marqueurs discursifs proprement dits (MD) – et que le second est plus restrictif dans son usage. Nous nous servons par la suite uniquement du terme de « marqueur discursif », parce que c'est le terme le plus utilisé dans la littérature spécialisée qui inclut en outre dans sa définition les autres termes (cf. *supra*).

3.4.2. La position de *quoi* dans l'énoncé

La question de la position de *quoi* est abordée par la plupart des auteurs étudiés, bien qu'ils adoptent des points de vue différents. C'est la raison pour laquelle il nous semble intéressant de présenter ici un aperçu de leurs opinions.

Selon Gülich & Kotschi (1983 : 319), qui étudient les marqueurs de reformulation paraphrastique (MRP), la position d'un tel marqueur dépend tout d'abord de l'ordre des

²⁵ Nous n'avons pas encore démontré explicitement ces caractéristiques, mais cela deviendra plus clair par la suite.

éléments constitutifs de la paraphrase. On peut distinguer trois positions différentes par rapport à l'énoncé-doublon (i.e. l'énoncé qui reprend la première partie de la paraphrase) : antéposition, postposition et intégration. Gülich & Kotschi ne parlent pas en détail de la position de *quoi*²⁶, mais ils placent ce MRP dans la catégorie des marqueurs qui se trouvent le plus souvent postposés à l'énoncé-doublon.

Fernandez (1994 : 225) avance que la distribution des particules énonciatives (PEN) dans le discours n'est pas encore suffisamment étudiée en français. Elle répartit les PEN dans sept classes de positions possibles :

- 1) et 2) PEN en tête ou en fin de tour de parole ;
- 3) et 4) PEN suivie ou précédée de signal d'attention ;
- 5) PEN précédée ou suivie de pause ;
- 6) PEN insérée dans un flux continu de paroles ;
- 7) PEN en tête de discours rapporté direct ;

Bien que les tendances nettes soient rares, Fernandez constate que quelques PEN présentent quand même des penchants : ainsi, les PEN *ben*, *bon* et *enfin* se trouvent surtout en position initiale, tandis que *quoi* et *tu vois* occupent le plus souvent la position finale.

Beeching (2002 : 181) et Chanet ont toutes les deux constaté que la plupart des linguistes se sont mis d'accord pour attribuer à *quoi* le statut de « utterance-terminal », c'est-à-dire qu'on admet généralement que *quoi* se trouve à la fin d'un énoncé. Les deux auteurs ont cependant constaté que cette hypothèse n'est pas correcte.

Selon Beeching, *quoi* n'apparaît certainement pas dans tous les cas en fin d'énoncé, mais il est vrai que *quoi* se trouve toujours à la fin d'un groupe prosodique (« tone-group »)²⁷. En regardant la figure ci-dessous, produite à partir de données chiffrées mentionnées dans Beeching (2002 : 193), il y a un groupe d'exemples assez vaste (43%) dans lesquels *quoi* ne se rencontre pas en fin d'énoncé (groupe B et C)²⁸.

²⁶ De manière plus générale, la place occupée par *quoi* dans l'ensemble de l'étude de Gülich et Kotschi est très limitée. Aucun exemple de son emploi en tant que MRP est donné. Cependant, *quoi* figure dans quelques listes générales, par exemple dans celle qui fournit des indications sur la position des MRP.

²⁷ Beeching ne dit pas comment il faut déterminer ces groupes prosodiques.

²⁸ La figure montre que Beeching, à la différence de nous, disposait de signes de ponctuation dans son corpus pour décider sur la position de *quoi* en fin d'énoncé ou non.

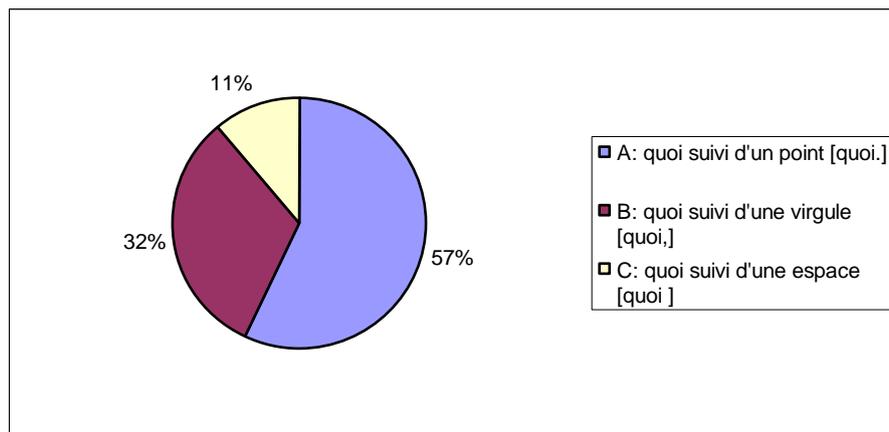


Figure 4 : Répartition des occurrences selon fin d'énoncé (A) ou non (B et C)

Beeching explique ce phénomène par le biais du nombre de « ratages » et de « phrases en suspens » qui sont caractéristiques pour le langage oral. Dans ce genre de phrases, on trouve très souvent des reformulations, l'une après l'autre, et c'est notamment au milieu de ces reformulations que *quoi* peut apparaître. Beeching fournit un exemple dans lequel « *cette recette* » est la reformulation de « *ce millat* » :

(56) *beh, disons que bon pendant deux fois que j'ai cuit ce millat, quoi, cette recette, et je leur ai demandé la recette...* (Beeching, 2002 : 193)

Chanet (2001 : 64) constate que certains linguistes ont attribué à *quoi* un rôle conclusif, à cause de sa postposition prétendue. Sous-jacente à ces descriptions de la particule, il y a l'hypothèse que *quoi* « pourrait avoir un rôle démarcatif d'unités syntaxiques maximales, et ne pourrait donc pas se positionner à l'intérieur d'une unité micro-syntaxique ».

L'auteur montre que cette interprétation n'est pas correcte. Elle énumère huit types de constructions dans lesquelles *quoi* se trouve à l'intérieur d'une unité micro-syntaxique. Ainsi, *quoi* peut s'insérer dans un syntagme nominal (SN) avec une dislocation à gauche du sujet.

(57) *L1 [...] puis bon puis les autres aussi quoi ils se sont quand même euh : L2 intéressés L1 réintéressés à quelque chose qui + + apparemment ne les intéressait plus +* (31 in Chanet, 2001 : 65)

Le SN « *les autres* », repris dans l'énoncé par le pronom « *ils* », forme bien une seule unité sur le plan micro-syntaxique. De même, il se peut que *quoi* se trouve au sein d'une locution prépositionnelle. Chanet illustre ce type avec cet exemple :

(58) [...] *je peux mettre pas mal de choses dessus mais en en sucre soufflé je peux faire une plaque et puis le mettre à côté posée à côté quoi de la grande colonne des gâteaux qui seront les uns sur les autres* + (41 in Chanet, 2001 : 67)

Les autres constructions mentionnées par Chanet sont celles dans lesquelles *quoi* entre dans un SN complexe, dans une structure en *plus...que, il y a un SN qui/que* ou *c'est...qui/que*. *Quoi* peut aussi se situer entre un verbe et un constituant au statut éventuellement ambigu (régé vs associé) ou entre un verbe et un complément valenciel. Ainsi, Chanet conclut que *quoi* ne sert à délimiter aucune unité syntaxique particulière et n'a pas vraiment de « distribution » spécifique. D'ailleurs, ceci n'est pas étonnant pour un MD parce que, comme nous l'avons déjà dit, ce mot se situe hors des dépendances syntaxiques.

En résumé, la position de *quoi* semble relativement peu fixe : il se met le plus souvent à la fin d'un énoncé, mais il peut aussi occuper une position intermédiaire ; i.e. entre deux parties d'énoncés ou même au sein d'un SN. En revanche, *quoi* n'occupe jamais la position initiale.

3.4.3. Formes de phrases

Chanet (2001 : 61) contredit également une autre hypothèse souvent avancée par les linguistes, à savoir que *quoi* ne serait utilisé que dans des contextes assertifs. Elle a démontré que *quoi* peut aussi se situer dans des énoncés impératifs (59) ou interrogatifs (60). Regardons les deux exemples qu'elle fournit :

(59) *Allez, quoi, prête-moi ta 106 !* (14 in Chanet, 2001 : 62)

(60) *Et euh + on s'est dit mais c- c'est pas possible où est-ce que ça a pris quoi on a commencé vraiment à paniquer très très fort* (17 in Chanet, 2001 : 62)

Bien que Chanet ait rencontré peu d'exemples similaires à l'exemple (59), on ne peut guère douter de l'existence de cette sorte d'énoncés. Cet emploi impératif ressemble en outre à celui des marqueurs de réalisation d'un acte illocutoire, décrit dans le cadre des actes de langages dans 2.3.5. En effet, *quoi* semble accomplir en (59) un acte illocutoire, parce qu'il exprime l'état psychologique du locuteur – i.e. il veut vraiment que l'autre lui prête sa voiture – à l'aide de *quoi*. L'acte illocutoire exprimé ici peut donc être décrit comme un ordre.

Chanet a retrouvé plus d'exemples de *quoi* dans des énoncés interrogatifs, mais le problème est que *quoi* est dans ces cas souvent interprété comme un simple « renforceur d'assertion ». On le voit aussi dans l'exemple (60), où on peut interpréter *quoi* comme exprimant « *je ne comprends pas* ». Ainsi, le locuteur « ne comprend pas où le feu a pris ».

3.4.4. Les fonctions pragmatiques du MD *quoi*

3.4.4.1. Remarques préliminaires

Le but de cette partie sera de décrire les fonctions pragmatiques de *quoi* mentionnées dans les études spécialisées et d'établir un rapport avec les fonctions générales des MD (cf. deuxième chapitre). Dans cette optique, nous essaierons de répartir les fonctions pragmatiques de *quoi* selon les deux axes distingués antérieurement : celui des emplois de « la progression discursive » et celui des emplois de l' « interaction ».

Nous prendrons comme base les articles de Chanet (2001) et de Beeching (2002). Beeching centre surtout l'attention sur la relation entre le locuteur et son allocataire. Elle travaille à partir d'une perspective interhumaine, qu'elle va interpréter dans le cadre de la « théorie de la politesse » (« politeness theory ») (cf. *supra*).

Beeching avance que *quoi* a pour fonction de signaler que le locuteur est en train d'évaluer son propre énoncé. Il se demande si les informations qu'il fournit suffisent pour que l'interlocuteur puisse reconstruire la même interprétation. *Quoi* fonctionne comme un élément qui vérifie si l'interlocuteur a bien reconstitué ce que le locuteur a voulu dire, autrement dit, si son interprétation correspond bien avec la sienne. Dans tous les cas, il y aura donc un rapport entre le locuteur et l'interlocuteur, tantôt l'adéquation des termes est concernée, tantôt le transfert de l'argumentation.

À cet égard, Beeching pose la question de savoir si *quoi* appartient aux emplois du type référentiel ou du type interpersonnel. Il s'agit ici de la même distinction que nous avons faite dans le deuxième chapitre entre les emplois de la « progression discursive » et les emplois de l' « interaction ». Le premier emploi dit référentiel de Beeching s'oriente vers la production de l'énoncé et la référence, bref, vers la formulation linguistique, tandis que le deuxième emploi accentue les relations entre le locuteur et l'interlocuteur. Beeching ne répond toutefois pas à la question de savoir si *quoi* s'oriente plutôt vers l'emploi référentiel ou vers l'emploi interpersonnel.

Dans ce qui suit, nous essaierons de regrouper les différents emplois distingués par Chanet et par Beeching selon la distinction en deux classes, esquissée dans le deuxième chapitre : d'une part les emplois de « progression discursive » (3.4.4.2.), d'autre part ceux qui expriment une relation d' « interaction » (3.4.4.3.).

3.4.4.2. *Quoi* : emplois de la « progression discursive »

Ces emplois s'orientent vers la production de l'énoncé et la référence, bref, vers la formulation linguistique. *Quoi* marque que le locuteur est en train de chercher les mots appropriés. Il indique l'hésitation et l'incertitude que le locuteur éprouve en formulant son énoncé, parce que celui-ci est toujours préoccupé de l'adéquation de son expression, c'est-à-dire qu'il a toujours peur de ne pas être compris. *Quoi* peut aussi servir de renforceur emphatique, par exemple à la fin d'une énumération, ou peut indiquer une difficulté à catégoriser un référent. La particule constitue dans ces cas un appel à l'interlocuteur d'accepter l'expression choisie par le locuteur.

Nous commenterons d'abord les exemples dans lesquels *quoi* sert à accompagner une reformulation (3.4.4.2.1.). Ensuite nous étudierons un autre processus de production et de planification, à savoir celui de bafouillage et d'énumération (3.4.4.2.2.).

3.4.4.2.1. Reformulation

Le fonctionnement de *quoi* semble parfois lié à l'ouverture d'un paradigme de formulations possibles, et donc à des processus de production discursive. En effet, *quoi* peut se situer entre les deux termes d'une reformulation:

(61) *L1 on a vu que + presque en dehors du moulin + là un peu quand on rentre + il y avait des sacs d'olives + pas des sacs + des cartons **quoi** + des + des cagettes + d'olives + il y en avait qui -z- étaient pas tellement bonnes + il y en avait qui -z- étaient bonnes* (50 in Chanet, 2001 : 70)

Chanet le représente par la grille suivante :

(62)	<i>il y avait des sacs d'olives</i>	<i>pas des sacs</i>
	<i>des cartons</i>	<u>quoi</u>
	<i>des</i>	
	<i>des cagettes + d'olives</i>	

Beeching parle de « repeated reference » (référence répétée) mais elle emploie aussi le terme de « reformulation ». *Quoi* peut se situer à la fin d'une phrase déclarative dans laquelle le locuteur réfère à un objet qui a déjà été mentionné auparavant ou bien par le locuteur ou bien par son allocataire. Chanet fait cette même distinction entre des auto-reformulations et des hétéro-reformulations. En (63) le locuteur indique qu'il est en train de chercher les mots corrects et *quoi* marque alors l'incertitude du locuteur quant à l'adéquation du terme dans le contexte. Dans le cadre de la théorie de la politesse, cet emploi de *quoi* sert à protéger la face négative du locuteur parce que la reformulation est renforcée avec un *quoi* emphatique.

(63) *Il y en a certaines mais en général les femmes sont habillées enfin modestement normalement **quoi** pas euh...* (Beeching, 2002 : 196)

Comme nous l'avons déjà mentionné sous 2.3.3.1.3., Gülich & Kotschi (1983) ont examiné les expressions qui servent à marquer une relation de paraphrase entre deux segments de discours, et ils les appellent les « marqueurs de reformulation paraphrastique » (MRP). Ces MRP annoncent une reformulation et par là, ils signalent le caractère provisoire de la formulation précédente.

Les MRP ne forment pas une classe grammaticale ou lexicale bien définie. Le critère principal est qu'ils établissent un degré d'équivalence sémantique entre les deux énoncés. Gülich & Kotschi (1983 : 316) font une subdivision formelle des MRP entre « les expressions complexes contenant le plus souvent des verbes ou des substantifs qui renvoient au processus communicatif, p.ex. dire, expliquer,... » et « les morphèmes et locutions qui, selon le classement traditionnel, sont considérés comme adverbes, conjonctions, interjections etc. ». Les auteurs mettent la particule *quoi* dans la seconde catégorie sans donner d'autres explications sur ce classement.

3.4.4.2.2. *Processus de production et de planification : « bafouillage » et énumération*

Quoi peut servir à linéariser plusieurs tentatives de produire un énoncé et est par conséquent fréquemment attesté dans des contextes de « bafouillage ». Dans ce cas, *quoi* est considéré comme une excuse ou une justification de la déficience de l'expression. C'est ce qui se passe dans l'exemple suivant :

(64) *L3 ouais c'est sûr qu'il se euh + euh euh qu'il se euh comment dire + + tu sais qu'il qu'il qu'il sort de de de de nous **quoi** de/là, la/du du peuple en fait* (49 in Chanet, 2001 : 70)

Cet exemple de Chanet montre très clairement que le locuteur piétine sur une même position syntaxique, et ceci par deux fois : une fois sur le *qu'il* et une fois sur le *de*. Nous reprenons sa grille ci-dessous :

(65) <i>ouais c'est sûr</i>	<i>qu'il se euh + euh euh</i>	
	<i>euh comment dire</i>	
	<i>qu'il se</i>	
<i>tu sais</i>	<i>qu'il</i>	
	<i>qu'il</i>	
	<i>qu'il sort de</i>	
	<i>de</i>	
	<i>de nous</i>	<i>quoi</i>
	<i>de là</i>	
	<i>du peuple</i>	<i>en fait</i>

Le terme de « bafouillage » correspond dans l'étude de Beeching à celui de « tentativeness ». Beeching estime que l'emploi de répétitions hésitantes (cf. exemple 64) suivies de *quoi* appartient aux actes de politesse négative (voir 2.3.4.). Le MD exprime que le locuteur est conscient de l'inadéquation de ses propres paroles et il marque qu'il y a un écart entre ses mots et ses pensées. Par conséquent, *quoi* forme une sorte de demande d'acceptation du dernier terme issu de la recherche de l'expression appropriée.

Nous avons vu dans le chapitre sur les fonctions générales des MD que le processus de bafouillage peut se manifester sous deux types différents, à savoir, la recherche lexicale et l'énumération. Dans le cas de *quoi*, ce MD peut servir à clore une énumération, dont le dernier terme a une valeur résomptive. L'énumération suivie de *quoi* renvoie au niveau

référentiel à une classe d'objets. Cet emploi de *quoi* est également mentionné dans le *Grand Robert* et le *TLF* (voir 3.3.1.).

(66) *L6 oui + alors les pays on appelle les pays les ceux qui travaillent plutôt dans les ateliers et au niveau du sol quoi L1 c'est-à-dire serrurier L6 voilà serrurier menuisier euh + + enfin tous les métiers d'atelier **quoi** +*
(53 in Chanut, 2001 : 72)

L'exemple montre très nettement que *quoi* indique que « tout ce qui aurait pu être désigné en lieu et place des autres termes de l'énumération entre dans cette classe » (Chanut 2001 : 72). Il n'est pas nécessaire que l'on ait une représentation précise des individus que comporte cette classe, mais la particule invite l'interlocuteur à reconstruire cette classe d'objets. Bref, *quoi* ouvre tout un paradigme d'objets possibles qui peuvent se trouver à la place des constituants de l'énumération et il signale la fin d'une recherche de l'expression adéquate.

Un certain lexique peut accompagner ces opérations d'énumération. Ainsi des mots comme « *sorte de, espèce de, style de* » peuvent intervenir dans les SN. On les appelle d'après Galmiche (1990) « des opérateurs de catégorisation floue ou approximative du référent ».

Dans le cadre de la théorie de la politesse de Beeching, *quoi* est capable de fonctionner comme un renforceur emphatique à la fin d'une énumération. Ainsi, la particule protège la face négative du locuteur. Beeching appelle cet emploi « l'emploi emphatique ou émotionnel » de *quoi*. Elle nous fournit l'exemple suivant :

(67) *et puis chaque région a son climat, chaque région a sa faune, chaque région a son a ses a ses désirs, **quoi**,...* (Beeching, 2002 : 196)

On peut se demander si la dénomination de Beeching – i.e. « renforceur emphatique » – n'est pas une meilleure appellation que celle donnée par Chanut – i.e. « énumération » –, vu qu'il nous semble que *quoi* s'utilise en réalité presque toujours comme un renforceur emphatique à la fin d'une simple énumération²⁹. En effet, le locuteur veut souligner le dernier terme de l'énumération et il le fait en le renforçant par un *quoi* emphatique.

²⁹ Aussi dans l'exemple (66).

3.4.4.3. *Quoi* : emplois de l' « interaction »

Rappelons que ces emplois ont moins à voir avec la production ou la formulation linguistique, mais plutôt avec la formulation et la transmission des idées. Le locuteur a une certaine opinion et il tente de construire un espace interpersonnel dans le but de partager son opinion avec son allocutaire.

Quoi peut servir à prévenir une critique possible de la part de l'interlocuteur. Celui-ci peut avoir l'impression que l'énoncé du locuteur est inutile, évident ou même exagéré. *Quoi* sert aussi à « reconstruire la schématisation en tenant compte du positionnement du locuteur parmi ces possibles, c'est-à-dire une invitation à partager des représentations nécessairement subjectives en effectuant des inférences » (Chanet, 2001 : 79). *Quoi* est ici également un élément qui demande l'acceptation de l'argument. Cet emploi de *quoi* sert à protéger la face positive du locuteur parce que celui-ci veut se voir confirmé dans son argumentation. Bref, le locuteur a moins « peur » de ne pas être compris, mais il semble avoir plus « peur » que son interlocuteur ne le suive pas au niveau des idées.

Nous commenterons par la suite successivement la catégorisation, la référenciation et le partage des connaissances (3.4.4.3.1.), l'argumentation et la concession (3.4.4.3.2.), la quantification, la graduation et la construction d'intersubjectivité (3.4.4.3.3.), la modalisation, la négation et la polyphonie (3.4.4.3.4.) et l'évidence (3.4.4.3.5.).

3.4.4.3.1. *Catégorisation, référenciation et partage des connaissances*

Nous voulons tout d'abord remarquer qu'il n'était pas évident de classer ces premiers emplois. Il nous semble que les emplois de « catégorisation » et de « référenciation » auraient aussi pu figurer sous les emplois de la « progression discursive », vu qu'ils s'orientent plutôt vers la formulation linguistique que vers la transmission des idées. Or, comme Chanet a traité ces trois premiers emplois ensemble, nous la suivons dans son raisonnement, mais nous classerions les emplois de « catégorisation » et de « référenciation » sous les emplois de la « progression discursive » et celui de « partage des connaissances » sous les emplois de l' « interaction ».

Quoi peut se trouver dans des situations où les opérateurs de catégorisation floue ne sont pas nécessairement liés à une énumération. On peut dans ces cas simplement avoir à faire à une difficulté à catégoriser un référent, de telle façon que le terme *une sorte de* dans

l'exemple suivant a pour fonction de construire tout un paradigme d'objets connus par l'interlocuteur à travers lesquels celui-ci doit se construire une image de ce dont on parle.

(68) *il faut pas il faut pas euh + mettre un une sorte de + + de jugement de valeur quoi euh dire bah c'est telle communication qui a tel poids euh + non* (58 in Ch Janet, 2001 : 72)

Dans d'autres cas (cf. exemple 69), la référenciation s'effectue par l'emploi du catégorisateur flou *choses*, mais aussi par l'emploi d'une comparaison; à savoir *quelque chose comme ça*. C'est une stratégie complémentaire qui active la représentation de ce dont on parle sans avoir besoin du lexique nominal approprié. Le locuteur invite ainsi l'interlocuteur à « imaginer un référent qui ait des propriétés communes avec ceux que le discours a préalablement introduits (sur lesquels pointe le 'ça'), mais qui ne peut être catégorisé plus précisément » (Ch Janet 2001 : 73). Il semble légitime d'apparenter cet emploi à celui décrit dans le *TLF* « en fin de phrase ou en incise, pour établir une connivence avec l'interlocuteur à propos de l'identification de ce dont il s'agit ».

(69) *L1 autant ils vont voir le médecin ils vont voir le pharmacien il leur explique que ce sont les nouveaux médicaments qu'il agit de telle façon ou de telle façon ou qu'il a tel avantage par rapport à un qui existe déjà voilà c'est ça qui fait le le le lien mais c'est tout je veux dire on (n') a jamais eu contact avec la mm + + le un un une association de médecins ou quelque chose comme ça quoi le corps médical les deux les deux corps ne /fon, sont/ n'ont pas de de relations* (60 in Ch Janet, 2001 : 73)

On observera que ces comparaisons en *comme ça* peuvent faire appel à des connaissances supposées partagées ou à des stéréotypes. *Quoi* invite l'allocutaire à rassembler ces connaissances, qui ne sont d'ailleurs pas fournies par le discours, afin de reconstruire l'interprétation de son énoncé. Beeching (2002 : 191) fait, elle aussi, référence aux « connaissances partagées » (« background knowledge »). Cet emploi correspond d'ailleurs à celui des MD à la recherche d'approbation, décrit dans le deuxième chapitre (cf. 2.3.3.2.2.). Le locuteur veut faire coopérer l'interlocuteur et veut faire partager ou accepter le contenu propositionnel comme un savoir commun. En activant les connaissances d'arrière-plan chez son interlocuteur, le locuteur espère en même temps que son allocutaire partagera ses opinions. La relation de connivence entre le locuteur et son allocutaire est donc d'une

importance primordiale, puisqu'à travers la création de ce lien de connaissance mutuelle, l'interlocuteur peut se sentir plus enclin à accepter l'argumentation de son partenaire.

Beeching établit en outre un parallèle entre *quoi* et *you know* en anglais. Même si *quoi* n'évoque pas l'idée de connaissances partagées au même degré que *you know*, Beeching accepte l'idée que l'interlocuteur peut prévoir ce que le locuteur veut faire entendre à l'aide de *quoi*. Ainsi, le locuteur de l'énoncé dans l'exemple (70) est préoccupé de l'adéquation de son expression parce qu'il a quelque part peur que son allocataire ne comprenne pas le sens exact de son énoncé. C'est la raison pour laquelle il utilise la particule *quoi* qui sert à faire appel aux connaissances partagées de ce que c'est *faire rien*. Le locuteur précise ensuite que *faire rien* n'est pas seulement synonyme de *loisirs* mais aussi de *se détendre*. Beeching propose de traduire ici *quoi* par *if you know what I mean (si vous savez ce que je veux dire)*. *Quoi* sert donc à évoquer des connaissances partagées³⁰ de sorte que l'interlocuteur comprenne le sens exact de son énoncé et partage son opinion.

(70) *Et des moments où on ne fait rien, quoi, pas forcément des loisirs mais où je prends le temps de vivre* (Beeching, 2002 : 194)

3.4.4.3.2. Argumentation et concession

Quoi peut intervenir dans une stratégie argumentative, la plupart du temps concessive. *Quoi* peut se trouver soit après *quand même* ou *mais*, soit dans des contextes « où deux attitudes énonciatives sont mises en contraste in praesentia » (Chanet 2002 : 77). L'exemple proposé par Chanet est le suivant :

(71) *L2 moi je pense qu'il existe euh un seul français mais qui peut avoir euh différents aspects quoi + enfin ça reste du français + c'est euh + je sais pas c'est pas parce qu'il est parlé dans d'autres pays que c'est plus du français* (80 in Chanet, 2001 : 80)

La locutrice se positionne ici par rapport à une opinion qui favorise l'interprétation que *partout la langue française serait la même dans tous ses aspects*. C'est aussi ce que le

³⁰ Il n'y a pas d'indices concrets dans cet exemple qui prouvent qu'il s'agit effectivement de la fonction de « partage des connaissances ». Ceci est d'ailleurs le cas pour plusieurs exemples donnés par les auteurs, c'est-à-dire qu'il y a souvent un manque d'indices concrets. La même remarque vaut pour la fonction d'« argumentation et concession » décrit dans (3.4.4.3.2.).

début de la phrase laisse entendre. En effet, deux attitudes énonciatives sont mises en contraste ici in praesentia, accompagnées de *quoi*. Beeching reconnaît également cet emploi de la particule. Elle en a fait une catégorie indépendante qu'elle appelle « contradictions ».

Il nous semble que cet emploi de *quoi* peut être rapproché de celui de « demande d'approbation », puisque *quoi* invite l'interlocuteur à partager le positionnement du locuteur dans l'argumentation. Par conséquent, l'interlocuteur se sent plus enclin à accepter ce positionnement et le contenu de l'énoncé.

3.4.4.3.3. Quantification, graduation et construction d'intersubjectivité

Chanet observe que *quoi* apparaît très souvent dans un énoncé dans lequel le locuteur effectue une opération de quantification. L'apparition de *quoi* est avant tout favorisée lorsque le locuteur quantifie des objets comptables. En plus, *quoi* manifeste une préférence pour les quantificateurs dits « universels » tel que *tous les* dans l'exemple suivant.

(72) *L3 hum c'est un risque mais moi ça m'embête quelque part de dire à un enfant euh non tu parles pas comme ça + + parce que la langue euh tu l'utilises tous les jours quoi + et euh si tu dois faire tout le temps attention à ce que tu dis + + c'est impensable /tu vois, Ø/ (64 in Chanet, 2001 : 74)*

Quoi indique ici que l'énoncé se situe sur une échelle implicite et qu'il ne peut plus « aller plus loin » que *tous les jours*. *Quoi* signale donc qu'on a atteint une sorte d'extrémité sur cette échelle.

Les exemples dans lesquels *quoi* gradue un continuum sont aussi abondants. Cela veut dire que le locuteur peut se situer à l'extrémité d'une échelle graduée avec certains termes comme *complètement* ou *carrément* (ex. 73) ou se situer par rapport à une sorte de seuil implicite avec *trop* ou *assez* (ex. 74). Ce seuil forme une espèce de norme de référence dans les degrés de l'échelle orientée qu'il construit. Avec le terme *trop* dans l'exemple (74), le locuteur indique que ce seuil a été franchi et il invite son allocutaire à imaginer le positionnement de ce seuil sur l'échelle de risque.

(73) *et euh il commence à nous euh + à nous euh à nous menacer en fait et là à partir de là ça a carrément dégénéré quoi on a appris que en fait la*

voiture appartenait à sa copine mais que cette femme était en instance de divorce et que la voiture faisait partie du divorce (68 in Chanet, 2001 : 75)

(74) *L1 non non non non enfin + je j'ai- j'aimerais bien c'est sûr mais c'est c'est trop risqué quoi c'est c'est vraiment risqué* (70 in Chanet, 2001 : 75)

Le locuteur demande à son interlocuteur d'activer ses connaissances d'arrière-plan et de reconstruire le positionnement sur l'échelle, mais il espère aussi que son allocataire partagera ses opinions. Le rôle de *quoi* dans toute cette opération est d'appuyer l'argumentation et d'inviter l'interprète à partager la subjectivité de son positionnement.

Beeching interprétera ce genre d'exemples, en faisant référence à Chanet, dans le cadre de sa théorie de la politesse. Elle prétend que chaque locuteur atténue constamment des « potentially over-assertive statements » (assertions exagérées) (ex. 75). En effet, le locuteur ne souhaite pas être perçu comme un pédant bombastique et dominant. Ainsi, *quoi* constitue une sorte d'appel à l'interlocuteur d'accepter l'expression même si le locuteur est conscient qu'elle est quelque peu exagérée. Par conséquent, *quoi* conservera dans cet emploi la face positive du locuteur.

(75) *ce sera regrettable parce que [pause] vraiment c'est quand on voit les car-ferries qui passent c'est c'est superbe quoi, on adore ça, nous. [rires]* (Beeching, 2002 : 196)

Le rôle que *quoi* joue ici favorise également l'apparition de termes axiologiques parce qu'on se trouve en plein territoire de la subjectivité. Le terme *atroces* dans l'exemple suivant ouvre le domaine de l'évaluation subjective et invite à admettre l'évaluation, à partager cette appréciation, à construire une intersubjectivité. *Quoi* exprime « ce que je viens de dire, tu aurais sans doute pu le dire aussi » (Chanet, 2001 : 76).

(76) *mais je pense qu'il y a aussi les conséquences euh des attentats de Saint-Michel etc. où là on avait vu des choses atroces quoi* (74 in Chanet, 2001 : 76)

D'une manière plus générale, on peut dire que *quoi* sert dans ces exemples – surtout dans ceux dans lesquels *quoi* remplit la fonction de construire une intersubjectivité – à demander l'approbation de l'interlocuteur de ce qui vient d'être dit. Cet emploi se rapproche

donc en partie de celui décrit dans le deuxième chapitre dans 2.3.3.2.2., à savoir des MD à la recherche de l'approbation.

3.4.4.3.4. Modalisation, négation et polyphonie

Un autre domaine proche de l'intersubjectivité est celui de la modalisation. *Quoi* est fréquemment accompagné du terme évaluatif *vraiment*, qui a indéniablement des liens avec des phénomènes de graduation de l'échelle. D'autres termes qu'on appelle des « modalisateurs épistémiques », sont aussi souvent accompagnés de *quoi*. Pensons à *je trouve (que)* ou *je pense (que)*, ou à des commentaires métadiscursifs comme *disons (que)*. Ici aussi, *quoi* invite l'interlocuteur à partager son appréciation ou à se positionner par rapport à ce qu'il a dit. Par conséquent, cet emploi se rapproche aussi de l'emploi plus général de « demande d'approbation » décrit dans 2.3.3.2.2.

(77) *L1 disons que tu as disons déjà que tu as peut-être plusieurs manières d'être engagé quoi* (77 in Chanet, 2001 : 76)

Très propice à l'emploi de *quoi* est aussi le domaine de la négation, bien que l'occurrence de *quoi* puisse dans ces cas aussi être liée à d'autres facteurs. *Quoi* s'utilise dans des énoncés négatifs qui s'inscrivent dans un mouvement argumentatif dans lequel interviennent des phénomènes de polyphonie (Chanet, 2001 : 77).

(78) *c'est un c'est le combat de : du pot de terre XXX contre le pot de fer et ça ça continue depuis la nuit des temps et il y pas de raisons que ça arrête quoi on se rend bien compte* (79 in Chanet, 2001 : 77)

On met en présence ici une dualité énonciative entre le locuteur présent et un second énonciateur fictif qui réfute les propos du locuteur. On se trouve donc dans un contexte négatif polyphonique avec deux voix parmi lesquelles le locuteur se positionne. *Quoi* marque donc que « le positionnement du locuteur invite son interlocuteur à repérer ce positionnement par rapport à d'autres positionnements possibles, et l'invite à partager ce positionnement, ce qui est une manière d'argumenter » (Chanet 2001 : 77).

3.4.4.3.5. *Évidence*

Beeching (2002 : 196) ajoute encore un dernier rôle principal de *quoi* (« obviousness ») qui n'est pas mentionné par Chanet : c'est celui d'infirmer une critique possible de la part de l'interlocuteur. Celui-ci pourrait accuser le locuteur de dire des choses évidentes, superflues ou attendues. Ainsi dans l'exemple suivant (79), l'expression nécessitera une sorte de barrière dans le but de prévenir la critique de ce que le locuteur dit a déjà été dit auparavant ou est trop évident. Nous avons déjà décrit le fonctionnement de ces barrières dans le deuxième chapitre, mais là nous les avons nommées des *hedges* (cf. 2.3.3.2.3.). Or, les *hedges* servent à rendre les choses plus vagues ou plus claires tandis que dans le cas de l'évidence, il s'agit seulement de rendre les arguments plus clairs ou plus évidents. Nous utilisons ici les termes d' « évidence » et d' « obviousness » pour conserver la terminologie des études spécialisées.

(79) *des hauts et des bas. Dès qu'il fait beau, on loue plus, quoi.* (Beeching, 2002 : 197)

En même temps, Beeching avance que le locuteur décide de mettre en avant l'information évidente en incorporant le *quoi* emphatique. Celui-ci ajouterait de la force à son argumentation. L'expression de l'évidence renforce une fois de plus ses arguments. À première vue, il peut sembler contradictoire de dire que d'une part, *quoi* sert à infirmer une critique possible et fonctionne comme une sorte de barrière et d'autre part d'être en même temps un élément qui renforce l'argument du locuteur. Or, c'est justement en insistant sur le caractère évident de l'argument que le locuteur montre qu'il est conscient que son argument peut être interprété comme trop évident, superflu ou attendu. Les exemples qui entrent dans cette catégorie illustrent donc les tentatives du locuteur de protéger sa face négative. En effet, il ne veut pas que son interlocuteur ne soit pas d'accord avec son argumentation, bref, il ne veut pas se voir empêché dans ses actions.

3.4.5. Conclusion

Après avoir énuméré les différents emplois que peut assumer le MD *quoi*, faisons un bilan. Tout d'abord, il faut mentionner que les articles approfondissent amplement les emplois signalés par les dictionnaires et les grammaires. Ceux-ci ne distinguent pas de manière explicite l'emploi de *quoi* en tant que marqueur discursif, ce qui a comme corollaire qu'ils ne font pas mention du terme non plus. Or, il faut toutefois remarquer que nous avons pu discerner dans plusieurs dictionnaires et grammaires des exemples qui se laissent rapprocher de l'emploi de *quoi* comme MD.

Nous avons aussi pu répartir les fonctions de *quoi* décrites dans les études spécialisées selon les deux axes distingués antérieurement : celui des emplois de la « progression discursive » et celui des emplois de l' « interaction ». Ne délimitant aucune unité syntaxique particulière, *quoi* peut marquer une impuissance à dire dans les cas de reformulation, bafouillage et énumération. Dans ces cas, *quoi* contribue chaque fois à une bonne progression discursive. Dans les autres emplois (i.e. catégorisation, référencement, partage des connaissances, argumentation et concession, quantification, graduation, construction d'intersubjectivité, modalisation, négation, polyphonie et évidence), *quoi* constitue une tentative de construire un espace intersubjectif avec l'allocutaire, une demande de partager la position subjective adoptée par le locuteur. Ces fonctions appartiennent au domaine de l' « interaction ». Elles ne sont pas orientées vers la production linguistique, mais plutôt vers la formulation des idées.

Nous avons pu constater que certains emplois de *quoi* mentionnés dans les études spécialisées correspondent aux emplois plus généraux décrits dans le deuxième chapitre. Pour ce qui est des fonctions de la « progression discursive », *quoi* apparaît dans des énoncés dans lesquels il accompagne des reformulations. En effet, *quoi* sert souvent à établir un degré d'équivalence sémantique entre deux énoncés, tout comme Gülich & Kotschi l'avaient défini pour les MRP. *Quoi* peut aussi accompagner des processus de bafouillage. Si c'est le cas, ce piétinement accompagné par *quoi* peut se manifester sous deux types différents, à savoir, une recherche lexicale et une énumération, tout comme nous l'avons vu dans le deuxième chapitre. En revanche, les études spécialisées ne font pas mention de *quoi* en tant qu'indicateur de la structure de l'interaction et en tant qu'élément de préservation du tour de parole.

En ce qui concerne les fonctions de l' « interaction », *quoi* sert surtout à rechercher l'approbation, tout comme les MD prototypiques. Or, il nous semble que les étiquettes que les

études spécialisées ont collées à cette fonction, diffèrent un peu de celles qu'on a données dans le deuxième chapitre. Dans cette optique, il est, selon nous, légitime de rapprocher l'emploi de « demande de l'approbation » de celui d' « argumentation » et de celui de « partage des connaissances ». Dans ces deux dernières fonctions, le locuteur veut faire coopérer l'interlocuteur, soit en l'invitant à partager son positionnement dans une argumentation, soit en activant des savoirs communs. Par conséquent, l'interlocuteur se sent plus enclin à accepter le contenu de l'énoncé. En outre, il nous semble aussi que les emplois de « quantification, graduation et construction d'intersubjectivité » et ceux de « modalisation, négation et polyphonie » sont en quelque sorte proches de celui de « demande d'approbation ». Finalement, les études spécialisées reconnaissent l'emploi de *quoi* en tant que *hedge* – dénommé « obviousness » ou « évidence » –, tandis que l'emploi phatique n'est pas mentionné chez ces auteurs. Nous étudierons par la suite (cf. chapitre 4) dans notre corpus si nous retrouvons les fonctions générales décrites dans le deuxième chapitre qui ne sont pas mentionnées dans les études spécialisées.

En conclusion, nous pouvons poser que le locuteur souhaite toujours que son énoncé soit accepté ou approuvé : il veut d'une part trouver les formulations adéquates mais d'autre part, il veut que son interlocuteur soit d'accord avec ses idées, ses opinions. Chacun de ces emplois entraîne l'apparition du MD *quoi*. Par conséquent, il nous paraît légitime, après cette description du fonctionnement pragmatique de *quoi*, de formuler comme hypothèse englobante que « chaque énoncé est considéré comme une proposition qui doit être acceptée ou refusée par l'interlocuteur » (Gülich & Kotschi, 1983 : 334). Celui-ci peut décider si l'énoncé produit par le locuteur satisfait ou non ses besoins communicatifs. Si cela n'est pas le cas, il demandera encore plus de précisions. Mais le locuteur lui-même peut aussi « éprouver le besoin de remanier ses propres formulations » (Gülich & Kotschi, 1983 : 334). Bien sûr, il s'agit chez Gülich & Kotschi seulement des procédés de reformulation, mais nous pourrions élargir cette perspective également aux autres procédés.

Ci-dessous, nous présentons encore une synthèse globale de ce chapitre et nous établissons le rapport avec le deuxième chapitre là où il nous semble légitime de le faire.

Les emplois de la « progression discursive »

Reformulation

*Il y en a certaines mais en général les femmes sont habillées enfin modestement normalement **quoi** pas euh* (Beeching, 2002 : 196)

→ Cette fonction correspond à celle de « reformulation » décrite dans le chapitre 2.

Bafouillage (1) et énumération (2)

(1) *L3 ouais c'est sûr qu'il se euh + euh euh qu'il se euh comment dire + + tu sais qu'il qu'il qu'il sort de de de de nous **quoi** de/là, la/du du peuple en fait* (49 in Chanet, 2001 : 70)

(2) *et puis chaque région a son climat, chaque région a sa faune, chaque région a son a ses a ses désirs, **quoi**,...* (Beeching, 2002 : 196)

→ La fonction de « bafouillage » a aussi été décrite dans le chapitre 2.

Les emplois de l' « interaction »

Catégorisation, référencement et partage des connaissances

*Il faut pas il faut pas euh + mettre un une sorte de + + de jugement de valeur **quoi** euh dire bah c'est telle communication qui a tel poids euh + non* (58 in Chanet, 2001 : 72)

→ Le « partage des connaissances » correspond à la fonction de « demander l'approbation » du chapitre 2.

Argumentation et concession

*L2 moi je pense qu'il existe euh un seul français mais qui peut avoir euh différents aspects **quoi** + enfin ça reste du français + c'est euh* (80 in Chanet, 2001 : 80)

→ Il nous semble que la fonction d'« argumentation » peut être rapprochée de celle de « demander l'approbation »

Quantification, graduation et construction d'intersubjectivité

*L1 non non non non enfin + je j'ai- j'aimerais bien c'est sûr mais c'est c'est trop risqué **quoi** c'est c'est vraiment risqué (70 in Chanet, 2001 : 75)*

→ Ces fonctions ont été rapprochées de celle de « demander l'approbation ».

Modalisation, négation et polyphonie

*L1 disons que tu as disons déjà que tu as peut-être plusieurs manières d'être engagé **quoi** (77 in Chanet, 2001 : 76)*

→ Ces fonctions peuvent, d'une manière plus générale, être rapprochées de celle de « demander l'approbation ».

Évidence

*Dès qu'il fait beau, on loue plus, **quoi**. (Beeching, 2002 : 197)*

→ Cet emploi correspond en partie à celui des « hedges ».

Tableau 4 : Aperçu des fonctions pragmatiques de quoi décrites dans les études spécialisées

4. QUOI, ÉTUDE DE CORPUS

4.1. Objectifs et méthode

Le but de ce chapitre est d'examiner dans quelle mesure les éléments commentés dans les études générales sur les MD et dans les études spécialisées sur *quoi*, reviennent dans notre corpus. En outre, nous essaierons aussi de compléter ces études là où il nous semble possible, par exemple en ajoutant de nouvelles fonctions pragmatiques. Il s'agira donc d'analyser dans notre corpus le comportement du MD *quoi* tel qu'il a été décrit dans les chapitres précédents mais aussi de l'enrichir dans la mesure du possible.

Notre étude comportera deux volets qui reprennent les éléments déjà commentés dans les parties précédentes. D'abord, nous analyserons le comportement syntaxique de *quoi* – i.e. la position dans l'énoncé et les formes de phrases. Ensuite, nous étudierons les différentes fonctions pragmatiques de *quoi*. Pour ce qui est de ce deuxième volet, nous utiliserons la même distinction que dans les chapitres précédents, à savoir celle entre les emplois de la « progression discursive » et ceux de l'« interaction ». En outre, notre objectif principal sera de trouver des indices contextuels et formels dans les exemples tirés du corpus, qui prouvent qu'il s'agit effectivement d'un certain emploi du MD *quoi*. Cet aspect de notre étude constituera un vrai enrichissement par rapport aux études spécialisées, qui, selon nous, restent souvent implicites sur ce plan.

Avant d'aborder en 4.3. et en 4.4. les deux volets commentés ci-dessus, nous nous arrêterons d'abord un instant à la description du corpus et au rassemblement des données.

4.2. Constitution du corpus

Comme les marqueurs peuvent être prononcés très bas et dès lors passer quasi inaperçus à l'oreille, il semble préférable de ne pas travailler avec un recueil d'exemples recueillis « à la volée » (cf. Chanet, 2001 : 56). Par conséquent, nous avons constitué un corpus d'exemples à partir de deux corpus de français oral. Nous avons opté pour un corpus belge – Valibel – et un corpus français – Corpaix – dans le but de faire une étude comparative entre l'emploi de *quoi* en Belgique et celui en France. En outre, le corpus français a d'ailleurs aussi été étudié par Chanet pour son étude de *quoi* (2002).

Le premier corpus CORPAIX a été constitué entre 1977 et 1999 par le Groupe Aixois de Recherche en Syntaxe (GARS). Ce corpus est composé de textes individuels, à savoir les transcriptions de 150 interactions orales, et il compte environ un million de mots. Pour recueillir les exemples de *quoi*, nous avons travaillé texte par texte et nous avons cherché dans chaque texte à l'aide du concordancier WConcord³¹ les occurrences de *quoi*. Comme WConcord ne peut pas faire la distinction entre *quoi* en tant que pronom et *quoi* en tant que marqueur discursif, nous avons fait le tri nous-même et nous avons retiré ces exemples de *quoi* dans lesquels il est employé comme MD. Ainsi, nous avons parcouru les 44 premiers textes et nous avons extrait de Corpaix 453 exemples de *quoi* en tant que MD dont nous analyserons les 300 premiers exemples dans la suite de ce travail, exception faite de la partie sur la position de *quoi* (cf. 4.3.1.), pour laquelle nous avons examiné toutes les 453 occurrences de *quoi*.

Le deuxième corpus est dénommé VALIBEL. Comme Corpaix, Valibel est aussi constitué à partir de transcriptions de récits de vie dialogaux. Ce corpus a été recueilli à Louvain-la-Neuve et compte environ quatre millions de mots. Le corpus ne fonctionne pas de la même manière que Corpaix, parce que Valibel est constitué d'un seul texte, sans subdivision en textes individuels. Par conséquent, notre méthode de rassemblement diffère de celle que nous avons employée pour Corpaix. En effet, nous avons d'abord cherché dans Valibel avec WConcord toutes les occurrences de *quoi* – donc de *quoi* en tant que pronom et en tant que marqueur discursif. Ensuite, nous avons travaillé par centaines d'occurrences, c'est-à-dire que nous avons examiné successivement chaque ensemble de 100 occurrences de *quoi*. Puis, nous avons retiré de chacun de ces ensembles les exemples dans lesquels *quoi* figure comme MD. Après les 100 premiers exemples, nous avons examiné les exemples de *quoi* de 100 à 200 et ainsi de suite. Au bout du compte, nous avons relevé 631 exemples de *quoi* en tant que MD dont les 300 premiers exemples seront analysés dans cette étude. Tous les exemples sont donc choisis de manière arbitraire.

Le tableau ci-dessous résume le nombre d'occurrences de *quoi* relevées pour chaque corpus.

	CORPAIX	VALIBEL	TOTAL
QUOI	453	631	1084
Nombre d'exemples analysés	300	300	600

Tableau 5 : Nombre d'occurrences de *quoi* dans les deux corpus

³¹ Wconcord est un concordancier ou logiciel de concordance qui permet de rechercher dans un corpus un mot accompagné de son contexte.

4.3. Analyse syntaxique

Dans ce qui suit, nous examinerons si les aspects syntaxiques que nous avons commentés dans les chapitres précédents, plus particulièrement dans les sections 3.4.2. et 3.4.3, reviennent dans notre corpus. Dans ce qui suit, nous analyserons donc la position de *quoi* dans l'énoncé (4.3.1.) et les formes de phrases dans lesquelles *quoi* peut figurer (4.3.2.).

4.3.1. La position de *quoi* dans l'énoncé

La plupart des linguistes ont soutenu que *quoi* se trouve toujours à la fin d'un énoncé. Par fin d'énoncé, ils entendent la position à la fin d'une « phrase » du locuteur. Par conséquent, ils ont attribué à *quoi* un rôle conclusif.

Or, comme nous l'avons déjà mentionné dans la section 3.4.2., Chanet (2001 : 69) a avancé que *quoi* ne sert à délimiter aucune unité syntaxique particulière parce qu'il se situe hors des dépendances syntaxiques. Ainsi, *quoi* peut se rencontrer à n'importe quelle position dans l'énoncé – exception faite de la position initiale – et pas seulement à la fin. Chanet donne des exemples dans lesquels *quoi* se trouve dans un syntagme nominal avec une dislocation à gauche du sujet (cf. exemple 57) ou au sein d'une locution prépositionnelle (cf. exemple 58). Beeching (2002 : 193) a, elle aussi, remarqué que *quoi* n'apparaît pas dans tous les cas à la fin d'un énoncé. Elle a examiné un groupe assez vaste d'exemples dans lesquels *quoi* se situe au sein de reformulations et où *quoi* ne se rencontre par conséquent pas en fin d'énoncé (cf. figure 4).

Nous avons analysé les 453 premiers exemples de Corpaix pour déterminer la position de *quoi* et nous avons constaté, à l'instar de Chanet et Beeching, que *quoi* ne se situe pas seulement à la fin d'un énoncé. Cependant, nous n'avons pas examiné la position de *quoi* dans Valibel parce que ce corpus utilise un système de notation différent qui rend la détermination de la position de *quoi* plus difficile. Nous croyons néanmoins que l'analyse de Corpaix suffit pour donner une image fidèle de la position de *quoi*, parce que, selon nous, ce sont les mêmes règles qui déterminent la position de *quoi* dans les deux corpus.

Dans Corpaix, nous avons repéré six types d'énoncés dans lesquels le MD *quoi* peut apparaître (cf. figure 5 et tableau 6). D'abord nous avons fait une distinction qui n'a pas été faite dans les études antérieures, à savoir celle entre les énoncés dans lesquels il y a interaction entre un locuteur et un interlocuteur (types 1 et 2 dans la figure 5) et ceux dans

lesquels le locuteur maintient la parole (types 3, 4, 5 et 6)³². Nous considérons le premier type avec tournure de parole comme des énoncés avec un *quoi final*, le deuxième type contient un *quoi non final*. Dans Corpaix, le type final constitue la minorité des cas avec 20% des exemples, tandis que le type non final est très bien représenté avec 80% du total des exemples.

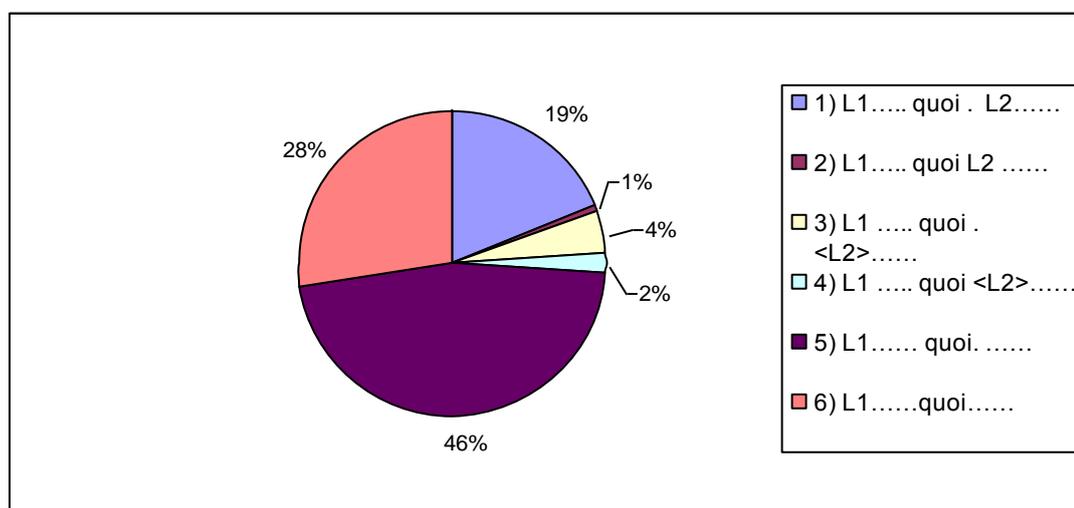


Figure 5 : Répartition de *quoi* dans les énoncés finals (1 et 2) et non finals (3-6)

La catégorie du *quoi final* (types 1 et 2) contient d'une part des exemples où *quoi* apparaît en fin de prise de parole du locuteur et où le locuteur a terminé sa phrase (type 1). D'autre part, nous avons repéré des énoncés dans lesquels intervient l'interlocuteur, mais où la phrase du locuteur n'était pas encore achevée (type 2). De ce deuxième type, le corpus comporte seulement 4 exemples, soit 1% du total des occurrences.

La catégorie représentant le *quoi non final* (types 3, 4, 5 et 6) peut aussi être subdivisée. Dans tous les exemples, l'interlocuteur maintient la parole, tantôt avec interruption de l'interlocuteur mais avec poursuite de l'énoncé du locuteur (type 3 et 4), tantôt sans interruption de l'interlocuteur (type 5 et 6). En outre, *quoi* peut dans ces deux types se situer en fin d'énoncé, c'est-à-dire à la fin d'une « phrase » du locuteur (type 3 et 5) ou pas en fin d'énoncé, mais au sein d'une unité syntaxique minimale ou simplement entre deux parties d'une même phrase (type 4 et 6).

Les deux premiers types se distinguent du troisième et du quatrième type par le fait que l'intervention de l'interlocuteur est dans les deux derniers types partielle ou incomplète.

³² Cette recherche avait déjà été réalisée pour une étude antérieure. La distinction entre des énoncés sans et avec interaction était pertinente pour cette étude. Cet aspect est néanmoins de moindre importance pour la présente étude.

Cela veut dire qu'il peut s'agir d'une interjection ou de quelques mots seulement, tandis que dans les deux premiers types, il s'agit d'une intervention à part entière sous forme d'une phrase.

Remarquons que les auteurs considèrent tous les exemples où *quoi* apparaît en fin d'énoncé ou en fin de phrase comme représentant un *quoi* final (types 1, 3 et 5). Notre définition de *quoi* final ne correspond donc pas à celle que donnent les linguistes, parce que nous considérons le *quoi* final comme ces exemples où il y a intervention de l'interlocuteur, même si *quoi* n'y apparaît pas en fin d'énoncé.

Nous croyons que notre classification est plus « affinée » que celles proposées dans les articles parce que nous donnons des chiffres exacts pour les différentes positions, à la différence de Chanet par exemple, et nous rendons compte de l'interaction entre le locuteur et l'interlocuteur.

Nous pouvons conclure que notre corpus affirme ce qui se trouve dans les études spécialisées sur la position de *quoi*. En effet, *quoi* ne se situe pas seulement à la fin d'un énoncé, mais il peut aussi se trouver à l'intérieur d'un énoncé. En revanche, il n'occupe jamais la position initiale. La position de *quoi* est donc relativement peu fixe.

Le tableau ci-après résume encore une fois les différentes positions que *quoi* peut occuper dans un énoncé.

Q U O I F I N A L	1) 19%	Fin de prise de parole de L1 + fin d'énoncé/phrased
		L1..... <i>quoi</i> L2
		Ex : L2 ça reste du français m- comme euh c'est pas parce que euh dans certaines (17,2) régions on parlera des patois ou des choses comme ça que euh + que c'est (17,3) plus du français quoi + (17,4) L1 on était en train de parler du français à l'étranger et donc je voulais te (17,5) demander d'abord est-ce que tu trouves le français une langue belle (25SANDRA.NLI)
	2) 1%	Fin de prise de parole de L1 + pas fin d'énoncé/phrased
		L1..... <i>quoi</i> L2
		Ex : L6 oui + alors les pays on appelle les pays les (78,8) ceux qui travaillent plutôt dans les ateliers (78,9) et au (78,10) niveau du sol quoi (78,11) L1 c'est-à-dire serrurier (78,12) L6 voilà serrurier menuisier euh ++ enfin tous les (78,13) métiers d'atelier <i>quoi</i> (APOSTROP.NLI)

Q U O I N O N F I N A L	3)	Avec interruption par L2 mais poursuite du discours par L1 + fin d'énoncé/phrased
		L1 <i>quoi</i> . <L2> L1
		4%) Ex : L2 voilà dans l'examen on nous demande (trouvez, trouver) (34,16) L1 tu apprends ça (35,1) L2 (trouvez, trouver) le sujet ou (trouvez, trouver) le complément ou (35,2) L3 on te dit ça c'est sujet ça c'est le verbe et tu avalues quoi (35,3) L2 voilà (35,4) L3 maintenant on te demande de réfléchir et de remettre en cause certaines (35,5) choses qu'on t'a apprises (35,6) (34SOPH.NLI)
	4)	Avec interruption par L2 mais poursuite du discours par L1 + pas fin d'énoncé/phrased
		L1 <i>quoi</i> <L2>
		2%) Ex : alors j' (1,16) /ai été, étais/ au club nautique + le club nautique quoi c'est je vais préciser (2,1) c'est + c'est un club où militaires et civils + ayant euh ayant des parents (2,2) militaires quoi + peuvent se rendre là-bas quoi euh (2,3) L1 oui (2,4) L2 profiter des activités (2,5) L1 et euh en quoi consistait ton travail au club nautique (2,6) (ARME.NLI)
	5)	Sans interruption de L2 + fin d'énoncé/phrased
		L1 <i>quoi</i>
		46%) Ex : j'ai pas envie d'employer d'autres mots à la place comme euh pâte (14,2) à mâcher ou euh parc à voitures ou des des choses comme ça + je trouve ça (14,3) ridicule de passer d'un extrême à l'autre quoi + c'est pas parce qu'on emploie (14,4) quelques mots d'anglais que tout de suite euh notre langue euh elle va (14,5) disparaître c'est pas du tout ça (25SANDRA.NLI)
	6)	Sans interruption de L2 + pas fin d'énoncé/phrased
		L1 <i>quoi</i>
		28%) Ex : mais (8,4) moi je leur réponds français (8,5) L2 ah (8,6) L1 ah oui (8,7) L3 à part euh des petits mots euh style euh pour dire euh torchon on on le dit en (8,8) portugais pan + euh des petits mots comme ça quoi + qu'on a appris dès (8,9) l'enfance et puis même en français ben quand on veut le dire à un français (8,10) passe-moi le torchon ben on sait même pas le dire on est là passe-moi le (8,11) L1 le machin quoi (8,12) (20PRCIEU.NLI)

Tableau 6 : Aperçu des différentes positions que *quoi* peut occuper dans l'énoncé

4.3.2. Formes de phrases

Chanet (2001 : 61) a démontré que *quoi* ne se rencontre pas seulement en contexte assertif, mais qu'il peut aussi être accompagné d'un impératif ou d'un énoncé interrogatif. Comme pour la position, nous avons seulement analysé le corpus de Corpaix, vu qu'il s'agit d'un aspect qui reste difficile à analyser. En examinant la forme de phrase dans laquelle *quoi* se rencontre, nous avons constaté que le résultat se révèle dans beaucoup d'exemples ambigus. Comme il n'y a pas de ponctuation dans le corpus de Corpaix, nous n'avons pas pu faire la distinction sur la base de signes de ponctuation (p.ex. si un énoncé est suivi d'un point

d'exclamation, la phrase sera exclamative). Il est donc difficile de donner des chiffres exacts pour la répartition des exemples en énoncés assertifs, interrogatifs et exclamatifs. Par contre, nous avons bien constaté que les exemples dans lesquels *quoi* accompagne un énoncé interrogatif constituent une catégorie peu fréquente parce que le corpus comporte seulement 5 exemples de ce type (2%).

4.3.2.1. *Quoi* dans un énoncé assertif

Pour certains cas il est assez clair que *quoi* se trouve dans un contexte assertif (ex. 80). En revanche, notre corpus contient beaucoup d'exemples pour lesquels il est difficile de décider si l'énoncé est assertif ou exclamatif, vu l'absence de signes de ponctuation (ex. 81). Ainsi, un énoncé peut être prononcé soit avec l'intonation d'une phrase assertive, soit avec l'intonation d'une phrase exclamative, sans qu'on perçoive des différences à l'écrit.

(80) *L2 non euh j'ai pas compris tous les poèmes + euh la tonalité il y a il y a il y en a (11,5) certains qui sont + plus tristes il y a qui ont de la vie il y en a qui ont moi j'ai (11,6) aimé ça **quoi** (11,7) L ils t'ont touchée (11,8) L oui ils m'ont touchée (11,9) L émotivement tu (11,10) L 2 oui (11,11) (23ROSE.NLI)*

(81) *enfin je sais (5,16) pas tu achètes la caisse à dix heures du soir tu as trente balles d'essence (6,1) dedans enfin sur le coup ça te fait un peu chier quoi mais tu y tu y penses pas (6,2) **quoi** et puis plus ça allait quoi /et, Ø/ on pouvait plus (ARNAQUE.NLI)*

4.3.2.2. *Quoi* dans un énoncé interrogatif

L'interrogative accompagne la particule *quoi*. Nous avons seulement tenu compte des énoncés interrogatifs qui sont marqués syntaxiquement, soit par un pronom interrogatif, soit par l'inversion du sujet clitique et le verbe. Les énoncés interrogatifs qui ne sont pas marqués syntaxiquement n'entrent donc pas en ligne de compte ici. La réponse à l'énoncé interrogatif est dans la plupart des cas affirmative, comme dans cet exemple-ci.

(82) *L2 ouais mais moi non non euh non je pense ma mère non elle nous a jamais dit (12,16) mais qu'est-ce que tu dis **quoi** (13,1) L1 ouais (13,2)*

*L2 enfin tu vois + (13,3) L1 ton frère non plus enfin tes frères non plus
(13,4) L2 (7CHRIS.NLI)*

4.3.2.3. *Quoi* dans un énoncé exclamatif

Ici aussi, il semble difficile de dire si cet exemple contient un énoncé exclamatif, puisqu'on peut à la fois interpréter la partie « *c'était dingue quoi* » comme une simple assertion ou comme une exclamation. Le corpus ne procure pas d'exemples clairs, c'est une question d'interprétation dans beaucoup de cas.

(83) *c'est qu'on était menacés à chaque (9,4) instant mais au téléphone il appelait deux fois par semaine enfin euh c'était (9,5) dingue **quoi** ça devenait euh /enfin, Ø/ on on était hyper stressés quoi parce (9,6) qu'il pouvait nous retrouver (ARNAQUE.NLI)*

4.4. Analyse pragmatique

Dans cette partie, nous analyserons l'énoncé du locuteur dans les deux corpus, à savoir dans Corpaix et dans Valibel. Plus particulièrement, il s'agira d'examiner les différentes fonctions pragmatiques de *quoi* à partir d'un point de vue formel et contextuel. À cette fin, nous suivrons la classification proposée dans les parties précédentes en ce qui concerne les différentes fonctions pragmatiques de *quoi* – i.e. selon les deux axes de la « progression discursive » et de l' « interaction ». Cependant, notre méthode de travail différera de celle adoptée dans les chapitres précédents, parce que l'accent sera surtout mis sur le complètement et l'enrichissement des études déjà présentées dans les chapitres précédents. À cet égard, nous présenterons des statistiques permettant d'obtenir une idée du nombre d'occurrences des différents emplois de *quoi*, même si cela n'est pas toujours facile. Or, ces chiffres nous donneront une idée des fonctions les plus fréquentes. En outre, nous examinerons s'il existe des marques formelles et contextuelles qui permettront de systématiser et d'appuyer l'interprétation.

Nous voulons encore remarquer qu'il n'était pas facile d'effectuer de telles recherches sur corpus. En effet, il est souvent difficile de déterminer pour chaque exemple une fois pour toutes la fonction du MD *quoi* en question. Par conséquent, nous avons décidé d'attribuer plusieurs fonctions à une occurrence de *quoi* là où il nous semble impossible de nous borner à

une seule fonction pragmatique. En d'autres mots, nous avons souvent attribué plus d'une fonction à une seule occurrence de *quoi*, avec un maximum de trois fonctions différentes pour un seul exemple. Par conséquent, nos statistiques comptent plus de fonctions que d'occurrences de *quoi*³³. Ceci n'est néanmoins pas nuisible à nos recherches, vu que toutes ces fonctions sont vraiment attestées dans le corpus.

Nous avons choisi de faire l'analyse du comportement pragmatique dans les deux corpus dans le but de comparer l'emploi de *quoi* en France (Corpaix) à celui en Belgique (Valibel). Nous étudierons d'abord Corpaix (4.4.1.) pour ensuite le comparer à Valibel (4.4.2.).

4.4.1. Corpaix

Nous avons d'abord parcouru de manière systématique les 300 premiers exemples du MD *quoi* dans Corpaix. Nous examinerons s'il était possible de retrouver les fonctions décrites dans 2.3.3. et dans 3.4.4., tout en conservant la distinction entre les emplois de la « progression discursive » et ceux de l' « interaction ». En outre, notre objectif sera aussi de vérifier si *quoi* remplit encore d'autres fonctions que celles mentionnées dans la partie sur les fonctions générales des MD et dans la partie sur les études spécialisées sur *quoi*.

Dans ce qui suit, nous commenterons successivement les différentes fonctions pragmatiques de *quoi* rencontrées dans notre corpus et nous mettrons l'accent sur les indices contextuels et formels qui nous ont permis d'identifier ces emplois.

4.4.1.1. Les emplois de la « progression discursive »

4.4.1.1.1. Indicateur de la structure de l'interaction

Cet emploi, mentionné dans la partie sur les fonctions générales des MD (cf. 2.3.3.1.1), n'a pas été reconnu dans les études spécialisées sur *quoi*. Cependant, nous avons retrouvé au total 14 exemples (3%)³⁴ de ce type dans notre corpus. Vu cette faible proportion, il s'agit toutefois d'un emploi peu fréquent.

³³ Plus précisément, nous avons compté 425 fonctions dans 300 exemples de *quoi*.

³⁴ Ce pourcentage est le résultat du nombre d'occurrences d'une fonction X par rapport au nombre total de fonctions dans Corpaix (en l'occurrence : 425, voir note précédente : vu que *quoi* est souvent multifonctionnel, nous avons retrouvé plus de 300 fonctions dans les 300 exemples).

Quand *quoi* sert à indiquer la structure de l'interaction, il aide le locuteur à diviser son énoncé en différentes unités d'information. En même temps, *quoi* aide l'interlocuteur à décoder ces unités. Sa fonction est donc d'assurer une bonne progression du discours en tant que marqueur conclusif. Dans ce qui suit, nous tenterons de décrire les éléments formels et contextuels qui nous ont permis de détecter l'emploi de *quoi* en tant qu'indicateur de la structure de l'interaction.

Dans 4 exemples, *quoi* fonctionne comme un terme qui marque la fin d'une reproduction d'un discours direct prononcé par le locuteur lui-même (ex. 84) ou par une troisième personne (ex. 85). Cette reproduction est reprise et intégrée dans l'énoncé du locuteur et marquée par le conclusif *quoi*. Les exemples suivants illustrent notre propos :

- (84) L2 *déchromé ça veut dire se faire avoir euh ça j'avais jamais entendu je veux dire (6,15) quelqu'un qui dit ouais tu t'es fait déchromé + ben franchement je le regarde et (6,16) je lui dis mais tu parles quelle langue **quoi** tu vois il y a vraiment enfin je pense (7,1) (8CUBALEX.NLI)*
- (85) L2 *ouais mais moi non non euh non je pense ma mère non elle nous a jamais dit (12,16) mais qu'est-ce que tu dis **quoi** (13,1) L1 *ouais (13,2) L2 enfin tu vois + (7CHRIS.NLI)**

La reproduction du discours direct – soulignée dans les exemples – forme une unité discursive dont le locuteur indique la fin à l'aide de *quoi*. De cette manière, le locuteur fait comprendre à son interlocuteur que la reproduction se termine à ce moment. Le fait que l'interlocuteur en (85) intervient à ce point en disant « *ouais* », montre qu'il a compris que *quoi* marque la fin d'une unité discursive.

Deuxièmement, *quoi* peut aussi marquer la fin d'une question. Nous avons retrouvé 3 exemples de ce type. Dans l'exemple (86), *quoi* termine la question « *est-ce que l'écrivain a voulu dire ça* ». C'est un signal pour l'interlocuteur que la question est achevée et que le locuteur va reprendre son énoncé assertif. Le locuteur indique donc une fois de plus à l'aide de *quoi* les frontières entre les différentes unités discursives.

- (86) L1 *comme comme tout le monde euh est-ce que tu penses que ce que nous on (6,12) trouve euh et les profs aussi + nous font euh remarquer est-ce que l'écrivain a (6,13) voulu dire ça **quoi** enfin moi ça m'a toujours euh troublée cette cette histoire (5CEMO.NLI)*

Dans cet exemple, *quoi* peut également fonctionner comme un MD phatique, vu que le locuteur met l'accent à l'aide de *quoi* sur le fait qu'il vient de terminer une question et que cette question peut avoir une certaine importance sur le plan informationnel. *Quoi* demande donc l'attention de son interlocuteur, ce qui constitue la fonction principale d'un MD phatique. En outre, nous pouvons établir un lien entre cet emploi de *quoi* et la théorie des actes de langage (cf. 2.3.5.). En effet, *quoi* fonctionne dans ce type d'exemples comme un marqueur d'interprétation parce qu'il accompagne et il guide l'interprétation d'un acte illocutionnaire, en l'occurrence d'une question.

Quoi peut aussi figurer à la fin d'un enchaînement de plusieurs unités discursives. Le locuteur indique dans ce cas qu'il a terminé une partie de son argumentation. Par exemple, dans (87), les barres verticales indiquent différentes unités discursives qui forment un ensemble sur le plan sémantique. La fin de cet enchaînement d'unités discursives est marquée par *quoi*. On pourrait aussi rapprocher cet emploi de celui de la conclusion, décrit sous 4.4.1.2.8. En effet, *quoi* n'indique pas seulement la fin d'un enchaînement de plusieurs unités discursives, il accompagne également une conclusion sur le plan argumentatif.

(87) *L2 avant je disais tchekolovaquie (25,10) L1 ah ouais (25,11) L2 ça euh / toute ma famille me l'a tellement dit ouais | faut dire comme ça | et non (25,12) comme ça | maintenant je le dis comme il faut **quoi** | non mais maintenant euh (7CHRIS.NLI)*

Un dernier indice contextuel est présent dans l'exemple (88). L'interlocuteur – *L3* – intervient dans le discours du locuteur – *L1* – en répétant les paroles de ce dernier. Ensuite, l'interlocuteur donne son approbation de ce qui vient d'être dit et il l'accentue en disant « *voilà* ». Or, le locuteur n'avait pas encore terminé son énoncé et il le marque en prenant de nouveau la parole pour achever son discours. À la fin de son discours, il signale, à l'aide du MD *quoi*, que la phrase est maintenant entièrement achevée.

(88) *L1 ouais d'ailleurs ça pose quelques problèmes (14,1) L3 voilà ça pose quelques problèmes (14,2) L1 de temps en temps **quoi** X³⁵ on va s- chez son boucher (2AUDREY.NLI)*

En conclusion, nous constatons que l'emploi de *quoi* en tant qu'indicateur de la structure de l'interaction correspond assez bien à celui décrit dans la partie sur les fonctions

³⁵ Le transcripteur du corpus indique à l'aide de la lettre 'X' les passages incompréhensibles.

générales des MD. La seule différence réside dans le fait que *quoi* n'apparaît pas souvent en série quand il remplit cette fonction.

Dans le tableau ci-dessous, nous récapitulons les différents indices que nous venons de commenter. Nous constatons que ce sont surtout des indices contextuels qui marquent cet emploi de *quoi*.

<i>Quoi</i> comme indicateur de la structure de l'interaction	
Caractéristiques + Indices	<i>Quoi</i> marque la fin d'une reproduction d'un discours direct.
	<i>Quoi</i> peut marquer la fin d'une question.
	<i>Quoi</i> peut se situer à la fin d'un enchaînement d'unités discursives.
	<i>Quoi</i> indique la fin d'un énoncé, après l'intervention de l'interlocuteur.

4.4.1.1.2. Préservation du tour de parole

Cet emploi a été décrit par Fernandez (1994) dans le chapitre qui traite les fonctions générales des MD (cf. 2.3.3.1.2.). En revanche, il n'a pas été mentionné dans les études spécialisées sur *quoi*. Nous nous sommes rendu compte lors de notre analyse que cette fonction est très difficile à identifier et à retrouver dans le corpus. Or, nous ne croyons pas que ce soit un emploi fréquent de *quoi*, parce que nous n'avons repéré que 5 exemples (1%) de ce type. Qui plus est, nous ne sommes même pas sûre que *quoi* serve effectivement dans ces exemples à préserver le tour de parole, vu que nous n'avons pas rencontré des exemples clairs. À la limite, on peut considérer les exemples mentionnés ci-après comme représentants de cette fonction.

Quand *quoi* sert à préserver le tour de parole, il indique que le locuteur a l'intention de poursuivre son énoncé parce qu'il a encore quelque chose d'important à ajouter à son argumentation. Dans les exemples de *quoi* que nous avons retrouvés, nous considérons que cet ajout peut être une énumération (ex. 89), ou une explication introduite par *parce que* (ex. 90) ou encore la deuxième partie d'une opposition introduite par exemple par *tandis que* (ex. 91).

(89) *avec euh le temps je sais pas ce ça s'est pu (4,8) s'estomper mais euh j'étais beaucoup plus bronzée encore quand j'étais petite (4,9) + et j'en ai souffert alors là euh j'ai tout eu **quoi** euh sale Portugaise en plus tu*

(4,10) *es noire gna gneh gna gneh gna et au Portugal + c'était le contraire* (21PRCIEU.NLI)

(90) *L2 oui c'est sûr ben déjà euh + les les enfants jusqu'à ce qu'ils aillent à l'école (4,7) euh avant qu'ils aillent à l'école ils ils savent bien déjà parler **quoi** parce que les (4,8) autres parlent autour d'eux* (25SANDRA.NLI)

(91) *si on fait des fautes ça disons à l'écrit ça + ça se voit plus **quoi** (7,9) tandis qu'à l'oral bon + ça (7,10) L1 ça va passer beaucoup plus facilement (7,11)* (25SANDRA.NLI)

Cet emploi de *quoi* est, selon nous, orienté vers la face négative du locuteur. En effet, le locuteur ne veut pas que son partenaire l'interrompe. Par conséquent, *quoi* est utilisé par le locuteur comme un moyen de ne pas être empêché dans ses actions.

Quoi et la préservation du tour de parole	
Indice	<i>Quoi</i> est suivi d'un élément fondamental pour l'argumentation du locuteur.

4.4.1.1.3. Reformulation

Nous avons déjà traité cet emploi aussi bien dans la partie sur les fonctions générales des MD (cf. 2.3.3.1.3.) que dans le chapitre sur les études spécialisées de *quoi* (cf. 3.4.4.2.1.). Dans notre corpus, nous avons aussi retrouvé cet emploi dans 52 occurrences (12%). Il s'agit donc certainement d'une des catégories les mieux représentées.

Quand *quoi* accompagne une reformulation, il sert, tout comme il a été décrit dans les chapitres précédents, à paraphraser le contenu contextuel et communicationnel de l'énoncé. À l'aide de *quoi*, le locuteur indique qu'il est en train de chercher les mots appropriés et il marque son incertitude quant à l'adéquation du terme dans le contexte. En outre, il établit un degré d'équivalence sémantique entre les deux parties de la paraphrase – i.e. l'énoncé-source et l'énoncé-doublon³⁶. À la différence des études spécialisées qui privilégient l'emploi de *quoi* entre les deux parties de la paraphrase, nous avons constaté que *quoi* peut se trouver ou bien entre les deux parties de la paraphrase (ex. 92) ou bien après la paraphrase (ex. 93). En outre, le dernier cas est de loin le cas le plus fréquent dans notre corpus.

³⁶ Nous rappelons que nous avons emprunté ces termes à Güllich & Kotschi (1983), voir 2.3.3.1.3.

(92) L1 *c'est une faute courante ça je crois que beaucoup de gens la font hein*
(19,4) L2 *non puis il y a la faute de la région **quoi** la faute savoyarde tu
la connais* (7CHRIS.NLI)

(93) L1 *et hum comment les pays africains perçoivent-ils + les les Français*
la France **quoi** (8,2) L2 *la France en général* (8,3) L1 *ouais* (8,4)
(AFRIQUE.NLI)

Les études spécialisées sur *quoi* ont fait la distinction entre les auto-reformulations et les hétéro-reformulations (cf. 3.4.4.2.1.). Nous avons également retrouvé cette distinction dans notre corpus. En (94), le locuteur reformule ses propres paroles : « *ils se sont toujours fait comprendre* » est une reformulation de « *ils maîtrisaient la langue relativement bien* ». Dans ce cas, *quoi* accompagne une auto-reformulation :

(94) *moi j'ai* (9,7) *vraiment trouvé que ils ils maîtrisaient la langue*
relativement bien **quoi** + (9,8) *disons qu'ils se sont toujours fait*
comprendre **quoi** *bien qu'ils soient pas allés* (9,9) *à l'école*
(1ACCENT.NLI)

En revanche, en (95), ce sont les paroles de son interlocuteur que le locuteur reformule. *Quoi* accompagne donc une hétéro-reformulation :

(95) *c'est juste pour euh + pour* (2,4) *la passion de la chose et euh + tss et*
pour euh pour essayer pour (avoir, voir) (2,5) *qu'autre chose euh*
quelque chose de nouveau (2,6) *L3 pour vivre l'expérience **quoi** + oui*
L2 voilà (avoir, voir) une nouvelle expérience tout tout changer
(21PRCIEU.NLI)

Il se peut aussi qu'il ne s'agisse pas d'une simple reformulation des termes, mais que le locuteur ajoute encore une certaine nuance. D'une part, le locuteur peut préciser ce qu'il vient de dire. Ainsi, en (96), après l'intervention de l'interlocuteur, le locuteur précise qu'il ne s'agit pas seulement de la langue des « *auteurs* » mais plus particulièrement de la langue des « *grands auteurs* ». Nous avons à faire ici à une précision ou à une restriction du référent de la première partie de la paraphrase. Nous avons retrouvé 7 exemples d'une telle restriction dans Corpaix.

(96) *L1 dans un sens + il faut pas c'est une phrase riche + riche quoi + c'est la (6,10) langue des des auteurs euh (6,11) L2 voilà j'aime bien (6,12) L1 des grands auteurs quoi (6,13) L2 voilà (31TYT.NLI)*

D'autre part, il se peut que la deuxième partie de la paraphrase se laisse interpréter comme une sorte d'auto-correction de la première partie. Corpaix comporte 4 exemples de ce type. En (97), le locuteur corrige la première expression en la reformulant : au fond, il ne s'agit pas pour lui d'un petit verre mais d'un grand verre. Le MD *enfin* aide aussi à interpréter « *un grand verre* » comme une auto-correction de « *mon petit verre* » :

(97) *en ce moment euh je buvais (15,11) quoi mon petit verre à table + mon petit verre (15,12) enfin ++ un grand verre quoi + à + en mangeant (15,13) (ALCOOLIQ.NLI)*

Pour ce qui est des marques formelles qui indiquent que *quoi* sert à accompagner une reformulation, nous en avons retrouvé plusieurs. Nous avons rencontré 4 occurrences de *disons (que)* (ex. 94), 2 occurrences de *je veux dire* (ex. 98) et une occurrence de *en fait* (ex. 99) :

(98) - *anticonstitutionnellement j'ai jamais su ce qu'il voulait dire (6,10) alors que je le connais tu vois (6,11) L1 mh (6,12) L2 enfin je sais ce qu'il veut dire en gros mais je veux dire je le mettrai(s) jamais (6,13) dans une phrase quoi (6,14) L1 déjà rien que pour le prononcer R (6,15) L2 ouais il y a des mots je les connais mais je le mettrai(s) jamais dans des (6,16) phrases (7CHRIS.NLI)*

Comme nous venons de le dire, d'autres MD comme *enfin* (ex. 97) peuvent aussi accompagner *quoi* et indiquer qu'il s'agit d'une reformulation. Finalement, il se peut qu'il n'y ait pas de marques formelles, mais qu'on puisse déduire du contexte qu'il s'agit d'une reformulation. Ainsi, en (99), il n'y a pas de marques formelles, mais il est clair que « *dès tout petit* » est une reformulation de « *dès quand tu apprends à parler* » :

(99) *L1 mais est-ce que donc + tu as appris le français à partir de quel âge finalement (3,9) c'était (3,10) L2 ben je sais pas ben l'apprentissage du du français (se fait, c'est) dès tout petit (3,11) dès quand tu apprends à parler quoi + vu que tu vu que tu tu nés en France (3,12) (20PRCIEU.NLI)*

Nous avons également constaté que certaines reformulations entretiennent des rapports avec des processus de bafouillage et de recherche lexicale (cf. point suivant). Ceci montre que le locuteur est en train de chercher les mots corrects à l'aide de reformulations ou d'autres processus de production lexicale, comme dans l'exemple suivant :

(100) *à la télévision ils se (11,15) reprennent ah non c'est vrai qu'il faut pas dire ça il faut dire tel mot et euh (11,16) c'est comique quoi c'est euh c'est absolument pas + + c'est vraiment bizarre (12,1) **quoi** + + (12,2) *L2 et du verlan (de, Ø) l'argot les régionalismes tu tu penses qui est-ce qu'ils (12,3) prennent de plus en plus de place d'importance (2AUDREY.NLI)**

En conclusion, le locuteur utilise le MD *quoi* pour s'assurer que son interlocuteur ait bien compris le message. En outre, *quoi* aide l'interlocuteur à accepter le dernier terme issu de la reformulation. Par conséquent, *quoi* contribue dans le cas de la reformulation à assurer une bonne progression discursive. Le cadre suivant donne encore un résumé des caractéristiques et des indices formels et contextuels de *quoi* en tant que MD de reformulation.

<i>Quoi</i> et la reformulation	
Caractéristiques + Indices	<i>Quoi</i> se trouve le plus souvent après la paraphrase, parfois entre l'énoncé-source et l'énoncé-doublon.
	Auto-reformulations et hétéro-reformulations
	Différentes nuances possibles : précision ou auto-correction
	Marques formelles : <i>disons (que), en fait, je veux dire, enfin, ...</i>
	Marques contextuelles : la reformulation est parfois accompagnée de processus de bafouillage et de recherche lexicale

4.4.1.1.4. La recherche lexicale

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, il ne s'agit pas d'une fonction totalement nouvelle. En effet, la recherche lexicale est marquée entre autres par des processus de bafouillage dont nous avons déjà parlé tant dans la section sur les fonctions générales des MD (cf. 2.3.3.1.4.) que dans la section sur les études spécialisées de *quoi* (cf. 3.4.4.2.2.). Au total, cette catégorie comporte 51 exemples (12%). *Quoi* a pour rôle de faire accepter à

l'interlocuteur le dernier terme issu d'une recherche lexicale et d'assurer que l'interlocuteur a bien compris le message.

La recherche lexicale est surtout caractérisée par la présence d'hésitations et de répétitions, qui signalent que le locuteur n'a pas encore trouvé le mot ou l'expression adéquat. En (101), il émet plusieurs tentatives afin de formuler la bonne expression, à savoir *être au courant de cette réforme*.

(101) *L1 hum et puis on n'a pas été très très au courant de + n'a pas très été très au (4,4) courant de cette réforme **quoi** en (4,5) L2 oui c'est vrai qu'on en a entendu parler (4,6) L1 ouais (31TYT.NLI)*

Le locuteur peut aussi à plusieurs reprises reprendre une partie de son énoncé. En (102), « *ça a été* » est repris et reformulé par « *ça fait (une grosse surprise)* ». Cela montre que le locuteur ne sait pas très bien comment achever son énoncé. Par conséquent, il le reprend pour le formuler d'une autre manière :

(102) *il y a eu beaucoup de pub euh de + + de + (5,4) ouais de pub autour de ça donc en fait maintenant c'est moins + enfin avant (5,5) ça a été (hop, oh) ça (a, Ø) fait une grosse surprise **quoi** quand c'est apparu (5,6) puis ben maintenant ça devient courant (3CACHOU.NLI)*

La recherche lexicale est donc dans quelques cas apparentée à une reformulation et parfois aussi à une énumération, sans qu'il y ait nécessairement d'hésitations ou de répétitions. Un exemple clair est (103), où le locuteur cherche le mot approprié en recourant aux termes *chercher*, *voir* et *expliquer*. D'un côté, on peut considérer le terme *expliquer* comme une reformulation de *chercher* et de *voir*. De l'autre côté, on peut considérer *expliquer* comme le dernier terme issu d'une recherche lexicale, dont *chercher* et *voir* forment deux éléments. Dans ce cas, *expliquer* ne reprend pas nécessairement le sens de *chercher* et de *voir* mais le locuteur ressent le terme *expliquer* seulement comme le meilleur terme. Dans quelques exemples, il n'est donc pas toujours clair s'il s'agit d'une reformulation ou d'une recherche lexicale.

(103) *on leur a on (21,8) leur a un petit peu expliqué et puis on leur a demandé de chercher et de voir (21,9) d'expliquer **quoi** ce qu'ils comprenaient pour eux passif actif quoi (21,10) (21TYT.NLI)*

Or, il est clair que, même si les rapports entre la reformulation et la recherche lexicale sont parfois très étroits, la reformulation n'est pas toujours caractérisée par une recherche lexicale, puisqu'il peut s'agir d'une simple reformulation des termes (cf. ex. 94).

Une marque formelle très fréquente et en même temps très simple de la recherche lexicale est l'élément *euh*. C'est l'élément par excellence pour marquer qu'on ne trouve pas les mots, donc pour signaler une incertitude ou une hésitation. Ces petits mots sont très fréquents et ils passent souvent quasi inaperçus à l'oreille. En plus, ils permettent de gagner un peu de temps afin de réfléchir au terme approprié. C'est aussi le but de la répétition de l'article *le* dans l'exemple suivant où *quoi* contribue à faire accepter à l'interlocuteur le terme issu de la recherche lexicale, en l'occurrence le terme *normatif*:

(104) *L2 ben c'est différent parce que les personnes âgées elles ont quand même (4,2) vachement gardé le le français euh normatif quoi + elles utilisent moins euh + (4,3) (32VERLAN.NLI)*

D'autres marques formelles sont des mots ou des expressions comme *je sais pas (moi)* (ex. 106) et *comment dire* (ex. 105), dont nous avons repéré respectivement 3 et 2 occurrences.

(105) *par exemple euh il y a plusieurs cités dans (4,12) Berre que qui n'ont pas de + euh enfin comment dire euh des aides pour /eux, euh/ --- pour l'école quoi + voilà des local (4,14) L4 (AIDESD.NLI)*

(106) *ça a servi bon à à prendre (9,14) connaissance du texte mais ça sert pas à faire évoluer euh + je sais pas la (9,15) connaissance vraiment quoi puisqu'à la fin on sort le plan du prof et puis c'est (9,16) tout quoi (5CEMO.NLI)*

La recherche lexicale est marquée dans 22 exemples par un processus de bafouillage. Ce processus a déjà été décrit dans la partie sur les fonctions générales des MD (cf. 2.3.3.1.4.) et dans la partie sur les études spécialisées sur *quoi* (cf. 3.4.4.2.2.). Nous avons vu que Chanet (2001) et Beeching (2002) ont décrit cet emploi de *quoi* qui sert à linéariser plusieurs tentatives de produire un énoncé.

Comme nous l'avons déjà dit dans les chapitres précédents, le processus de bafouillage est aussi dans notre corpus marqué par un piétinement syntaxique, autrement dit, le locuteur piétine sur une même position syntaxique. Ce piétinement est marqué par des répétitions, des hésitations, des reprises, etc. Par exemple, en (107), le locuteur n'arrive pas à

formuler proprement ce qui vient après *c'est* et après *que*. La représentation hiérarchique en (108) montre plus clairement les positions où le locuteur piétine :

(107) *en fait c'est des fautes d'inattention c'est (9,3) pas parce qu'on sait pas
c'est euh c'est qu'après en relisant que euh qu'on y verra **quoi** (9,5) L1
est-ce que tu es quelqu'un est-ce que tu es quelqu'un pff
(25SANDRA.NLI)*

(108) c'est euh

c'est qu'

après en relisant

que euh

qu'on y verra **quoi**

Dans l'exemple suivant, le locuteur piétine trois fois sur une position syntaxique différente: une première fois sur *que*, une deuxième fois sur *leur* et une troisième fois sur *maternelle*. Ici aussi, la représentation par une grille montre plus nettement les étapes du bafouillage :

(109) *parce qu'on serait obligé mais je pense pas que euh que les gens (21,2)
oublieraient leur leur langue m- maternelle **quoi** euh je sais pas ç- ç- +
ça a (21,3) une histoire (25SANDRA.NLI)*

(110) *je pense pas que*

euh

que les gens oublieraient leur

leur langue m-

*maternelle **quoi***

Le bafouillage entretient aussi des rapports avec la reformulation. En (111), le locuteur piétine cinq fois sur la même position de 'de'. En outre, nous croyons que *les mettre sur la voie* est une reformulation de *les guider* :

(111) *L2 ben c'est au professeur aussi de les amener (42,10) L3 les guider
(42,11) L2 à la trouver c'est à lui de de les guider de de de les mettre sur
la voie **quoi** si il (42,12) voit qu- X ils partent carrément dans un autre
sens (34SOPH.NLI)*

(112) *c'est à lui de
de les guider
de
de
de les mettre sur la voie **quoi***

Il est clair que chaque exemple de bafouillage contient une recherche lexicale, puisque le locuteur cherche l'expression appropriée en piétinant sur une même position syntaxique. Or, une recherche lexicale peut très bien s'accomplir sans qu'il y ait bafouillage. Par conséquent, *bafouillage* et *recherche de mots* ne sont pas toujours des synonymes. Par exemple, en (113), le locuteur cherche le mot *correctement* – marqué par l'élément *euh* –, sans qu'il piétine sur une même position syntaxique. Là où Fernandez (1994) avance donc que la recherche lexicale est une marque du bafouillage, nous considérons le bafouillage comme une marque formelle de la recherche lexicale.

(113) *si si tu parles (4,14) naturellement n'importe qui euh euh tu peux prendre les politiciens ou (4,15) n'importe qui parce que les polit- les politiciens ils apprennent à parler euh (4,16) correctement **quoi** + mais je suis sure que si tu les prends dans la vie (5,1) courante quoique même dans leurs discours ils en font quoi (8CUBALEX.NLI)*

Comme *quoi* peut être considéré dans tous les exemples comme une excuse ou une justification de la déficience de l'expression, nous croyons, à l'instar de Beeching (2002), que cet emploi de *quoi* sert à préserver la face négative du locuteur. En effet, *quoi* exprime que le locuteur est conscient du fait qu'il existe un écart entre ses mots et ses pensées, de sorte qu'il forme une espèce de demande d'acceptation du dernier terme issu de la recherche de l'expression appropriée.

Voici un résumé des marques contextuelles et formelles qui accompagnent cet emploi de *quoi*.

<i>Quoi</i> et la recherche lexicale	
Caractéristiques + Indices	Marques contextuelles : Répétition de mots, reprises de parties d'énoncé, hésitations,...
	Rapports avec la reformulation et l'énumération
	Marques formelles : <i>euh, je sais pas (moi), comment dire, bafouillage (piétinement syntaxique), ...</i>

4.4.1.1.5. Résumé

Le graphique ci-dessous représente le nombre d'occurrences de chaque fonction par rapport au nombre total des fonctions de la progression discursive. Ces pourcentages ne sont donc pas identiques à ceux qui figurent dans le texte puisque là, il s'agit du nombre d'occurrences d'une certaine fonction comparé au nombre total des fonctions, donc des fonctions de la progression et de l'interaction ensemble. Nous reparlerons de ces pourcentages dans 4.4.1.3.

Nous constatons que *quoi* accompagne le plus souvent des énoncés qui comportent une reformulation (43%) ou une recherche lexicale (42%). L'emploi de *quoi* en tant qu'indicateur de la structuration de l'énoncé est un emploi peu fréquent (11%). La préservation du tour de parole par *quoi* n'est qu'un emploi marginal (4%). Le graphique donne donc une idée des fonctions les plus fréquentes sur le plan de la progression discursive.

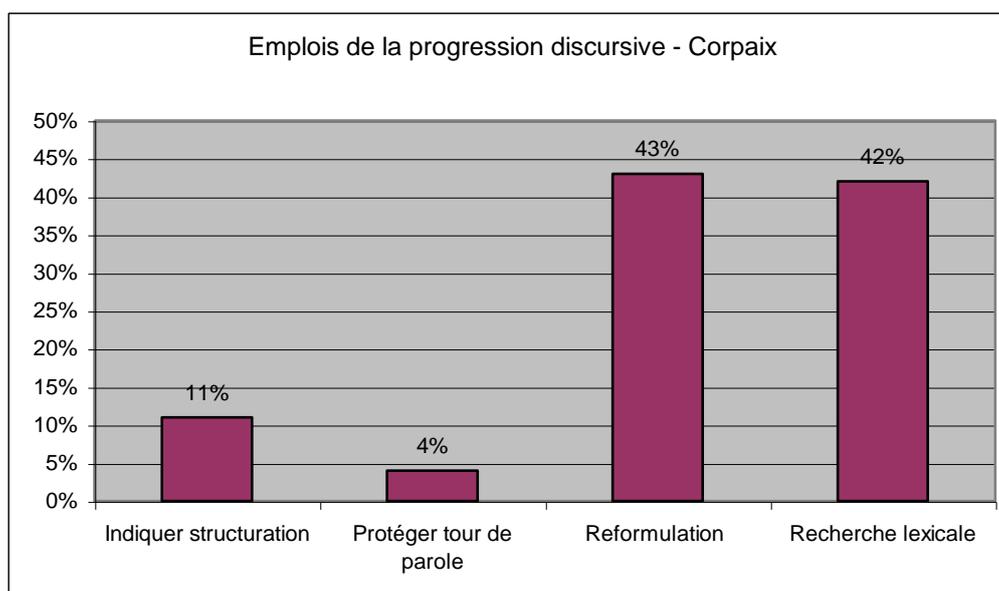


Figure 6 : Répartition des emplois de la progression discursive dans Corpaix

4.4.1.2. Les emplois de l' « interaction »

Nous adopterons pour cette partie la même démarche que celle que nous avons utilisée pour la partie sur les fonctions de la « progression discursive ». Cela veut dire que nous décrirons d'abord toutes les catégories de l' « interaction », telles que nous les avons trouvées dans notre corpus. Nous examinerons également s'il est possible de trouver encore d'autres fonctions d'interaction à côté de celles que nous avons déjà traitées dans la partie sur les fonctions générales et dans le chapitre sur les études spécialisées de *quoi*.

Après la description des différentes fonctions de l'interaction, nous essaierons de faire un bilan. À cet égard, nous examinerons s'il est possible de trouver une sorte de fonction qui « englobe » un certain nombre d'emplois de l'interaction et s'il est possible de découvrir un emploi « général » de *quoi*.

4.4.1.2.1. Phatique

Cette fonction a déjà été décrite dans la partie sur les fonctions générales des MD (cf. 2.3.3.2.1) mais pas dans le chapitre sur les études spécialisées de *quoi*. Il était difficile de trouver des emplois de *quoi* en tant que marqueur phatique dans notre corpus. Nous croyons néanmoins qu'il est possible de considérer *quoi* comme un MD phatique dans une dizaine d'exemples (2%). Or, les exemples trouvés ne sont pas toujours convaincants, mais nous essaierons d'expliquer dans la mesure du possible pourquoi nous les avons classés dans la catégorie des MD phatiques.

Quand *quoi* fonctionne comme un MD phatique, il sert pour le locuteur à s'assurer que son interlocuteur le suive, en d'autres termes, à s'assurer de sa participation qui est soit active, soit passive. Le locuteur fait donc appel à l'attention de son partenaire à l'aide d'un *quoi* phatique. L'emploi de *quoi* en tant que MD phatique correspond donc à l'emploi général d'un MD phatique décrit dans la section 2.3.3.2.1.

Dans 4 exemples, *quoi* se trouve à la fin d'une question formulée par le locuteur. En effet, le locuteur demande dans (114) à son partenaire quel point de l'enseignement français il changerait si ceci serait possible. *Quoi* demande dans cet exemple l'attention de l'interlocuteur parce qu'on pourrait le paraphraser comme « *Attention ! Je vous pose une question, donc il faut que vous répondiez et que vous soyez attentif à ma question* ».

(114) *L1 euh mh (7,10) L3 X X (7,11) L1 si s'il y avait un point que tu pouvais changer dans l'enseignement du français (7,12) euh quel quel point changerais-tu **quoi** (7,13) L3 je changerais euh tout ce qui est apprentissage de la de la grammaire des (7,14) catégories grammaticales (30SYL.NLI)*

Dans 6 exemples, l'appel à l'attention se fait explicitement par le biais du pronom personnel *tu*, donc la deuxième personne du singulier, qui est aussi le pronom pour désigner l'interlocuteur. Autrement dit, le locuteur emploie ce pronom pour s'adresser directement à son partenaire et pour attirer de cette manière l'attention de celui-ci.

(115) *ça fait -- deux mois ou trois mois (8,1) que j'y suis + et je vois que + je les supporte et je m'y habitue -- (8,2) voilà + (8,3) L2 et tu aimes ça quoi (8,4) L4 /et, oui/ j'aime ça + ouais + au départ c'était pour euh trente (8,5) francs de l'heure (AIDESD.NLI)*

Quoi en tant que MD phatique est dans 4 exemples employé comme un MD qui demande l'approbation du contenu (cf. 4.4.1.2.2.). L'exemple (116) est une bonne illustration de cette multifonctionnalité de *quoi*. L'énoncé du locuteur « *peut-être une façon de se distinguer* » est probablement formulé sous la forme d'une phrase interrogative et demande l'acceptation du contenu. *Quoi* ne sert donc pas seulement à faire prendre conscience à l'interlocuteur qu'il s'agit d'une question mais aussi à faire accepter le contenu de cette question.

(116) *L1 je crois que il y a peu de monde hein qui en est capable (17,11) L2 et puis j'ai pas envie de savoir d'abord non mais c'est vrai enfin je sais pas (17,12) L1 peut-être une façon de se distinguer quoi (17,13) L2 mh ouais (17,14) L1 justement pour pas être comme les autres pour (17,15) L2 ouais (7CHRIS.NLI)*

Quoi comme MD phatique	
Caractéristiques + Indices	<i>Quoi</i> se trouve parfois à la fin d'une question.
	Marque formelle : l'appel à l'interlocuteur se fait explicitement par le biais du pronom personnel deuxième personne du singulier : <i>tu</i>
	Rapports avec la demande d'approbation du contenu.

4.4.1.2.2. Demande d'approbation

Les MD à la recherche d'approbation ont déjà été décrits dans le deuxième chapitre (cf. 2.3.3.2.2.). Cette fonction n'entre pas en tant que telle dans les études spécialisées sur *quoi*, mais nous avons quand même pu rapprocher certains emplois décrits dans ces études à celui de la demande d'approbation. Dans notre corpus, nous avons relevé 83 occurrences de ce type (20%). Par conséquent, il s'agit d'un emploi fréquent de *quoi*.

Quoi fonctionne dans les exemples comme une sollicitation d'approbation. À la différence de ce que nous avons décrit pour les fonctions générales des MD, nous ne mettons pas l'accent sur l'activation des connaissances d'arrière-plan et des savoirs communs. Ces fonctions seront traitées à part dans la section 4.4.1.2.4.

Quand *quoi* sert à demander l'approbation du contenu, il est souvent multifonctionnel. En effet, nous avons seulement relevé 15 exemples dans lesquels la seule fonction de *quoi* est de demander l'approbation de l'interlocuteur. Par conséquent, les 63 exemples restants remplissent encore d'autres fonctions qui sont de diverses natures : il peut s'agir entre autres des fonctions du partage des connaissances (cf. 4.4.1.2.4) ou de l'opinion (cf. 4.4.1.2.6). Dans un tiers des exemples, *quoi* remplit à la fois la fonction d'un MD qui recherche l'approbation et d'un MD qui marque une opinion. Or, il nous semble que ces fonctions sont étroitement imbriquées parce que le locuteur aime toujours se voir confirmé dans ses opinions. Regardons l'exemple suivant :

(117) *c'est vrai que des fois certains mots euh des (9,11) fois on met un moment avant de se dire de comprendre en fait ce que c'est (9,12) quoi euh c'est vrai enfin je trouve que c'est un peu un handicap **quoi** les les (9,13) gens qui connaissent pas du tout l'orthographe euh ou enfin je sais pas euh (9,14) moi je pense que c'est un peu handicapant **quoi** (9,15) LI mh mh (25SANDRA.NLI)*

En disant « *je trouve* » et « *je pense* », le locuteur fait comprendre à son interlocuteur qu'il s'agit ici de sa propre opinion. *Quoi* indique donc le côté subjectif de l'énoncé. Or, en même temps, le locuteur tentera à l'aide de *quoi* de faire accepter le contenu à son partenaire. Le deuxième *quoi* atteint selon nous cet objectif, parce que nous croyons que l'interlocuteur répond de manière affirmative à ce que le locuteur vient de dire en disant « *mh mh* »³⁷. En

³⁷ Il faut toutefois rester prudente parce que il n'est pas sûr que chaque occurrence de « *mh mh* » exprime l'accord. Par exemple, en (124), il n'est pas sûr que « *mh mh* » soit une marque qui exprime l'accord.

outre, *quoi* peut en même temps aussi être considéré comme une sorte de hedge qui sert à justifier l'énoncé du locuteur. Il est d'ailleurs utilisé en présence d'un autre hedge, à savoir, *un peu*. Nous croyons que *quoi* sert à protéger la face positive en tant que MD qui accompagne une opinion et en tant que marqueur qui recherche l'approbation de ce qui a été dit. En effet, toute une argumentation est construite pour faire accepter à l'interlocuteur le contenu de l'énoncé et ainsi de suite l'opinion du locuteur. En revanche, *quoi* sert en même temps à protéger la face négative du locuteur parce qu'on peut aussi le considérer comme un hedge. Dans ce cas, le locuteur se protège contre des critiques possibles de la part de l'interlocuteur à l'aide du MD *quoi*.

Un autre exemple de la multifonctionnalité de *quoi* est donné en (118), où *quoi* sert à la fois à accompagner une concession – marquée par *quand même* – et à demander l'approbation.

(118) *disons que c'est très connu + mais bon il y a plein d'autres langages
(3,15) chez les jeunes qui sont qui sont différents du verlan mais qui sont
+ quand (3,16) même pas mal parlés **quoi** (4,1) L3 oui X bon le verlan
c'(est, était) un exemple mais bon euh c'est vrai que (4,2)
(3CACHOU.NLI)*

Comme il y a tellement d'exemples dans lesquels *quoi* remplit deux fonctions à la fois – i.e. la fonction de demander l'approbation et une autre fonction –, nous estimons que cet emploi de *quoi* peut être considéré comme une sorte de fonction englobante (cf. 4.4.1.2.9.). Cela veut dire que dans beaucoup de cas *quoi* remplit cette fonction, même s'il remplit encore une autre fonction.

Nous avons également remarqué que dans 35 exemples, il y a interaction entre le locuteur et son partenaire après l'occurrence de *quoi*. En d'autres termes, dans environ la moitié des exemples, *quoi* provoque une réaction de l'interlocuteur. En outre, dans 25 cas des interactions, la réponse de l'interlocuteur est positive, c'est-à-dire que celui-ci va effectivement accepter le contenu de l'énoncé du locuteur et qu'il va le marquer explicitement.

Pour ce qui est des marques contextuelles qui accompagnent cet emploi de *quoi*, nous avons constaté que *quoi* est parfois précédé d'une explication. En donnant plus d'explications et d'arguments, le locuteur espère que son interlocuteur acceptera plus facilement le contenu de son énoncé et qu'il partagera son opinion. En (119), le connecteur *parce que* indique que le locuteur donne encore plus de précisions ou d'arguments pour appuyer son discours. En

même temps, il attend de son allocataire que celui-ci acceptera ces explications comme une vérité et qu'il approuvera son argumentation.

(119) *savoir bien écrire euh c'est c'est bien (10,4) s'exprimer quoi + parce que + comme on disait tout à l'heure les règles euh (10,5) même si quand on parle on on (n') y pense pas en fait c'est parce que on les (10,6) a déjà acquises quoi mais euh enfin je sais pas + moi je trouve que l'écrit ça (10,7) euh d'un côté ça sert à l'oral quoi + (25SANDRA.NLI)*

Quant aux marques formelles, *quoi* peut être accompagné d'un autre MD, comme en (120). Ainsi, *tu vois* renforce encore le sens de *quoi* et demande aussi l'approbation de l'interlocuteur quant au contenu de l'énoncé. Nous constatons que *quoi* a atteint son but parce que l'autre répond en disant qu'il est d'accord avec le locuteur.

(120) *L2 enfin les mecs qui disent gonzesse moi je- pour moi ils ils se rabaisent quoi à (5,6) dire gonzesse c'est complètement un mot pour moi c'est péjoratif quoi tu vois (5,7) L1 ouais je suis d'accord avec toi (5,8) (7CHRIS.NLI)*

En (121), le locuteur laisse entendre avec l'expression « *c'est sûr que* » qu'il n'y a pas d'autre interprétation possible que celle-ci et que l'autre ne peut qu'accepter que « *ça vient de l'usage* ».

(121) *ben euh s- oui au niveau de la (8,8) prononciation c'est sûr que ça s- ça vient de l'usage quoi c'est euh s- ça se (8,9) modifie c'est normal qu'une langue évolue (2AUDREY.NLI)*

En revanche, en (122), l'expression « *peut-être que* » marque que le locuteur est pour ainsi dire pas sûr de ce qu'il dit. Or, le but de *quoi* nous semble clair : il est sûr que « *ça choquera beaucoup plus* » quand il écrira un mot. *Quoi* sert donc uniquement à demander l'approbation de l'interlocuteur dans cet exemple et pas à souligner le doute.

(122) *quand il parle bon ça choque pas (7,14) trop les gens mais quand il écrira un mot pour quelqu'un peut-être que (alors (7,15) là, Ø) ça choquera beaucoup plus quoi (7,16) L1 mh mh est-ce que tu te rappelles de toutes les règles d'orthographe (25SANDRA.NLI)*

Le tableau suivant résume les marques formelles et contextuelles de cette fonction.

<i>Quoi</i> à la recherche d’approbation du contenu	
Caractéristiques + Indices	Emploi très fréquent
	Multifonctionnalité : souvent en combinaison avec une autre fonction
	Fonction englobante
	Il y a souvent interaction après l’occurrence de <i>quoi</i> : l’interlocuteur accepte souvent le contenu et le marque explicitement.
	Marque contextuelle : une explication peut accompagner la demande d’approbation.
	Marques formelles : <i>peut-être (que), c’est sûr que, c’est vrai que, tu vois, tu sais, ...</i>

4.4.1.2.3. Hedging

Rappelons d’abord que cette fonction a déjà été commentée dans la partie sur les fonctions générales des MD (cf. 2.3.3.2.3.) mais pas dans la littérature spécialisée sur *quoi*, du moins pas sous cette étiquette – mais plutôt sous celle de l’évidence. Selon Lakoff (1987 : 122-124), un *hedge* sert normalement à « rendre les choses plus obscures ou plus claires ». Mosegaard Hansen (1998 : 245) l’a défini comme un mot qui exprime une sorte de réservation par rapport au degré de vérité d’une proposition. Une dernière fonction des hedges consiste à anticiper des objections ou des corrections de la part de l’interlocuteur. Nous avons retrouvé ces différents aspects dans 17 exemples (4%).

En (123), *quoi* est utilisé en présence d’autres hedges tels que *peut-être* et *un peu*. Ces mots servent, tout comme *quoi*, à rendre la conversation plus « vague » ou plus obscure, de sorte que l’interlocuteur se sente moins incliné à lancer des objections à ce que vient de dire le locuteur. Bref, en atténuant le degré de vérité de son énoncé, le locuteur se protège contre de possibles objections de son partenaire. Il est donc clair que, dans le cadre de la théorie de la politesse, *quoi* sert ici à préserver la face négative.

(123) *disons à l’écrit ça + ça se voit plus quoi (7,9) tandis qu’à l’oral bon + ça (7,10) L1 ça va passer beaucoup plus facilement (7,11) L2 une petite faute de français ouais ça passera peut-être un peu plus facilement*

(7,12) **quoi** + *tandis qu'à l'oral enfin je sais pas peut-être que quelqu'un qui est (7,13) vraiment nul en orthographe (25SANDRA.NLI)*

En (124), le locuteur signale qu'il n'y a pas d'autres interprétations possibles que celle-ci, en disant que ce qu'il dit est « sûr ». Ceci constitue une autre manière de se protéger contre de possibles objections de la part de l'interlocuteur. *Quoi* est dans ce cas accompagné d'un autre hedge qui rend « les choses plus claires » (cf. Lakoff).

(124) *j'aurais un peu de mal à recopier mes cours en anglais je crois (3,5) L3 j'imagine (3,6) L1 donc euh c'est sûr que c'est un peu obligatoire **quoi** + c'est impératif de savoir (3,7) parler déjà sa langue pour pouvoir après ben apprendre les autres langues (3,8) (2AUDREY.NLI)*

Quoi et la fonction de hedging	
Caractéristiques + Indices	Rendre les choses plus claires ou plus obscures
	Anticiper des objections ou des corrections de la part de l'interlocuteur
	Marques formelles : <i>un peu, peut-être, c'est sûr que, enfin, ...</i>

4.4.1.2.4. Partage des connaissances, catégorisation et référenciation

Nous avons retrouvé 33 occurrences (8%) de cette fonction qui a déjà été commentée dans la partie sur les études spécialisées sur *quoi* (cf. 3.4.4.3.1.). Nous traitons ces trois fonctions sous le même point parce qu'elles ont en commun qu'elles font toutes appel à un savoir commun. Or, nous avons déjà remarqué dans le troisième chapitre qu'il aurait également été possible de classer les emplois de « catégorisation » et celui de « référenciation » sous les emplois de la « progression discursive », vu que ces deux fonctions s'orientent plutôt vers la formulation linguistique que vers la transmission des idées.

Nous avons retrouvé bon nombre de marques formelles et contextuelles qui accompagnent les exemples. En (125), l'opérateur de catégorisation *comme* sert à activer un savoir partagé entre le locuteur et son interlocuteur. Ainsi, le locuteur avance que le langage des gens de la cité est *comme* le portugais. Il prend donc la langue portugaise comme exemple, et il invite son interlocuteur à s'imaginer ou à se rappeler ce que seraient les points communs entre le langage des gens de la cité et le portugais. À travers cette catégorisation,

l'interlocuteur se construit une image de ce dont on parle. Corpaix contient 10 exemples qui comportent l'opérateur de catégorisation *comme*.

(125) *L3 ben c'est vrai que je parle un peu comme comme les gens de la cité+
tu sais je (15,4) dis j'utilise un peu des mots tu vois c'est comme le
portugais quoi j'utilise un (15,5) petit peu des mots en fait (XX, j'ai) un
peu de tout (en, le) portugais j'utilise un (15,6) peu de mots (de, dans) la
cité j'utilise un peu des mots style mec + meuf je (15,7) sais pas moi
(20PRCIEU.NLI)*

En outre, *quoi* est accompagné de deux autres MD, à savoir *tu vois* et *tu sais*, qui servent tous les deux à activer des connaissances partagées entre le locuteur et son allocutaire.

D'autres opérateurs de catégorisation sont liés à une énumération (cf. 3.4.4.2.2.) (ex. 126). Nous avons vu chez Chanet que *quoi* indique dans ce cas que « tout ce qui aurait pu être désigné en lieu et place des autres termes de l'énumération entre dans cette classe » (2001 : 72). Il n'est pas nécessaire d'avoir une représentation précise des individus que comporte cette classe, mais *quoi* invite l'interlocuteur à reconstruire cette classe d'objets. En d'autres termes, *quoi* ouvre tout un paradigme d'objets possibles – *activités, fleurs, animaux* – qui peuvent se trouver à la place des constituants de l'énumération. En plus, l'emploi de la comparaison *des choses comme ça* active la représentation de ce dont on parle sans avoir besoin du lexique nominal approprié. Comme le dit Chanet (2001 : 73), *quoi* aide à « imaginer un référent qui ait des propriétés communes avec ceux que le discours a préalablement introduits (sur lesquels pointe le 'ça'), mais qui ne peut être catégorisé plus précisément ».

(126) *maintenant parfois ils ont des difficultés à trouver euh + les mots en
français (8,7) pour désigner certaines activités certaines espèces de
fleur(s) surtout + (8,8) d'animaux de + pff des choses comme ça quoi +
(8,9) L1 et penses-tu que + apprendre le patois à l'école serait = une
bonne chose (25SAVOIE.NLI)*

En activant les connaissances d'arrière-plan de son interlocuteur, le locuteur veut faire coopérer son partenaire et il veut faire accepter le contenu propositionnel comme un savoir commun (cf. 3.4.4.3.1.). C'est la raison pour laquelle cet emploi de *quoi* correspond parfois à celui de la demande d'approbation du contenu décrit dans 4.4.1.2.2. L'exemple (127) est une bonne illustration. Le locuteur fait appel aux connaissances supposées partagées de son

partenaire en utilisant l'opérateur de catégorisation *comme*. *Quoi* invite ensuite à rassembler ces connaissances, mais en même temps, il sert à demander l'approbation de l'interlocuteur pour ce qui est du contenu propositionnel de l'énoncé. Celui-ci a bien compris l'intention du MD *quoi* et il dit qu'il est d'accord – indiqué par *voilà* – avec ce que l'autre vient de dire. Dans le cadre de la théorie de la politesse, *quoi* sert donc dans ce type d'exemples à préserver la face positive du locuteur.

(127) *le rap qu'on a connu il y a (10,9) quelques années donc pour moi c'était pas du tout de la poésie + c'était euh (10,10) les jeunes des cités qui qui criaient leur malheur un petit peu (10,11) L1 un peu comme le verlan quoi (10,12) L2 voilà c'était + c'était un peu ça + et je trouvais que c'était pas du tout littéraire (6CELINE.NLI)*

Une autre marque est l'emploi du pronom personnel *tu*. Ce pronom implique l'interlocuteur dans le processus communicationnel et fait ainsi indirectement appel aux connaissances partagées. En utilisant *tu*, le locuteur en (128) fait de son partenaire le personnage central de l'énoncé. Par conséquent, celui-ci peut plus facilement reconstruire l'univers dont le locuteur parle, en se mettant à la place de *tu*.

(128) *tu prends le le par exemple ici (13,12) vous tram nous on n'en a pas à Annecy mais euh c'est vrai que c'est rare tu (13,13) entends euh (quand, Ø) tu te poses dans le tram tu euh tu (entendes, (13,14) entends) parler des gens comme ça quoi (13,15) L1 ouais (13,16) L2 et pourquoi à ton avis (14,1) L3 ben justement pour montrer sa supériorité je pense (20PRCIEU.NLI)*

Finalement, des expressions ou des mots tels que (*de ce*) *style* (2 occurrences) ou *ça* (4 occurrences) indiquent également que *quoi* remplit la fonction de catégorisation et de référenciation ou de partage des connaissances.

<i>Quoi</i> et la partage des connaissances, la catégorisation et la référenciation	
Caractéristiques + Indices	Rapports avec la demande d'approbation du contenu
	Parfois lié à une énumération
	Marque contextuel : Emploi du pronom <i>tu</i> pour impliquer l'allocutaire dans le processus communicationnel et pour activer des savoirs communs

4.4.1.2.5. Argumentation et concession

Il faut d'abord dire que cette fonction a déjà été décrite par Chanet dans la partie sur les études spécialisées sur *quoi*, plus particulièrement dans la section 3.4.4.3.2. En revanche, cet emploi n'entre pas en tant que tel dans le chapitre qui traite les fonctions générales des MD, mais nous avons pu établir le lien entre cette fonction et celle de la demande d'approbation. Nous avons retrouvé dans notre corpus 27 exemples (6%) de cette fonction de *quoi*. Dans presque tous les exemples, *quoi* est multifonctionnel et il remplit par conséquent encore au moins une autre fonction. Cette fonction est souvent, à savoir dans 10 exemples, celle de la demande l'approbation (cf. 4.4.1.2.2.).

D'après Chanet, *quoi* peut intervenir dans une stratégie argumentative qui est dans la plupart du temps concessive. Nous avons trouvé dans Corpaix 10 exemples dans lesquels *quoi* accompagne une concession. Tous ces exemples contiennent des marques formelles qui indiquent qu'il s'agit d'une concession. Nous avons relevé 6 occurrences de *mais* – à ne pas confondre avec le *mais* qui marque une opposition –, 2 occurrences de *même si* (ex. 129) et une occurrence de *par contre*.

(129) *ils pouvaient pas nous aider euh je sais pas + donc même de (2,11)
toute façon même s'ils l'auraient voulu ils auraient pas pu quoi (la, en)
(2,12) grammair ils y connaissaient rien la conjugaison non plus
(20PRCIEU.NLI)*

Selon nous, la concession n'est pas très différente de l'opposition qui se trouve aussi dans des contextes « où deux attitudes énonciatives sont mises en contraste in praesentia » (Chanet, 2001 : 77). Par conséquent, *quoi* se situe de nouveau au sein d'une argumentation, construite dans ce cas-ci autour d'une opposition. Dans Corpaix, nous avons retrouvé 17 exemples d'une telle opposition. Ces énoncés accompagnés de *quoi* expriment une simple opposition entre une proposition P et une proposition Q. Dans presque tous les exemples, cette opposition est marquée explicitement par un connecteur comme *mais* (3 occurrences), *par contre* (1 occurrence), *par rapport à* (1 occurrence) ou *alors que* (2 occurrences), illustré en (130) :

(130) *les parents ils sont très (2,7) derrière leurs enfants dès tout petits ils sont là (et, eh) il faut bien que tu (2,8) fasses tes devoirs + ils sont ils s-vérifient tous les soirs alors que nous nos (2,9) parents pas du tout quoi ils étaient plutôt ouais ils (y, i-) ils savaient pas plus (2,10) que nous donc ils pouvaient pas nous aider (20PRCIEU.NLI)*

L'opposition peut également être marquée par une expression telle que *soit...ou alors* (1 occurrence), *au lieu qu'avant* (1 occurrence) ou comme dans l'exemple suivant par *c'est pas X c'est Y* (1 occurrence):

(131) *le patois (5,1) est une langue orale euh pour communiquer dans le langage de tous les jours (5,2) c'est pas une langue littéraire + rien du tout + c'est euh pour communiquer (5,3) quoi + enfin il (est, était) utilisé comme ça (26SAVOIE.NLI)*

Il se peut aussi que le sens contrastif ressorte du co(n)texte et qu'il n'y ait donc pas de marques formelles ou contextuelles explicites. En (132), il y a opposition entre la télévision que « *tout le monde peut regarder* » et les livres pour lesquels il « *faut faire l'effort* ». On pourrait éventuellement considérer *maintenant* comme une marque formelle qui accompagne l'opposition.

(132) *c'est euh c'est vrai que tout le monde (23,14) peut regarder la télévision maintenant bon les livres ben faut faire l'effort quoi (23,15) + faut aller l'acheter faut le lire bon ben s- c'est après je crois que c'est un (23,16) choix personnel (2AUDREY.NLI)*

Quoi et l'argumentation et la concession	
Caractéristiques + Indices	<i>Quoi</i> occupe dans ces exemples une fonction au sein d'une argumentation
	<i>Quoi</i> est souvent multifonctionnel : dans un tiers des exemples, <i>quoi</i> sert aussi à demander l'approbation du contenu.
	Marques formelles : <ul style="list-style-type: none"> • Concession : <i>même si, mais, quand même, par contre, ...</i> • Opposition : <i>alors que, soit ... ou alors, mais, c'est pas X c'est Y, par contre, au lieu qu'avant, par rapport à, ...</i>

4.4.1.2.6. *Opinion*

Il nous semble que nous pouvons identifier cette fonction à celle de la modalisation, décrite par Chanut (cf. 3.4.4.3.4.). Dans cette section, nous avons parlé entre autres des « modalisateurs épistémiques » qui sont souvent accompagnés de *quoi*. Ces modalisateurs, qu'on peut identifier aux verbes modaux ou épistémiques, sont un synonyme des verbes d'opinion. Par conséquent, il semble légitime d'introduire cette catégorie d' « opinion ». Comme nous avons repéré 73 exemples (18%) de cette fonction, il s'agit d'une catégorie assez nombreuse.

Quoi sert dans ces exemples à accompagner une opinion du locuteur. En exprimant son point de vue personnel, il est évident que le locuteur espère que son allocataire acceptera sa prise de position. Pour ce qui est de la théorie de la politesse, il est évident que *quoi* sert à préserver la face positive du locuteur, vu que celui-ci veut que son partenaire accepte son opinion. Par conséquent, cette fonction est étroitement liée à celle de la demande d'approbation du contenu (cf. 4.4.1.2.2.). En effet, nous avons constaté que dans environ un tiers des exemples (25 exemples), *quoi* sert à la fois à accompagner une opinion et à remplir la fonction de demander l'acceptation de cette opinion. Par exemple, le locuteur en (133) est d'avis qu'il est difficile de modifier la prononciation ou l'écriture de certaines personnes. En outre, *quoi* contribue, selon nous, à faire accepter le contenu de l'énoncé par l'allocataire :

(133) *il y a tous les gens qui ont appris à parler qui vont pas (7,15) passer par l'école qui vont continuer à prononcer ou à écrire le mot de telle (7,16) façon et euh ça ça serait difficile à modifier **quoi** je pense que la langue avec (8,1) l'usage et euh on peut pas c'est un peu obligatoire quoi*
(2AUDREY.NLI)

Le fait que le locuteur peut exprimer en même temps son opinion et le souhait de se voir confirmé dans cette opinion nous semble la raison pour laquelle le locuteur accentue souvent son énoncé avec un *quoi* emphatique (cf. point suivant). En effet, ce *quoi* emphatique va renforcer l'argumentation du locuteur de sorte que l'autre acceptera plus facilement les arguments de celui-là. Par exemple, en (134), le locuteur exprime son opinion en disant que cela le choque d'entendre des gens qui s'expriment mal. En même temps, en utilisant l'adverbe *vraiment* et le MD *quoi*, il renforce son énoncé.

(134) *euh je veux pas dire que je sais bien le parler mais euh ça me choque des (6,15) fois euh d'entendre des gens qui qui s'expriment vraiment mal **quoi** qui + enfin (6,16) qui qui par exemple qui dans leur v- vocabulaire ils ont pas plus de trois mots (25SANDRA.NLI)*

Différentes marques formelles peuvent accompagner l'opinion du locuteur. Ainsi nous avons trouvé des structures très fréquentes comme *(moi) je pense (pas) (que)* (10 occurrences), *(moi) j'aime (pas)* (6 occurrences) et *(moi) je trouve (que)* (14 occurrences) :

(135) *je trouve que c'est dommage que ces (11,2) langues elles se perdent comme le patois les choses comme ça je trouve que (11,3) c'est + ce serait dommage d'y perdre **quoi** + ça fait partie de notre culture + et (11,4) puis euh je trouve que ce serait dommage (25SANDRA.NLI)*

D'autres marques formelles sont *pour moi* (7 occurrences), *je considère* (1 occurrence) et *à mon avis* (1 occurrence). Des phrases composées d'un verbe copule – généralement *être*– et d'un adjectif qualificatif sont aussi très récurrentes dans Corpaix (23 exemples). C'est à travers ces adjectifs qualificatifs que le locuteur attribue une certaine qualité à son objet d'énoncé et qu'il exprime son opinion. Les structures les plus employées sont *c'est/il est + (adv) + adj + quoi* et *c'est + subst + quoi*. Par exemple, en (136), en disant que le français est beau, le locuteur exprime son opinion et *quoi* aide à souligner le point de vue personnel de l'énoncé.

(136) *c'est dommage qu'il y ait certains mots qui sont très jolis qui (9,2) qu'on trouve plus que dans = un les vieux livres ou dans le + mais + c'est beau (9,3) **quoi** le français (9,4) L2 et en parlant des réformes que penses-tu de la loi Toubon (2AUDREY.NLI)*

Finalement, nous avons trouvé des exemples dans lesquels le locuteur exprime son opinion, mais qu'il nuance juste après. Le rôle de *quoi* dans ce processus est alors de faire accepter l'opinion nuancée à l'interlocuteur. Dans l'exemple suivant, le locuteur nuance son opinion en disant que « *c'est plus vraiment vrai* » au lieu de « *c'est plus vrai* ». La nuance est marquée par un deuxième MD *enfin*. D'autres MD comme *bon* et *ben* peuvent aussi accompagner une nuance.

(137) *L2 moi quand je fais apprendre maintenant la grammaire à mes frères ça me fait (35,12) drôle parce que je leur apprends des trucs (que, Ø) je*

*me dis c'est plus vrai (35,13) enfin c'est plus vraiment vrai **quoi** et je me dis que c'est un peu bête (35,14) L3 et tu essayes pas les méthodes que tu apprends (34SOPH.NLI)*

Quoi et l'opinion	
Caractéristiques + Indices	Rapports avec la demande d'approbation
	Rapports avec le renforcement
	Marques formelles : <i>je pense (pas) que, je trouve (pas) que, j'aime, pour moi, je vois pas, je considère, être + adjectif qualificatif, ...</i>
	Marque contextuelle : <i>enfin, bon et ben</i> peuvent accompagner une opinion nuancée

4.4.1.2.7. Particule emphatique

Au total, nous avons repéré 33 exemples (8%) de cette fonction qui correspond en partie à celle de l'évidence, décrite dans 3.4.4.3.5. D'une part, *quoi* permet, dans le cas de l'évidence, d'infirmer une critique possible de la part de l'interlocuteur. Or, ce n'est pas cet emploi qui nous intéresse, vu que celui-ci a déjà été décrit sous une autre étiquette, à savoir celle de *hedge*, dans la section 4.4.1.2.3. D'autre part, nous avons vu que le locuteur peut décider de mettre en avant l'information évidente en incorporant un *quoi* emphatique. Celui-ci ajoute de la force à l'argumentation et c'est justement cet aspect qui nous intéresse ici et que nous avons retrouvé dans notre corpus. En effet, nous comprenons par le terme « particule emphatique » cet emploi de *quoi* qui sert à renforcer et à appuyer l'argumentation du locuteur et à mettre en avant l'information essentielle de l'énoncé. *Quoi* a également comme but de faire accepter cette argumentation par le partenaire.

Nous avons constaté que *quoi* est souvent accompagné d'un adverbe d'affirmation³⁸ qui renforce une fois de plus l'argumentation. Ainsi, dans l'exemple suivant, l'adverbe *vraiment* insiste sur le fait que le locuteur trouve la disparition des langues ridicule.

(138) *c'est pas parce que euh on (17,15) veut faire euh une unité économique qu'on est obligé euh de parler tous la (17,16) même langue et de faire disparaître toutes les langues qui existent + je (18,1) trouverais ça*

³⁸ Exemples d'adverbes d'affirmation sont *volontiers, assurément, certainement, absolument, en vérité, bien, tout à fait, ...*

vraiment ridicule **quoi** par exemple l'anglais il il domine toute (18,2) l'Europe + que que tout le monde se mette à parler seulement en anglais je (18,3) trouve ça euh je trouverais ça vraiment ridicule (25SANDRA.NLI)

Nous avons repéré 4 exemples qui contiennent l'adverbe d'affirmation *vraiment*. D'autres adverbes comme *carrément* (1 occurrence) et *bien* (1 occurrence) appuient aussi l'argumentation. En (139), le locuteur reprend sa phrase précédente en ajoutant les mots *même* et *jamais*. Cet ajout a comme effet que la vérité du contenu de l'énoncé est soulignée :

(139) *es gens continuera(ient) à parler la leur propre langue les (20,10) Anglais parleraient anglais les Français français et XX (20,11) L2 oh ben oui je pense que euh que ça pourrait pas s'effacer quoi euh ç- + même (20,12) ça s'effacerait jamais **quoi** parce que euh enfin + c'est vrai qu'on a bien vu (20,13) disparaître certains patois mais bon il y a tou- enfin (25SANDRA.NLI)*

Dans la moitié des exemples, *quoi* sert à la fois à renforcer les arguments du locuteur et à accompagner une opinion. Cela ne nous semble pas étrange parce qu'en renforçant son opinion, le locuteur espère qu'il aura plus de chances que son partenaire partage cette opinion. De nouveau, il nous semble que *quoi* sert à protéger la face positive quand il est utilisé en tant que particule emphatique.

(140) *euh ils allaient euh se cultiver différemment donc là + faire du latin aller (5,8) comprendre la culture qui est très riche en comme le latin grec et ben c'est (5,9) euh c'est super **quoi** je veux dire tu tu approfondis le vocabulaire la culture et (5,10) puis euh tu es plus tu es plus ouvert (9ELODIE.NLI)*

Dans d'autres exemples, il n'est pas toujours clair si *quoi* fonctionne en même temps comme particule emphatique et comme élément qui accompagne une opinion. Ainsi, en (141), on aurait besoin d'informations prosodiques pour savoir si *quoi* renforce également l'opinion. Le manque de cette sorte d'informations constitue certainement un désavantage. Si la partie « *c'est comique quoi* » est prononcée avec une intonation ascendante, on aura probablement à faire à une particule emphatique. Si, par contre, la phrase est prononcée avec une intonation descendante, *quoi* remplira selon nous seulement la fonction d'opinion.

(141) *LI ben ils ont essayé mais tout le monde s'est remis euh à la télévision ils se (11,15) reprennent ah non c'est vrai qu'il faut pas dire ça il faut dire tel mot et euh (11,16) c'est comique **quoi** c'est euh c'est absolument pas + + c'est vraiment bizarre (12,1) quoi (2AUDREY.NLI)*

Quoi comme particule emphatique	
Caractéristiques	Marques formelles : <i>vraiment, carrément, bien, ...</i>
+ Indices	Rapports avec l'opinion

4.4.1.2.8. Conclusion

La dernière catégorie est celle de la conclusion pour laquelle nous avons retrouvé 27 exemples (6%). Cette catégorie n'a pas encore été décrite dans les chapitres précédents, de sorte qu'il s'agit d'une nouvelle fonction. *Quoi* clôt dans les exemples une argumentation suivie d'une conclusion.

Dans quelques cas, il fallait être prudente et se demander si *quoi* remplit effectivement la fonction de conclusion ou s'il sert plutôt à indiquer la structuration de l'énoncé. Ces deux fonctions prêtent parfois à confusion parce qu'ils expriment toutes les deux une sorte d'étape finale, c'est-à-dire il s'agit soit de la fin d'une unité discursive, soit de la fin d'une argumentation. Or, dans le cas de la conclusion, *quoi* s'oriente aussi vers la demande d'approbation de l'argumentation, tandis que dans l'autre cas, *quoi* sert seulement à indiquer les différentes unités discursives qui forment un ensemble sur le plan sémantique. Par conséquent, il n'est pas nécessaire que *quoi* accompagne une conclusion quand il fonctionne en tant qu'indicateur de la structuration de l'interaction puisque son seul but est alors de diviser l'énoncé en différentes unités discursives. En revanche, pour l'emploi décrit dans cette section, *quoi* a toujours besoin d'une sorte de conclusion générale sur le plan argumentatif. Sur base de cette différence, il était quand même assez facile de distinguer les deux fonctions et de retrouver la fonction de conclusion remplie par *quoi*. Par exemple, en (142), *quoi* clôt une argumentation et de cette manière, il accompagne une conclusion. Comme une sorte de conclusion « *et puis c'est tout* » est présente, on ne considère plus cet exemple comme un représentant de la fonction d'indiquer la structure de l'énoncé.

(142) *en fait ça a servi bon à à prendre (9,14) connaissance du texte mais ça sert pas à faire évoluer euh + je sais pas la (9,15) connaissance vraiment quoi puisqu'à la fin on sort le plan du prof et puis c'est (9,16) tout quoi + ça a servi à rien ce qu'on a dit avant (10,1) L1 mh (10,2) L2 c'est pas vraiment enrichissant (5CEMO.NLI)*

Dans la moitié des exemples, nous avons repéré d'autres connecteurs et expressions qui accompagnent *quoi* et qui signalent aussi le caractère conclusif de l'énoncé. Dans l'exemple (143), le locuteur introduit sa conclusion « *les deux sont intéressants* » à l'aide du connecteur *donc* et il la clôt avec *quoi* :

(143) *ça serait bien de garder les deux (ne, de) pas passer tout par euh l'image quoi (22,14) + c'est euh on perd quelque chose + forcément c'est pas des + pas forcément (22,15) les mêmes renseignements ou ce sera p-c'est plus la même présentation + (22,16) donc les deux sont intéressants quoi L1 mh mais en même temps l'apport des images enfin je pense que ça ça (a (23,2) porté, apportait) quelque chose de une nouvelle vision du monde en fait (2AUDREY.NLI)*

En (144), la conclusion est accompagnée d'une autre marque formelle. En disant le mot *toujours*, l'interlocuteur comprend que le locuteur a l'intention de formuler une conclusion générale. En effet, même si c'est un accent d'immigré ou un accent de banlieue, le locuteur conclut qu'il s'agit *toujours* d'un accent. Cette conclusion est ensuite appuyée par *quoi* qui constitue en quelque sorte une demande d'approbation de l'argumentation et de la conclusion. De nouveau, nous pouvons donc établir le lien avec cette catégorie plus englobante. Il est clair qu'ici aussi, *quoi* sert à préserver la face positive du locuteur puisque celui-ci veut que son partenaire accepte le contenu de son énoncé et la conclusion qui accompagne cette argumentation.

(144) *L3 hum l'accent (7,13) L2 ouais mais c'est bon c'est un accent que ce soit un accent de banlieue ou un (7,14) accent d'immigré c'est toujours un accent quoi (7,15) L3 mais là ça a ça a rien à voir avec (7,16) L2 ouais (8,1) L3 ce que tu disais avec les différences sociales (8,2) (1ACCENT.NLI)*

En (145), il est clair que *quoi* clôt l'argumentation parce qu'il est accompagné de l'expression « *point final* », une manière expressive de terminer un énoncé :

(145) *mais de toute façon pour apprendre une langue il faut aller dans le pays et (4,6) vivre avec euh les personnes et je pense que toute langue a sa difficulté et (4,7) point final **quoi** (4,8) L1 mh mh (4,9) (4CARINE.NLI)*

D'autres marques formelles sont *c'est tout, et puis* et *enfin*.

<i>Quoi et la conclusion</i>	
Caractéristiques + Indices	Rapports avec <i>quoi</i> comme indicateur de la structure de l'interaction
	Rapports avec la demande d'approbation du contenu
	Marques formelles : <i>enfin, donc, point final, c'est tout, et puis, ...</i>

4.4.1.2.9. Résumé et future piste de recherche

Quand nous regardons la figure 7 ci-dessous, nous constatons que la répartition des différentes fonctions de l'interaction est assez équilibrée dans Corpaix. Il n'y a que deux emplois qui se distinguent des autres emplois par un pourcentage plus élevé. Il s'agit de la fonction de *quoi* qui sert à demander l'approbation du contenu de l'énoncé (27%) et celle qui accompagne une opinion (24%). L'emploi phatique peut être considéré comme un emploi marginal parce qu'il ne représente que 3% du total des fonctions de l'interaction. Il en est de même pour l'emploi de *quoi* en tant que hedge, vu qu'il remplit cette fonction seulement dans 6% des exemples. En ce qui concerne les emplois restants – i.e. partage des connaissances, catégorisation et référenciation ; argumentation et concession ; particule emphatique et conclusion –, ils représentent chacun environ 10% du total des fonctions de l'interaction.

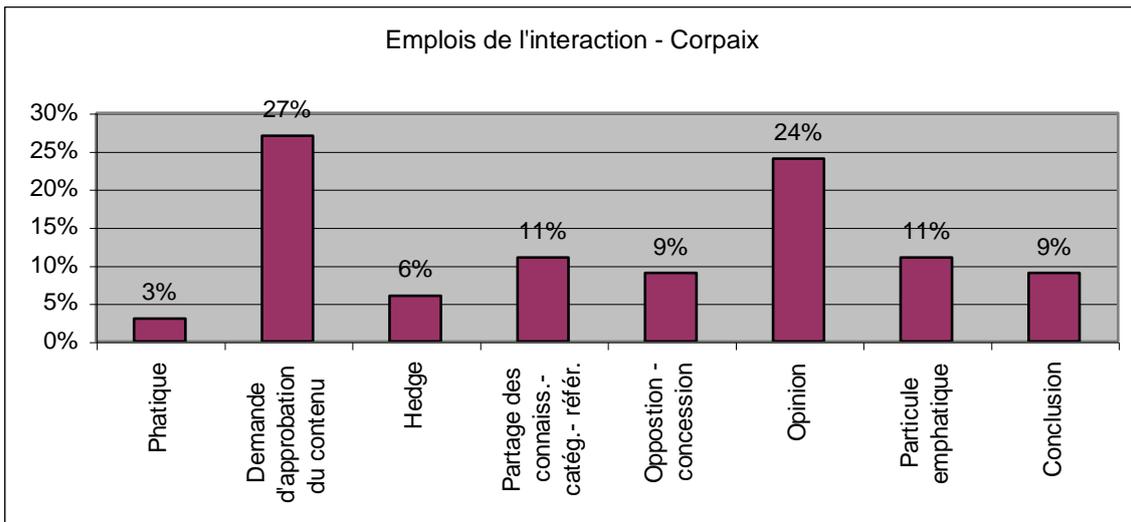


Figure 7 : Répartition des emplois de l'interaction dans Corpaix

À côté des données statistiques, il nous paraît aussi intéressant de proposer un bilan global pour les fonctions de l' « interaction ». Il nous semble qu'une fonction en particulier s'est profilée tout au long de la description de ces emplois de l'interaction. Il s'agit de celle de la demande d'approbation. À part le fait que cette fonction constitue elle-même déjà une fonction à part entière dans ce chapitre, nous avons également pu rapprocher plusieurs autres fonctions – e.a. partage des connaissances, argumentation, opinion, particule emphatique, ... – de celle de la demande d'approbation. Par conséquent, nous croyons qu'il est juste d'annoncer que cet emploi de *quoi* fonctionne en quelque sorte comme une fonction « englobante ». En effet, dans tous les exemples, *quoi* fait partie d'une sorte d'argumentation, dans laquelle le locuteur essaie de défendre son point de vue, soit en invoquant des savoirs communs, soit en établissant des concessions, soit en renforçant son opinion, etc. Par conséquent, le locuteur veut également que l'autre accepte le contenu de cette argumentation, en d'autres mots, il veut toujours se voir confirmé dans son point de vue. Ceci est d'ailleurs un aspect principal de la théorie de la politesse : *quoi* aide dans les emplois de l'interaction à protéger la face positive du locuteur. En conclusion, nous considérons la fonction de la demande d'approbation comme une fonction à part entière mais aussi comme une fonction qui englobe plusieurs autres fonctions.

Dans cette optique, nous introduisons ici encore une nouvelle démarche qui consiste à examiner la partie discursive qui vient après l'occurrence de *quoi*. Comme *quoi* s'inscrit souvent dans une opération d'argumentation, il est peut-être aussi intéressant d'examiner la partie discursive qui suit l'occurrence de *quoi*. Bien qu'il soit vrai que nous nous sommes surtout concentrée sur l'énoncé qui précède l'occurrence de *quoi*, il nous semble qu'il ne faut

pas non plus sous-estimer l'importance de l'énoncé qui suit cette occurrence. Cette réflexion nous est venue après une brève analyse de plusieurs exemples commentés dans la partie sur l'interaction. Bien sûr, il s'agit surtout d'une piste de recherche qui aura besoin d'autres investigations avant que nous puissions évaluer l'importance de ces réflexions. Or, nous essaierons néanmoins de montrer déjà ce qui nous a sauté aux yeux. Pour ce faire, nous reprenons quelques exemples précédemment commentés. Il s'agit des exemples (132), (133), (135) et (140) repris respectivement en (146), (147), (148) et (149). Dans chaque exemple, nous montrerons que *quoi* s'inscrit dans une opération argumentative, c'est-à-dire, aussi bien l'énoncé à gauche que celui à droite de l'occurrence de *quoi* font partie d'une argumentation. Par exemple, en (146), le locuteur donne une **explicitation** après *quoi* de ce que c'est que *faire l'effort*. Pour lui, c'est aussi *aller acheter les livres et les lire*.

(146) *c'est euh c'est vrai que tout le monde (23,14) peut regarder la télévision maintenant bon les livres ben faut faire l'effort **quoi** (23,15) + faut aller l'acheter faut le lire bon ben s- c'est après je crois que c'est un (23,16) choix personnel (2AUDREY.NLI)*

Dans l'exemple (147), le locuteur continue à donner des **arguments** après *quoi* en disant que la langue et l'usage sont étroitement liés. Ici aussi, *quoi* s'inscrit dans une argumentation.

(147) *il y a tous les gens qui ont appris à parler qui vont pas (7,15) passer par l'école qui vont continuer à prononcer ou à écrire le mot de telle (7,16) façon et euh ça ça serait difficile à modifier **quoi je pense que la langue avec (8,1) l'usage et euh on peut pas c'est un peu obligatoire quoi** (2AUDREY.NLI)*

Aussi en (148), une **justification** suit l'occurrence de *quoi* ; il serait dommage que les langues comme le patois se perdent, justement à cause du fait que ces langues font *partie de notre culture*.

(148) *je trouve que c'est dommage que ces (11,2) langues elles se perdent comme le patois les choses comme ça je trouve que (11,3) c'est + ce serait dommage d'y perdre **quoi** + ça fait partie de notre culture + et (11,4) puis euh je trouve que ce serait dommage (25SANDRA.NLI)*

Enfin, en (149), le locuteur donne une fois de plus une **explicitation** après l'occurrence de *quoi*. Ce qu'il trouve *super*, c'est approfondir le vocabulaire, la culture et « être plus ouvert ».

(149) *ehh ils allaient euh se cultiver différemment donc là + faire du latin aller (5,8) comprendre la culture qui est très riche en comme le latin grec et ben c'est (5,9) euh c'est super **quoi** je veux dire tu tu approfondis le vocabulaire la culture et (5,10) puis euh tu es plus tu es plus ouvert*
(9ELODIE.NLI)

Dans chacun des exemples proposés, *quoi* se situe au plein milieu d'une argumentation. Ce qui suit est dans la plupart des exemples une justification ou une explicitation, mais dans d'autres exemples, nous avons aussi trouvés des processus d'atténuation après *quoi*. Par conséquent, nous sommes tentée d'avancer comme hypothèse générale que, surtout dans le domaine des emplois de l'interaction, *quoi* s'inscrit dans une opération argumentative qui sert, en général, à convaincre l'interlocuteur et à demander l'approbation du contenu de cette argumentation. Évidemment, ceci n'est qu'une hypothèse, et il serait intéressant de l'utiliser comme future démarche de départ dans une étude ultérieure.

4.4.1.3. Conclusion : les fonctions de Corpaix

De manière plus générale, la figure 8 nous montre la répartition des fonctions de *quoi* dans Corpaix selon les axes de la « progression discursive » et de l'« interaction ». Nous constatons que les emplois de la progression discursive sont nettement moins fréquents (29%) que ceux de l'interaction (71%). Nous examinerons par la suite (cf. 4.4.2.), en comparant Corpaix avec le deuxième corpus Valibel, s'il s'agit là d'une propriété commune aux deux corpus ou si c'est plutôt une caractéristique propre au corpus de Corpaix.

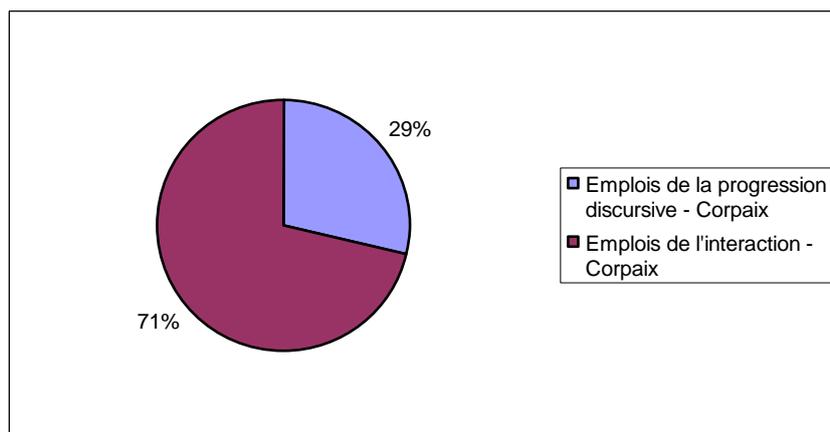
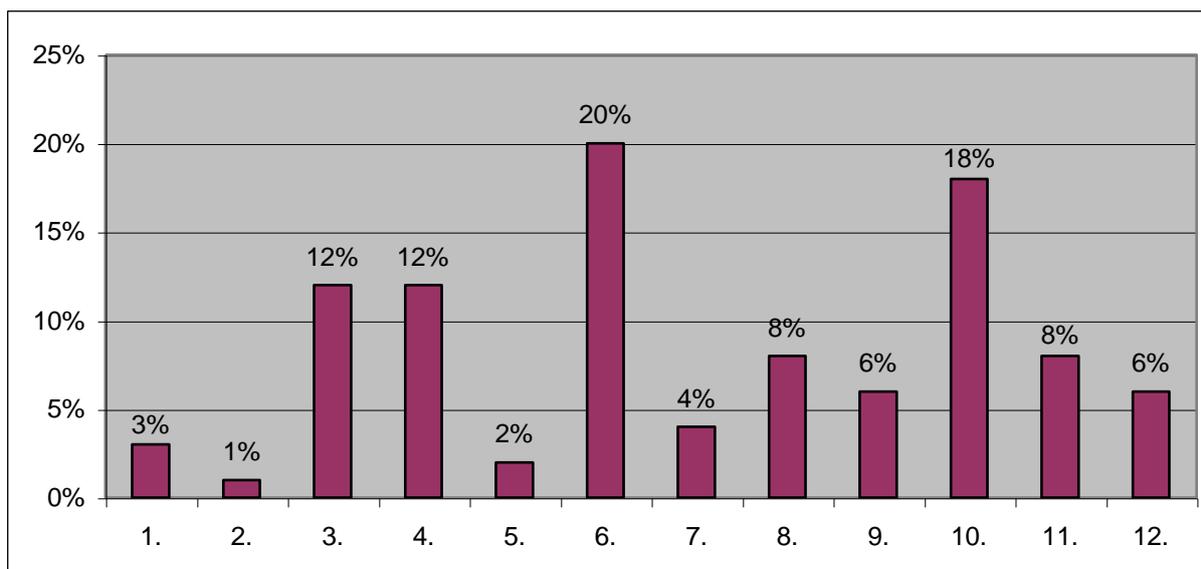


Figure 8 : Répartition des fonctions dans Corpaix

Le graphique suivant donne une idée de la fréquence de chacune des fonctions par rapport au nombre total des fonctions dans Corpaix³⁹. En d'autres mots, chaque pourcentage représente le nombre d'occurrences d'une certaine fonction par rapport au nombre total des fonctions retrouvées dans Corpaix. Les fonctions de *quoi* en tant qu'élément qui demande l'approbation du contenu (20%) et en tant qu'élément qui accompagne une opinion (18%) surpassent toutes les autres fonctions. Ces deux fonctions ne sont donc pas seulement les fonctions les plus fréquentes sur le plan de l'interaction, elles le sont aussi quand on les compare au total du nombre d'occurrences. La fonction dans laquelle *quoi* sert à accompagner une reformulation est également bien représentée avec 12% du total des occurrences. Il en est de même pour la fonction de la recherche lexicale (12%). Les emplois restants sont moins fréquents – entre 1% et 8%.

³⁹ Voir notes 33 et 34. Il s'agit de 425 fonctions pour Corpaix, retrouvés dans 300 exemples. Comme *quoi* est souvent multifonctionnel, le corpus compte plus de fonctions que d'exemples.



1.	Indiquer structuration	2.	Préservation tour de parole	3.	Reformulation
4.	Recherche lexicale	5.	Phatique	6.	Dem. d'approb. du contenu
7.	Hedge	8.	Part. connaiss.- catég.- référ.	9.	Argumentation – concession
10.	Opinion	11.	Particule emphatique	12.	Conclusion

Figure 9 : Répartition des fonctions pragmatiques par rapport au total des fonctions pragmatiques relevées pour Corpaix

4.4.2. Valibel

L'objectif de cette partie est de comparer le comportement pragmatique de *quoi* dans Corpaix à celui d'un deuxième corpus, Valibel. Par conséquent, nous verrons s'il existe des différences entre l'emploi de *quoi* en France (Corpaix – Aix-en-Provence) et celui en Belgique (Valibel – Louvain-la-Neuve). À cette fin, nous avons déterminé la fonction pragmatique remplie par *quoi* dans les 300 premiers exemples de Valibel.

4.4.2.1. Les emplois de la « progression discursive »

Le but de cette partie est de comparer les emplois de la progression discursive dans les deux corpus, mais il n'est pas dans notre intention de décrire à nouveau toutes les catégories de manière exhaustive. Nous nous limiterons par conséquent à décrire les différences entre les deux corpus et les nouvelles marques formelles et contextuelles repérées dans Valibel.

Avant de décrire les différents emplois de la progression discursive dans Valibel, il faut encore mentionner que nous n'avons pas trouvé d'autres fonctions que celles que nous

avons énumérées dans la partie sur Corpaix. Ce constat vaut également pour les emplois de l'interaction.

a. Indicateur de la structure de l'interaction

La première fonction que nous décrivons est celle où *quoi* sert à indiquer la structuration de l'interaction. Les 21 exemples (5%) que nous avons retrouvés dans Valibel présentent les mêmes marques formelles et contextuelles que les exemples de Corpaix. Ainsi, *quoi* sert dans 7 exemples à indiquer la fin d'une reproduction de paroles directes et il marque la fin d'une question dans 3 exemples. En outre, nous avons repéré 6 exemples dans lesquels *quoi* se situe à la fin d'un enchaînement de plusieurs unités discursives. Finalement, dans 3 cas, *quoi* indique la fin de l'énoncé du locuteur après une intervention de son allocutaire. Bref, les deux corpus ne diffèrent donc pas sur cet emploi de *quoi*.

b. Préservation du tour de parole

Étant donné le manque d'occurrences de *quoi* qui sert à préserver la parole, il était difficile de trouver dans Corpaix des marques formelles et contextuelles pour cette deuxième fonction. Il en est de même pour Valibel, vu que nous avons seulement repéré 6 exemples de cet emploi (2%). Le rôle de *quoi* est de maintenir la parole, parce que le locuteur veut continuer son argumentation après le MD. Nous avons vu que ce qui suit l'occurrence du MD est parfois une opposition, parfois une explication ou encore une énumération (cf. 4.4.1.1.2.). Nous ajoutons à cette petite liste encore un dernier élément qui peut suivre *quoi* et dont nous avons rencontré 3 exemples dans Valibel. En (150), le locuteur entend donner un exemple d'une faute à laquelle il attache de l'importance. Cette exemplification peut contribuer à une bonne compréhension de l'énoncé et constitue par conséquent un élément essentiel de l'argumentation. Cependant le locuteur n'arrive pas à formuler son exemple, à cause d'une intervention de son partenaire. Or, ceci n'empêche pas que, si le locuteur avait prononcé son exemple, celui-ci aurait occupé une place importante au niveau de l'argumentation.

(150) *L1 non non non ah c' est pas c' est pas c' est ça que vous me posiez
comme question L0 oui oui oui oui bien sûr L1 non non non non / i
faut euh / ça ça c' est c' est une faute à laquelle j' attache de l'
importance quoi par-exemple L0 oui L1 je leur dirais bon euh L0 mais*

ce n' est pas sur ces: ces questions -là qu' ils font des différences entre eux // si par-exemple est-ce-que vous pourriez |- faire me donner un exemple L1 ah oh pfff (247, Valibel)

c. Reformulation

Pour ce qui est de la troisième fonction, la reformulation, il y a peu de différences entre Corpaix et Valibel. Ainsi, la plupart des 39 reformulations (10%) sont, comme dans Corpaix, des auto-reformulations. Nous avons vu dans 4.4.1.1.3. qu'il ne s'agit pas toujours d'une simple reformulation des termes, mais qu'une certaine nuance peut également être exprimée par la reformulation. À côté de l'auto-correction et de la restriction du référent, *quoi* accompagne dans Valibel encore une troisième nuance, à savoir une généralisation. Par exemple, en (151), le locuteur reformule son propos en ajoutant les mots « *en général* ». Ces mots indiquent qu'il ne s'agit pas d'un système éducatif en particulier mais du système éducatif en général.

(151) *je crois qu' i-y-a des des personnes qui qui n' ont pas d' accent L0 mm et quel est ce type de personnes c' est lié à quoi euh profession |- pluS L1 non -| je pense que c' est lié à: un système éducatif euh / un système éducatif en général **quoi** la culture c'est-à-dire que / i i-y-a certaines régions ou i-y-a certaines populations qui euh euh dans le temps quoi (67, Valibel)*

Les marques formelles sont les mêmes que celles qui sont présentes dans Corpaix : *disons* (3 occurrences), *je veux dire* (2 occurrences) et *enfin* (4 occurrences). En outre, la marque *c'est-à-dire* qui se situe entre l'énoncé-source et l'énoncé-doublon apparaît deux fois dans Valibel. Finalement, la reformulation dans Valibel entretient aussi des rapports avec la recherche lexicale et avec la demande d'approbation, tout comme c'était le cas pour Corpaix. De nouveau, les deux corpus ne présentent donc pas de différences fondamentales.

d. La recherche lexicale

Nous avons retrouvé 74 exemples de cette fonction dans Valibel (19%). Il était plus facile de reconnaître cet emploi dans Valibel que dans Corpaix, grâce à la graphie de certains mots. Par exemple, le locuteur en (152) est en train de chercher le mot « *différence* ». Cette

recherche du mot approprié est reflétée dans la répétition et dans l’allongement prosodique du mot « *de* », qui marquent que le locuteur est en train de penser mais qu’il ne trouve pas le terme adéquat. L’allongement est visible dans la graphie du mot « *de* » à travers la majuscule E et le double point.

(152) *c' est c' est le même type d'émissions qui sont entendues c' est: // et je c/ moi je suis plutôt un défenseur dE: m // dE: de la différence **quoi** / vous l'avez senti après tout ce que j' ai dit donc LO mm (130, Valibel)*

Les marques formelles (*comment dire, disons, euh et enfin*) sont les mêmes que celles commentées pour Corpaix et il en est de même pour les marques contextuelles (répétitions, hésitations et reprises). Pour ce qui est des processus de bafouillage qui caractérisent la recherche lexicale, nous n’avons pas trouvé d’autres éléments que ceux que nous avons retrouvés dans Corpaix. En outre, nous n’avons pas trouvé – contrairement à Corpaix – des exemples dans lesquels *quoi* remplit à la fois la fonction de reformulation et celle de bafouillage.

e. Résumé

En ce qui concerne la fréquence des emplois de la progression discursive dans Valibel, nous constatons dans le graphique suivant que les deux emplois les plus fréquents sont celui de la reformulation (28%) et celui de la recherche lexicale (53%). Ceci correspond aux résultats de Corpaix, bien que dans ce corpus la fonction de la reformulation (43%) soit autant fréquente que celle de la recherche lexicale (42%) (cf. 4.4.1.1.4.). Comme dans Corpaix, c’est aussi la fonction de la préservation du tour de parole que nous avons rencontrée le moins souvent (4%). Le dernier emploi – indiquer la structuration de l’interaction (15%) – occupe une position intermédiaire. La répartition des fonctions de la progression discursive dans Valibel est donc comparable à celle obtenue pour Corpaix.

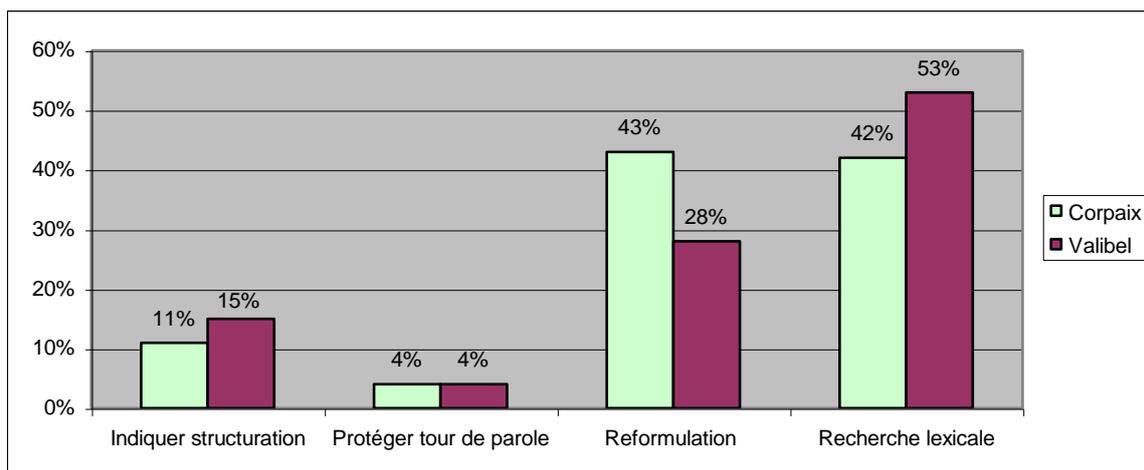


Figure 10 : Comparaison Corpaix et Valibel – Les emplois de la progression discursive

4.4.2.2. Les emplois de l' « interaction »

Nous appliquons le même système pour les emplois de l'interaction, c'est-à-dire que nous nous concentrons surtout sur les différences entre les deux corpus et sur de nouvelles marques formelles et contextuelles.

a. Phatique

Dans la moitié des 13 exemples que nous avons repérés de la fonction phatique dans Valibel, *quoi* sert à indiquer la fin d'une question. Toutes ces questions sont marquées syntaxiquement. Valibel connaît donc une situation comparable à celle de Corpaix. Concernant les marques formelles, nous avons également retrouvé quelques exemples dans lesquels l'appel à l'interlocuteur se fait explicitement par le biais du pronom personnel deuxième personne du singulier *tu*. Les rapports avec la fonction de demander l'approbation du contenu et avec celle d'indiquer la structuration de l'interaction sont exprimés au même degré que dans Corpaix. En effet, *quoi* remplit dans 4 cas tant la fonction phatique que celle de demander l'approbation, tandis que dans 3 cas, il sert aussi à indiquer la structuration de l'interaction.

b. Demande d'approbation

La fonction de la demande d'approbation du contenu connaît également la même multifonctionnalité en Valibel qu'en Corpaix. Dans 39 exemples – sur un total de 77 exemples –, *quoi* remplit à la fois la fonction de demander l'approbation et une deuxième fonction. Cette deuxième fonction est fréquemment celle de l'opinion. En d'autres termes, quand *quoi* accompagne une opinion, le locuteur a aussi l'intention de faire accepter cette opinion à son partenaire et il le fait à l'aide de *quoi*. Ce partenaire réagit dans la majorité des exemples à cet appel à l'approbation, puisque dans 55 exemples, il y a interaction entre le locuteur et son interlocuteur après l'occurrence de *quoi*. Seulement dans 4 cas, la réponse est négative et l'interlocuteur contredit ce que vient de dire le locuteur. Par exemple, en (153), l'interlocuteur contredit l'opinion du locuteur en disant que son optique est tout à fait différente de celle du locuteur. On pourrait donc dire que le locuteur n'a pas atteint son but – faire accepter son opinion – en utilisant le MD *quoi*, mais il a quand même suscité une réaction de la part de l'interlocuteur.

(153) *L1 mais peut-être qu' i n' en ont pas parlé et qu' ils le font hein L0 oui oui peut-être |- bien sûr mais je <L1> (rire) -| crois que // ils dissocient quand-même / de leur métier euh cela **quoi** L1 ah moi je j' ai une optique tout-à-fait différente pour moi c' est indissociable absolument indissociable // c' est pas pour ça que je donne un cours de grammaire (215, Valibel)*

Pour ce qui est des marques formelles, nous avons trouvé encore d'autres marques que celles qui étaient présentes dans Corpaix. Par exemple, les trois marques suivantes ne sont pas attestées dans Corpaix. En (154), le sens de *quoi* est encore renforcé par l'expression « *n'est-ce pas* », tandis que dans (155), c'est le mot « *non* » qui aide à traduire le sens de la demande d'approbation. Dans les deux exemples, l'interlocuteur réagit de manière positive à ce que vient de dire son partenaire.

(154) *je ne dis pas qu' i / et euh oui qu' i parlait bien qu' il intéressait les gens / par ce qu' i disait **quoi n'est-ce-pas** L0 oui (176, Valibel)*

(155) *i vient de Namur parce-qu' il a: il a bien le temps mais |-- je ne sais pas <L0> oui --| / c' est aussi se moquer des gens **quoi non** L0 c' est ça (298, Valibel)*

En (156), le locuteur demande explicitement si son partenaire est d'accord ou non avec ce qu'il dit. *Quoi* est alors une sorte de rappel de « *je sais pas si tu es d'accord* ». Ici aussi, l'interlocuteur accepte le contenu de l'énoncé en disant « *oui, oui* ».

(156) *L0 et alors certaines personnes m' ont dit je sais pas si tu es d'accord // que le le débit justement / le fait qu' on parle vite / qu' on parle lentement // ça peut influencer l'accent quoi // le fait par-exemple que les Français dit -on parlent plus vite que nous ça / ça peut euh / donner un accent différent je sais pas L1 oui / oui // (257, Valibel)*

c. Hedging

Passons maintenant à la fonction de hedging dont nous avons trouvé 16 exemples dans Valibel. Nous rappelons qu'un *hedge* sert à rendre les choses plus vagues ou plus claires, de sorte qu'il anticipe des objections ou des corrections de la part de l'interlocuteur. Nous avons vu que d'autres hedges tels que *peut-être* ou *un peu* peuvent accompagner *quoi*. Nous ajoutons à cette liste encore *éventuellement*, *plutôt* et *dans une certaine limite*. D'autres marques sont « *je ne sais pas si* » (ex. 157) et « *je ne sais trop* » (ex. 158). Cette dernière marque est exclusivement utilisée après une énumération dans Valibel. Avec le MD, le locuteur veut indiquer qu'il est possible que le terme adéquat ne se situe pas dans la liste qu'il vient d'énumérer. Il s'excuse donc en quelque sorte pour la possible déficience de son expression.

(157) *pas tellement par les gens que je rencontre parce-que / le milieu où je suis on: / les gens ne parlent pas / avec cet accent -là L0 oui L1 alors je ne sais pas si je peux vraiment le caractériser quoi je ne connais pas bien non plus L0 et et quand tu l' entends (254, Valibel)*

(158) *je <L0> mm --| crois qu' on associe à mon sens trop vite le wallon à quelque-chose de // de grossier / à la limite inculte // ou de retard culturel ou de formation je ne sais trop quoi // alors-que / i-n'y-a pas de raison L0 mm // c' est ça (254, Valibel)*

d. Partage des connaissances, catégorisation et référencement

Nous avons repéré 43 exemples de *quoi* qui remplit les fonctions de partage des connaissances, de catégorisation et de référencement. L'opérateur de catégorisation *comme* apparaît dans 11 exemples. En outre, nous avons trouvé dans Valibel des éléments comme *vous savez* et *hein* qui accompagnent *quoi* et qui font aussi appel à un savoir partagé entre le locuteur et son allocutaire. À côté du pronom personnel *tu*, nous avons constaté que le locuteur utilise aussi le pronom personnel *on* avec le sens de *nous* pour activer des savoirs communs. Par exemple, en (159), le locuteur demande à son partenaire de se rappeler ce qu'était cette « *espèce de délire* » ou de « *grammaires scolaires* » en disant « *enfin ce qu'on a connu quoi* ».

(159) *là i-y-a beaucoup de choses à dire mais une des raisons euh profondes c' est que / euh aucune langue n' a connu comme le français / une espèce de délire euh de grammaires scolaires euh / enfin ce qu' on a connu quoi au dix-neuvième siècle |- en France <L0> mm -/ (136, Valibel)*

e. Argumentation et concession

Le cinquième emploi, celui d'argumentation et de concession, est attesté dans 11 exemples. À cause de cette faible proportion, nous n'avons pas pu découvrir d'autres marques formelles et contextuelles que celles que nous avons déjà énumérées pour Corpaix. Dans 9 exemples, des connecteurs comme *mais*, *quand même* ou *alors* accompagnent *quoi* et indiquent qu'il s'agit ou bien d'une opposition ou bien d'une concession. Dans 2 cas, cette nuance ressort du contexte. Ainsi, en (160), il y a opposition entre « *la culture* » au singulier et « *des cultures* » au pluriel, sans qu'il y ait un connecteur présent dans la phrase.

(160) *la culture parentale sans parler de culture de de la culture qui est / euh définie par euh un groupe d' élite soi-disant d' élite et qui dit i-y-a la culture j/ pour moi i-y-a pas la culture i-y-a i-y-a des cultures quoi m'enfin les gens qui ont // qui familialement parlant |- auront <L0> mm -/ (86, Valibel)*

f. Opinion

La fonction de *quoi* qui accompagne une opinion est plus largement attestée que celle d'argumentation et de concession avec 33 exemples. Nous avons déjà mentionné que les rapports avec la demande d'approbation ressortissent clairement dans Valibel. En outre, *quoi* combine souvent la fonction d'opinion avec celle de renforcement, aussi bien dans Corpaix que dans Valibel. Une marque formelle qui apparaît assez souvent dans Valibel est *je crois que* (6 occurrences). Cette marque n'a pas été relevée dans Corpaix. Nous avons également retrouvé les marques formelles que nous avons déjà décrites dans le chapitre précédent (cf. 4.4.1.2.6), à savoir *je pense que, je trouve que, pour moi, j'aime* et *être + adjectif qualificatif*. Valibel comporte encore des exemples avec *je déteste, je me sens, malheureusement, j'ai l'impression que* et *ça ne me plaît pas que*. L'exemple suivant comporte un verbe conjugué au conditionnel, ce qui, selon nous, traduit aussi une certaine opinion du locuteur. En effet, celui-ci est d'avis qu'il ne faut pas seulement demander un diplôme vis-à-vis des professeurs, mais aussi vis-à-vis des « *maternelles* ».

(161) *on ne demande jamais de diplôme à une maman quoi / mais on en demande vis-à-vis-des professeurs et on devrait en exiger encore plus / vis-à-vis-des maternelles quoi L0 mm oui (201, Valibel)*

g. Particule emphatique

L'avant-dernière fonction de *quoi* est celle du renforcement dont nous avons relevé 24 exemples. *Quoi* est employé dans ces cas comme une particule emphatique qui sert à accentuer ce qui vient d'être dit. Le rapport avec la fonction d'opinion a déjà été rappelé. Pour ce qui est des marques formelles, nous en ajoutons encore quelques-unes à la liste dressée plus tôt et qui comporte déjà les adverbes d'affirmation *vraiment, carrément* et *bien*. En (162), le locuteur répète les propos de son partenaire, mais il ajoute que la norme de prononciation est « *beaucoup plus* » que fluctuante. *Quoi* aide donc à mettre en relief l'énoncé et à accentuer ces derniers mots du locuteur.

(162) *on ne sait pas définir la norme de prononciation L1 on ne sait pas la définir |- et puis on est quand-même <L0> elle n' est pas définie -| elle est elle est elle est elle est L0 elle est fluctuante L1 elle est fluctuante*

*beaucoup plus **quoi** et puis on ne peut pas non plus obliger* (250, Valibel)

Une autre marque formelle apparaît en (163). Il s'agit des mots « *mon Dieu* » dont il est clair qu'ils contribuent à renforcer le contenu de l'énoncé.

(163) *L1 donc déjà ça bon / s' i reste un petit accent mais mon-Dieu mais ça i-y-en-au/ i-y-en-a pas **quoi** L0 oui //* (288, Valibel)

Dans (164), autant le mot *jamais* qu'*autant* et *aussi bien* ajoutent une nuance de renforcement à l'énoncé.

(164) *et c' est pour ça que les les / c' est encore cè/ cet exemple -là mais / j' ai jamais vu autant d' Italiens aussi bien acceptés à Charleroi **quoi** // mais vraiment euh / acceptés euh // comme moi* (193, Valibel)

Finalement, dans (165), *quoi* sert à renforcer le terme « *énorme* ». L'énoncé même exprime en outre déjà un certain degré de renforcement avec le terme « *énorme* ».

(165) *et puis là i quand i -z- ont parlé français ont avait euh / une d/ différence énorme **quoi** / même entre eux i -z- ont dit mais qu' es/ pourquoi tu dis ça comme ça euh en français* (194, Valibel)

h. Conclusion

La dernière fonction que nous commenterons est celle de *quoi* qui sert à accompagner une conclusion. Valibel comporte 26 exemples de cette fonction. Le rapport entre cet emploi et celui de *quoi* qui indique la structuration de l'interaction n'existe pas dans Valibel, contrairement à Corpaix. En revanche, dans 5 exemples, *quoi* sert aussi bien à accompagner une conclusion et à demander l'approbation du contenu. En ce qui concerne les marques formelles, ce sont surtout celles que nous avons relevées dans Corpaix qui reviennent dans Valibel : *donc, finalement, bon, ...* Finalement, la conclusion peut ressortir du contexte et des marques formelles, comme dans (166) :

(166) *et puis finalement on est dans un système où c' est hello euh puis on fait le texte et puis euh euh amitiés et puis c' est tout **quoi** on est loin-des de styles qu' on a connus* (95, Valibel)

i. Résumé

Pour ce qui est de la fréquence des emplois de l'interaction, la figure 11 montre que la fonction la plus fréquente est celle de la demande d'approbation du contenu (32%). Nous voyons que cette fonction est aussi dans Corpaix la fonction la plus récurrente (27%). Celle de partage des connaissances, catégorisation et référencement est plus fréquemment attestée dans Valibel (18%) que dans Corpaix (11%). Pour la fonction de l'opinion, nous constatons que la situation est inverse, parce que, dans Valibel, *quoi* remplit cette fonction seulement dans 14%, tandis que dans Corpaix, un quart des exemples comporte une opinion accompagnée par *quoi*. Les autres emplois sont quasi comparables, à part peut-être la fonction d'argumentation et de concession dont le corpus ne comporte que 4%, par rapport à Corpaix qui comporte 9% de ces exemples.

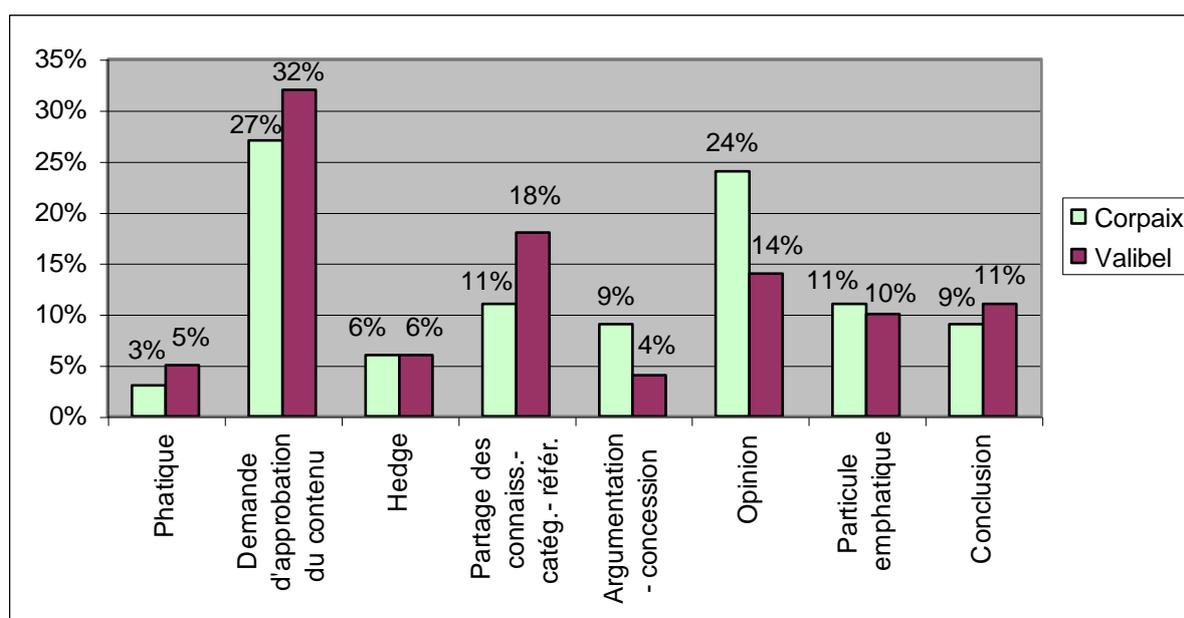


Figure 11 : Comparaison Corpaix et Valibel – Les emplois de l'interaction

4.4.2.3. Résumé : les fonctions de Valibel

Un premier constat est donné dans la figure 12. Nous voyons que *quoi* remplit dans Valibel dans 37% des cas une fonction de la progression discursive. Par conséquent, dans les autres 63%, *quoi* sert à assumer une fonction de l'interaction. Quand nous comparons ces pourcentages à ceux de Corpaix (cf. 4.4.1.3.), nous constatons que les résultats ne diffèrent pas énormément. En effet, Valibel connaît un pourcentage légèrement plus élevé (37%) pour

les fonctions de la progression discursive comparé à Corpaix (29%) et vice versa pour les fonctions de l'interaction (63% pour Valibel contre 71% pour Corpaix). Nous pouvons conclure de ces résultats que les fonctions de l'interaction sont les emplois les plus fréquents tant dans Corpaix que dans Valibel. Par conséquent, il ne s'agit pas d'une caractéristique propre au corpus de Corpaix (cf. 4.4.1.).

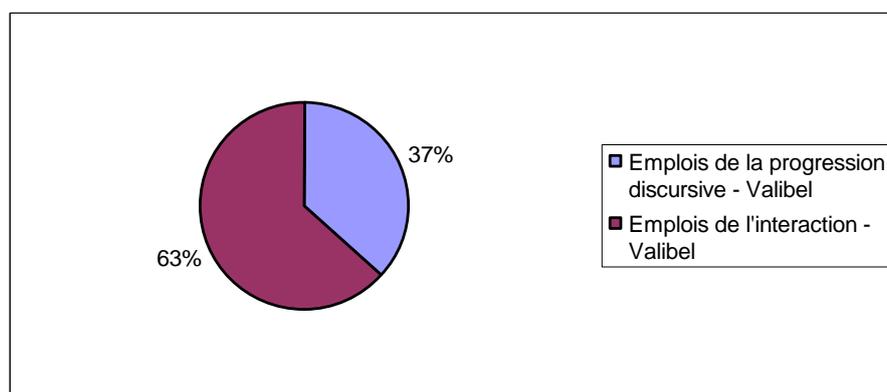
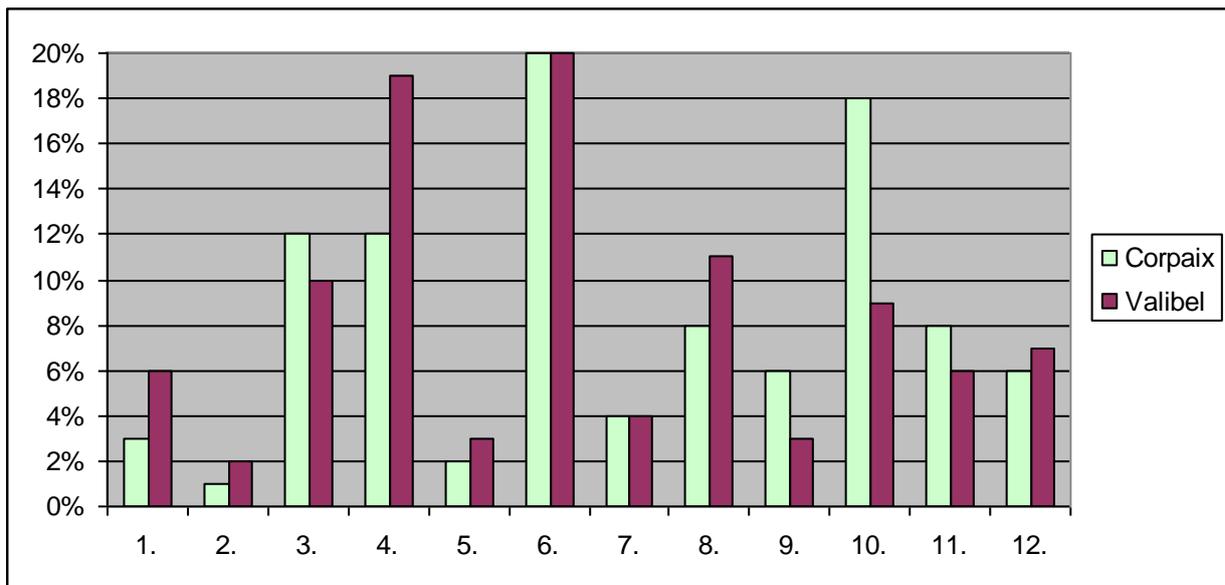


Figure 12 : Répartition des fonctions dans Valibel

Le graphique 13 résume la répartition des fonctions aussi bien dans Corpaix que dans Valibel. En général, les pourcentages correspondent assez bien. Cependant, nous observons ici et là des différences. Comme nous l'avons déjà annoncé, la fonction de la recherche lexicale et celle de l'opinion constituent les exceptions les plus claires. Chacun de ces deux emplois ne comporte que la moitié d'exemples de l'autre corpus. Les fonctions les plus fréquentes sont celle de la reformulation, de la recherche lexicale, de la demande d'approbation du contenu et de l'opinion. En revanche, la fonction phatique et celle de la préservation du tour de parole sont les fonctions les moins attestées dans les deux corpus.



1.	Indiquer structuration	2.	Préservation tour de parole	3.	Reformulation
4.	Recherche lexicale	5.	Phatique	6.	Dem. d'approb. du contenu
7.	Hedge	8.	Part. connaiss.- catég.- référ.	9.	Argumentation – concession
10.	Opinion	11.	Particule emphatique	12.	Conclusion

Figure 13 : Comparaison Corpaix et Valibel – Les fonctions pragmatiques de quoi

En conclusion, la comparaison entre les deux corpus n'a pas rapporté de différences fondamentales quant à l'emploi de *quoi* en Belgique (Valibel – Louvain-la-Neuve) et celui en France (Corpaix – Aix-en-Provence). D'un côté, nous n'avons pas découvert de nouvelles fonctions dans Valibel. De l'autre côté, ces fonctions se définissent dans les deux corpus de la même manière. Or, s'il existe toutefois des différences, c'est surtout sur le plan des marques formelles qu'il faut aller les chercher, c'est-à-dire qu'une fonction peut présenter plus de marques formelles dans un des deux corpus.

5. LES MD COMPLEXES À PARTIR DE QUOI

5.1. Introduction

Jusqu'ici nous avons étudié un marqueur discursif qui existe sous la forme d'un seul mot, à savoir *quoi*. Il suffit de penser à des formes telles *enfin*, *bon*, *alors*, *hein*, *là*, *disons*, etc., pour constater que la plupart des marqueurs discursifs sont constitués à partir d'un seul mot. On dispose en outre d'un bon nombre d'études linguistiques pour ces MD. Or, il existe aussi des séquences, à l'intérieur de la chaîne parlée, de plusieurs mots qui appartiennent tous à la classe des MD, mais qui n'ont pas été étudiés de la même façon que les MD mono- et bisyllabiques. On appelle ces séquences des *MD complexes* parce qu'il s'agit d'une combinaison de plusieurs mots. Rappelons que nous avons déjà parlé des MD complexes dans la section sur la morphologie des MD en général (cf. 2.2.2.).

Dans notre corpus, il était possible de retrouver deux MD complexes, constitués à partir de *quoi*. Il s'agit de *ou quoi* et de *voilà quoi*, illustrés dans les exemples (167) et (168).

(167) *mais on nous dit pas euh on on nous parle qu'il y a des des (2,7) plusieurs de qu'il y a plusieurs sortes de français ni de + plusieurs sortes de (2,8) registres ou quoi ça c'est toi qui le voit après euh tout seul (2,9) (28SPEED.NLI, Corpaix)*

(168) *L2 en tout et puis voilà et puis il y a des nouveaux genres musicaux qui se sont (2,11) créés comme euh le rap la techno la dance ça a commencé par la dance (2,12) puis voilà quoi (2,13) L1 donc en fait tu as l'impression que la langue elle évolue aussi en parallèle (3CACHOU.NLI, Corpaix)*

À notre connaissance, ces MD complexes, que nous étudierons par la suite, n'ont pas encore été décrits ni dans les études générales sur les MD, ni dans les études spécialisées sur *quoi*. Par conséquent, ce chapitre peut être considéré comme un enrichissement par rapport à ces études.

L'objectif de ce chapitre sera de décrire le comportement de ces deux MD complexes constitués à partir de *quoi*, et ceci tant au niveau syntaxique qu'au niveau pragmatique. Or, afin de mieux cerner la notion de « MD complexe », nous esquissons d'abord un panorama théorique dans la section 5.2.

5.2. Aspects théoriques

Nous avons vu dans le deuxième chapitre qu'il existe plusieurs types de MD complexes selon leur composition. Ces différents types ont été commentés par Waltereit⁴⁰ et ils sont représentés dans sa grille reproduite ci-après⁴¹ (Waltereit, 2007 : 95). Tous les MD qui ne sont pas mono- ou bisyllabiques entrent dans cette taxinomie. Nous constatons que Waltereit distingue quatre sous-classes. Nous rappelons brièvement la formation de ces différents types de MD complexes.

Une première distinction est faite entre les MD phrasèmes et les MD composés d'autres MD. Les MD phrasèmes (variante 1 dans la taxinomie) sont constitués de plusieurs mots qui ne sont pas des marqueurs. Dans cette catégorie entrent par exemple les MD propositionnels, tels *tu sais*, *tu vois* et *je crois*, qui sont tous formés à partir d'un verbe conjugué, soit à la première personne singulier, soit à la deuxième personne singulier ou pluriel. Il est clair que les deux constituants du MD complexe *tu sais*, à savoir *tu* et *sais*, n'existent pas en tant que marqueurs. En outre, Waltereit remarque que la taille de ces marqueurs-phrasèmes peut facilement dépasser les deux mots ; ainsi des marqueurs comme *tu sais pas quoi* sont également des MD phrasèmes (Waltereit, 2007 : 95).

L'autre catégorie, celle des MD composés d'autres marqueurs, présente une nouvelle subdivision. D'un côté, il existe des combinaisons libres de MD dans le discours (*puis alors* ou *allons allons*) (variante 2), de l'autre côté, les combinaisons peuvent faire partie du stockage lexical de la langue.

Le dernier cas – combinaison stockée dans le lexique – présente de nouveau deux possibilités : ou bien le MD ne contient que des MD (*bon ben*) (variante 3) ou bien il est constitué d'un MD et d'un autre élément (*enfin bref*) (variante 4).

Le schéma ci-dessous, que nous avons emprunté à Waltereit, représente clairement la distinction en sous-classes des MD complexes (Waltereit, 2007 : 95).

⁴⁰ Cet auteur a fait une analyse du MD complexe *bon ben* (2007). Cette analyse est la seule étude d'un MD complexe dont nous disposons.

⁴¹ Il s'agit de la même grille que celle qui est représentée par la figure 2.

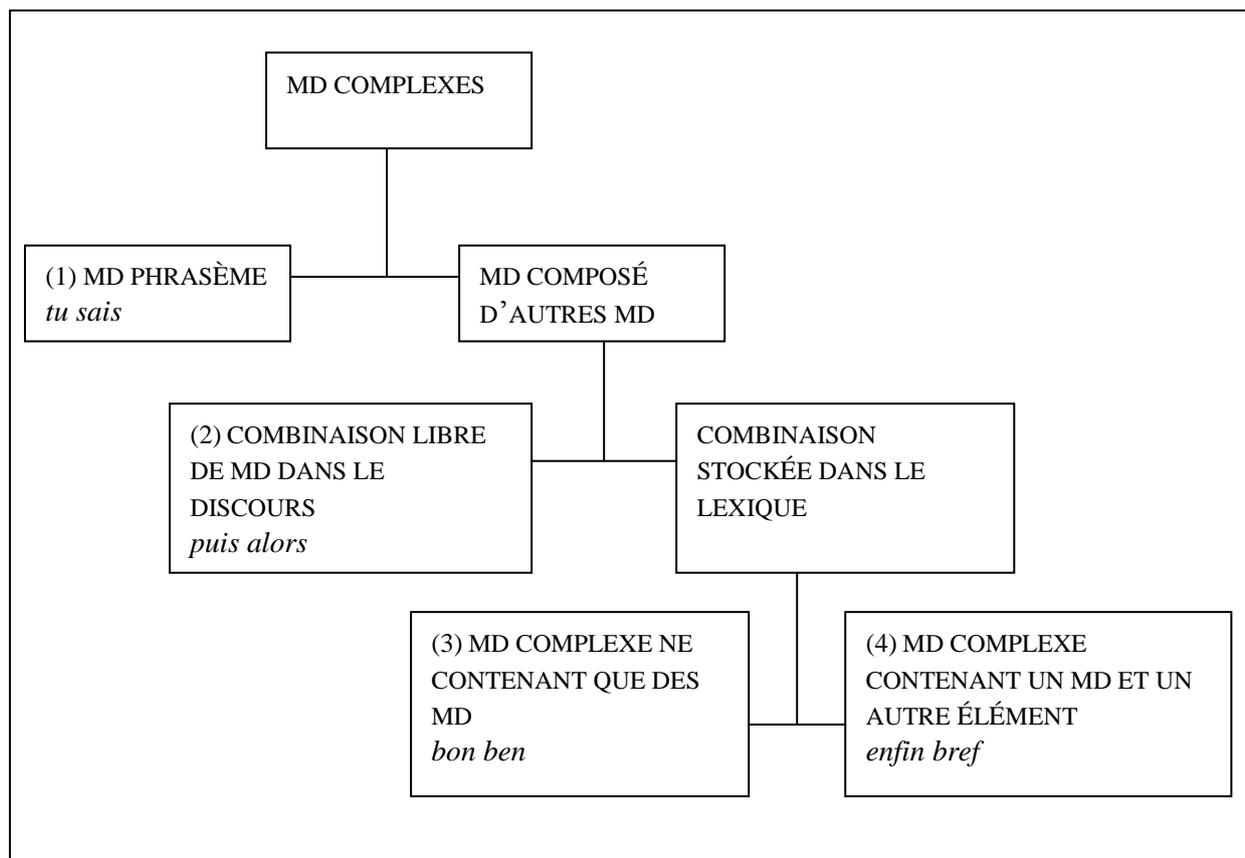


Figure 14 : Taxinomie des MD complexes

Dans ce qui suit, nous essaierons de situer dans cette taxinomie les deux marqueurs complexes que nous étudierons par la suite. Il est clair que dans le cas de *ou quoi* et *voilà quoi*, nous n'avons pas à faire à un MD phrasème puisque les deux marqueurs complexes contiennent un élément qui est lui-même déjà un marqueur discursif – en l'occurrence *quoi*. La question reste de savoir s'il s'agit pour chaque MD complexe d'une suite de deux MD qui se trouvent simplement juxtaposés dans le discours (variante 2 dans la taxinomie), ou si par contre, il s'agit plutôt d'un seul marqueur stocké dans le lexique (variantes 3 et 4). Dans le deuxième cas, le marqueur est constitué soit de deux MD dans le cas de *voilà quoi* (variante 3 dans la taxinomie), soit d'un MD et d'un autre élément dans le cas de *ou quoi* (variante 4 dans la taxinomie). Si les éléments sont simplement juxtaposés, nous aurons à faire à une combinaison libre de MD. En revanche, s'il s'agit vraiment d'un seul marqueur stocké dans le lexique, on parlera d'un MD lexicalisé. La question de savoir à quelle catégorie les MD complexes *ou quoi* et *voilà quoi* appartiennent, ne semble pas facile à résoudre. Par la suite, nous commenterons deux tests fournis par Waltereit (2007) qui nous renseigneront sur le statut de ces MD complexes. Ces tests ont d'ailleurs été utilisés par Waltereit pour analyser le MD complexe *bon ben*.

Le premier test fourni par Waltereit concerne la présence ou l'absence de signes de ponctuation au sein du MD complexe. Waltereit considère la présence d'une virgule ou d'un point comme indice de juxtaposition libre, et l'absence de toute ponctuation comme indice de lexicalisation (Waltereit, 2007 : 100). Cependant, le fait que notre corpus manque de signes de ponctuation, complique davantage les choses. Or, il nous semble que, même si nous avions disposé de signes de ponctuation, ceci n'aurait rien changé aux résultats. En effet, considérons de nouveau les exemples (167) et (168). Si on mettait une virgule entre les deux éléments des MD complexes (cf. ex. 169 et 170), on obtiendrait un sens tout à fait différent qui est même pas acceptable, vu que *quoi* ne se situe jamais au début d'une partie discursive (cf. 3.4.2.). Par conséquent, il ne peut pas y avoir de virgule ou de point entre les deux constituants du MD complexe, sinon la combinaison des deux éléments ne fonctionnerait pas comme MD. Ce premier test plaide donc en faveur du statut lexicalisé des deux MD complexes.

(169) *mais on nous dit pas euh on on nous parle qu'il y a des des (2,7) plusieurs de qu'il y a plusieurs sortes de français ni de + plusieurs sortes de (2,8) registres *ou, quoi ça c'est toi qui le voit après euh tout seul (2,9) (28SPEED.NLI, Corpaix)*

(170) *L2 en tout et puis voilà et puis il y a des nouveaux genres musicaux qui se sont (2,11) créés comme euh le rap la techno la dance ça a commencé par la dance (2,12) puis *voilà, quoi (2,13) L1 donc en fait tu as l'impression que la langue elle évolue aussi en parallèle (3CACHOU.NLI, Corpaix)*

Le deuxième test fourni par Waltereit pour déterminer le statut de ces MD complexes, consiste à examiner s'il y a dans le corpus des occurrences des séquences qui présentent un ordre inverse, c'est-à-dire des occurrences de *quoi ou* et de *quoi voilà*. Si ceci n'est pas le cas, on aura plus de chance, selon Waltereit, que les MD complexes se comportent davantage comme des éléments stockés dans le lexique et pas comme des combinaisons libres de MD. Dans notre corpus, nous n'avons trouvé aucune occurrence de *quoi ou*, utilisé en tant que MD et il en est de même pour *quoi voilà*. Par conséquent, ce deuxième test contribue également à considérer *ou quoi* et *voilà quoi* comme des éléments stockés dans le lexique.

Tout porte à croire, du moins si nous nous basons sur ces deux petits tests commentés ci-dessus, que les MD complexes *ou quoi* et *voilà quoi* forment deux combinaisons de marqueurs stockés dans le lexique. Dans les deux cas, il ne s'agit donc pas des combinaisons libres de MD. Nous considérons le premier MD complexe *ou quoi* comme une combinaison

stockée dans le lexique qui contient un MD (*quoi*) et un autre élément (*ou*) (variante 4). Quant à *voilà quoi*, nous croyons que ce MD complexe est une combinaison stockée dans le lexique qui ne contient que des MD (*voilà* et *quoi*) (variante 3). Chacun des deux éléments dont est composé le MD complexe s'applique à la même portion de discours. Ce n'est donc pas par accident qu'ils se trouvent en contiguïté dans la chaîne parlée. Nous croyons aussi que la lexicalisation des MD complexes entraîne la disparition des sens propres des deux éléments concernés, ce qui a comme corollaire que ces sens se trouvent amalgamés dans un nouveau sens unique. En d'autres termes, le sens des combinaisons lexicalisées *voilà quoi* et *ou quoi* se distingue du sens des combinaisons non lexicalisées *voilà, quoi* et *ou, quoi*.

Dans ce qui suit, nous étudierons dans notre propre corpus les MD complexes *ou quoi* et *voilà quoi* sur les plans syntaxique et pragmatique.

5.3. Étude de corpus

Comme nous l'avons déjà annoncé, nous analyserons aussi bien le comportement syntaxique que le comportement pragmatique des deux MD complexes *ou quoi* et *voilà quoi*. Il s'agira d'une étude sur corpus, tout comme c'était le cas pour l'analyse du MD simple *quoi*. Pour le rassemblement des exemples, nous avons utilisé les mêmes corpus que dans les chapitres précédents, à savoir Corpaix et Valibel. À l'aide du concordancier WConcord, nous avons cherché *toutes* les occurrences de *ou quoi* et de *voilà quoi* qui figurent dans les deux corpus. De cette manière, nous avons relevé 21 occurrences du MD *ou quoi* dans Corpaix et 66 occurrences de ce même marqueur dans Valibel. Comme nous n'avons seulement repéré 87 exemples du MD *ou quoi* dans l'ensemble de Corpaix et Valibel, nous ne ferons pas de distinction entre ces deux corpus. Pour ce qui est de *voilà quoi*, nous avons relevé 42 exemples de ce MD complexe, dont 20 exemples se trouvent dans Corpaix et 22 occurrences dans Valibel. Ici aussi, les deux corpus seront traités ensemble. Bien que le MD *ou quoi* soit deux fois plus fréquent que *voilà quoi*, on ne peut pas dire que ce sont des MD fréquemment attestés. Le tableau ci-dessous résume la répartition des exemples de *ou quoi* et de *voilà quoi* dans Corpaix et Valibel.

	CORPAIX	VALIBEL	TOTAL
OU QUOI	21	66	87
VOILA QUOI	20	22	42

Dans ce qui suit, nous analyserons d'abord le comportement syntaxique du MD complexe *ou quoi*. Ensuite, nous examinerons le comportement pragmatique de ce marqueur. Nous adopterons la même démarche pour le second MD complexe *voilà quoi*, c'est-à-dire nous analyserons d'abord le comportement syntaxique de ce MD complexe et puis son comportement pragmatique.

5.3.1. *Ou quoi*

5.3.1.1. Analyse syntaxique

Sur le plan syntaxique, nous commenterons d'abord la position qu'occupe le MD complexe *ou quoi* dans l'énoncé. Ensuite, nous examinerons dans quels types de phrases ce marqueur peut apparaître.

Parallèlement au MD simple *quoi*, le MD complexe *ou quoi* se situe généralement à la fin et jamais au début d'une partie discursive. Ce MD aide donc à délimiter des unités syntaxiques. En outre, *ou quoi* provoque une réaction de l'interlocuteur dans 16 cas (18%) sur un total de 87 occurrences.

Comme nous ne disposons pas de signes de ponctuation ou d'informations prosodiques pour Corpaix, il reste difficile à déterminer si *ou quoi* se situe davantage dans des phrases assertives ou dans des phrases exclamatives. Bien que ce soit dans beaucoup de cas une question d'interprétation, nous croyons que *ou quoi* apparaît le plus souvent dans une phrase exclamative.

En revanche, Valibel indique à certains endroits à l'aide d'un point d'interrogation qu'on a à faire à une phrase interrogative⁴². Il n'est donc pas impossible que le MD complexe *ou quoi* intervienne dans une question. Valibel compte 7 exemples dans lesquels *ou quoi* est suivi d'un point d'interrogation. Par exemple, en (171), le point d'interrogation est déjà présent dans la transcription même, il ne s'agit donc pas d'une question d'interprétation.

⁴² Nous avons seulement tenu compte des phrases interrogatives marquées syntaxiquement, ou bien par le biais d'un point d'interrogation ou l'inversion du verbe et du sujet clitique ou encore par le biais d'un pronom interrogatif.

(171) *je peux encore dire des mots si tu veux / bonjour / au revoir <fin id="blaAT11"⁴³> <deb id="blaGD11"> blaBD1 voilà papa alors pourquoi est-ce que tu voudrais acheter un / agenda électronique blaGD1 mais quoi c' est uniquement point de vue élocution ou quoi ?*
(47, Valibel)

Comme nous n'avons relevé que 7 exemples qui contiennent un énoncé interrogatif, nous concluons que la plupart des énoncés dans lesquels entre le MD complexe *ou quoi*, sont de nature énonciative ou exclamative. Nous verrons par la suite que *ou quoi* fonctionne dans les phrases interrogatives généralement comme un marqueur phatique.

5.3.1.2. Analyse pragmatique

Dans cette partie, nous analyserons le comportement pragmatique du MD complexe *ou quoi*. Nous examinerons, plus précisément, quelles fonctions pragmatiques ce marqueur peut remplir dans l'énoncé. Tout comme nous l'avons pu constater pour le MD simple *quoi*, le MD complexe *ou quoi* est souvent multifonctionnel. Par conséquent, nous avons relevé au total 110 fonctions de *ou quoi* dans 87 exemples.

Dans le cas de *ou quoi*, il y a une fonction qui surpasse vraiment toutes les autres fonctions d'un point de vue quantitatif. Cette fonction est celle de la catégorisation et de la référenciation, attestée 58 fois. En (172), le locuteur annonce qu'il aime bien voir sur quelqu'un « *une jupe ou quoi* ». Cela veut dire que le locuteur aimerait voir une *jupe* sur quelqu'un, mais en même temps, *ou quoi* signale qu'il existe encore d'autres vêtements qui entrent dans la même catégorie dans laquelle entrent aussi les *jupes* et que le locuteur aimerait voir sur quelqu'un. Le marqueur *ou quoi* pourrait donc être remplacé par « *ou quelque chose comme ça* ».

(172) *je sais pas c' est c' est frappant alors euh on trouve ça beau hein / si ça m' est déjà arrivé de voir euh sur quelqu' un quelque chose que j' aimais bien une jupe ou quoi ben je le fais / ouais / ça arrive / pas tout le temps*
(20, Valibel)

⁴³ Les locuteurs sont désignés différemment dans Valibel et dans Corpaix. Dans cet exemple-ci, les locuteurs sont par exemple désignés par *blaAT11* ou *blaGD11* ou encore *blaBD1*. Dans Corpaix, on trouve *L1*, *L2*, *L3*,...

Quand *ou quoi* remplit la fonction de catégorisation et de référencement, il est parfois – dans 7 exemples – précédé d’une énumération (ex. 173). D’une part, *ou quoi* indique qu’il y a encore d’autres éléments – à côté des meubles et de la maison – qui peuvent entrer dans l’énumération et que le nombre d’éléments n’est donc pas déterminé. D’autre part, le locuteur signale à l’aide de *ou quoi* que les termes ne sont peut-être pas aussi appropriés comme prévu. *Ou quoi* marque donc qu’il s’agit « *des choses comme ceux qu’il vient d’énumérer* ».

(173) *L1 c'est pas comme si c'était au mois de juin où tu passais tes examens et si tout (15,7) brûlait dommage (15,8) L2 bien sûr mais bon c- c- ça fait drôle quoi (15,9) L1 bah je sais pas moi j'aurais plutôt pensé à ma maison mes meubles ou quoi (15,10) L2 3 (15,11) L1 mais alors mes cours (15,12) L2 ça c'est venu après ça (15,13) (INCENDIE.NLI)*

Nous avons en outre remarqué que cet emploi est souvent accompagné de l’expression *je sais pas (moi)* (10 occurrences) (ex.173). Cette expression accentue davantage le fait que le locuteur essaie de situer son énoncé dans un cadre référentiel ou contextuel. Quand *ou quoi* remplit la fonction de catégorisation et de référencement, il remplit aussi parfois les fonctions de la demande d’approbation – dans 4 cas – et de la recherche lexicale – dans 6 cas. Par exemple, dans (174), un deuxième MD *hein* renforce le fait que le locuteur demande l’approbation, en l’occurrence, du terme *un speech*. En outre, avec le MD *ou quoi*, le locuteur signale qu’il peut également s’agir d’un autre terme qui entre dans la catégorie dans laquelle entrent aussi les *speech*. En (175), l’élément *euh* et l’expression *je ne sais pas* accompagnent la recherche lexicale du terme *étudiant*. Ici aussi, *ou quoi* marque que d’autres termes peuvent aussi entrer dans la même catégorie que celle des *étudiants*.

(174) *est-ce que justement pour quelqu' un qui aurait un accent il y a moyen de contrôler son accent parfois tu me dis quand je présente / bon un speech ou quoi / hein / pour ton métier / tu me dis je / je me surveille un peu mais concrètement comment est-ce qu' on surveille son accent (2, Valibel)*

(175) *difficile à dire |- ça accCT0 quand -| vous étiez euh / bon euh // je ne sais pas étudiant ou quoi puis maintenant est-ce que vous voyez une différence accGP1 difficile à dire ça (3, Valibel)*

La deuxième fonction la plus fréquente est celle où *ou quoi* fonctionne en tant que marqueur phatique. Cette fonction revient 14 fois dans le corpus. Nous avons déjà mentionné

dans le point précédent que *ou quoi* remplit cette fonction souvent dans un énoncé interrogatif. Ceci correspond à l'emploi général d'un MD phatique (cf. 2.3.3.2.1.). *Ou quoi* est aussi souvent multifonctionnel quand il est marqueur phatique. Généralement, il remplit en même temps la fonction de catégorisation et de référencement. Ceci constitue aussi la différence par rapport au MD simple *quoi* qui généralement n'occupe pas ces deux fonctions en même temps. Un exemple de *ou quoi* qui remplit à la fois la fonction phatique et celle de catégorisation et de référencement est donné en (176). Vu que la phrase termine par un point d'interrogation, le locuteur demande l'attention de son partenaire à l'aide du MD phatique *ou quoi*. En outre, celui-là se demande si son interlocuteur veut *des noms* ou quelque autre chose qui entre dans la même catégorie des *noms*. *Ou quoi* aide donc aussi à catégoriser le terme *des noms*.

(176) *ilrMF0 non en général ilrCPI ah ben il y en a bien sûr hum ilrMF0 c' est qui par exemple ilrCPI (bruits de voix) (silence) vous voulez des noms ou quoi ?*⁴⁴(12, Valibel)

Une dernière fonction (12 occurrences) est celle du renforcement ou de particule emphatique. Il s'agit ici aussi souvent d'une question d'interprétation pour identifier cet emploi. Cependant, l'exemple suivant nous semble clair. Le locuteur est en train de raconter une scène plutôt agressive et il utilise le MD complexe *ou quoi* pour renforcer et pour rendre plus expressive la reproduction des paroles indirectes « *vous vous foutez de ma gueule* ».

(177) *je te dis branle-toi ou je te tue il dit bon bon ça va ça va + pas de problèmes + il descend le pantalon il fait son affaire il revient + Doume il le regarde /et, Ø/ il dit + branle-toi /alors il dit, Ø/ vous vous foutez de ma gueule ou quoi + Doume il dit branle-toi ou je te tue non ça (3,12) va + il recommence + il revient au bout de la troisième fois + (HISTOIRE.NLI, Corpaix)*

Il nous semble que *ou quoi* remplit également la fonction phatique dans l'exemple (177), vu qu'il se dirige directement à l'interlocuteur de l'énoncé et il demande de cette manière l'attention du partenaire. Un autre exemple de cette multifonctionnalité est donné en (178) où le locuteur se dirige explicitement à son partenaire, en l'occurrence, *Lucile*. Le MD complexe

⁴⁴ Pour certains exemples, il faudrait plus de contexte (par exemple aussi pour l'exemple 167). Or, le manque de contexte est lié au concordancier WConcord qui ne nous a pas procuré plus de contexte pour ces exemples.

ou quoi renforce son énoncé et fonctionne en même temps comme un élément qui sert à demander l'attention de l'interlocuteur.

(178) L1 Lucile + tu le fais exprès ou quoi + (1,16) 16. (7, Valibel)

5.3.2. *Voilà quoi*

Le second MD complexe que nous examinerons est *voilà quoi*. Rappelons que nous suivrons la même démarche que pour *ou quoi*. Le plan syntaxique et le plan pragmatique seront analysés respectivement en 5.3.2.1. et en 5.3.2.2. Au total, nous avons relevé 42 occurrences de *voilà quoi*, dont 20 exemples se trouvent dans Corpaix et 22 dans Valibel.

5.3.2.1. Analyse syntaxique

Pour ce qui est de la position qu'occupe *voilà quoi* dans l'énoncé, nous avons constaté qu'il se situe dans 18 exemples à la fin de l'énoncé (ex. 179). En d'autres termes, *voilà quoi* se trouve dans environ la moitié des exemples à la fin d'un tour de parole, suivi d'une intervention de la part de l'interlocuteur. Par conséquent, *voilà quoi* est dans ces cas un marqueur final. Dans les autres exemples, *voilà quoi* se situe à la fin d'une partie discursive mais pas nécessairement à la fin d'un tour de parole (ex. 180). Ici, *voilà quoi* est non final. En outre, *voilà quoi* n'est jamais attesté au début d'une partie énonciative.

(179) *je fais je fais pas vraiment j' ai pas vraiment de d' activités sportives euh vraiment suivies enfin dans un club quoi / et voilà quoi (rire) ilrMF0 mm et ou sinon tu vis à Bruxelles* (3, Valibel)

(180) *et puis ben + de toute façon euh je sais que j'ai mes (2,14) parents encore derrière moi et puis si ça va pas + je retourne chez mes (2,15) parents et puis voilà quoi il y a pas de problème (2,16) L3 tu as rien à perdre (3,1) L2 voilà (21PRCIEU.NLI, Corpaix)*

Contrairement à *ou quoi*, nous n'avons pas trouvé d'exemples dans lesquels *voilà quoi* se situe à la fin d'un énoncé interrogatif. Par conséquent, les occurrences de *voilà quoi* entrent surtout dans des énoncés assertifs et exclamatifs.

5.3.2.2. Analyse pragmatique

Tout comme nous l'avons pu constater pour *ou quoi*, il nous semble que *voilà quoi* est aussi dans certains exemples multifonctionnel, vu que nous avons retrouvé 51 fonctions dans 42 exemples. Pour ce qui est de la fréquence de ces fonctions, il y en a trois qui se distinguent : il s'agit de la fonction d'indiquer la structuration, celle de la conclusion et celle de la préservation du tour de parole.

Premièrement, *voilà quoi* sert dans 15 cas à préserver le tour de parole. Souvent, le locuteur ajoute au MD complexe *voilà quoi* encore d'autres mots ou d'autres MD qui, eux aussi, servent à prolonger l'énoncé et à maintenir la parole. En (181), il est clair que l'ensemble « *mais / pf / p enfin voilà quoi enfin* » ne fait rien d'autre qu'empêcher que l'interlocuteur prenne la parole.

(181) *c' est on s' en fout ça enfin |- je veux dire blaJV1 oui -| c' est sûr mais je sais p/ enfin moi je le sens pas du tout quoi mais / pf / p enfin voilà quoi / enfin c' est pas du tout un reproche par rapport au staff d' unité hein (12, Valibel)*

L'exemple suivant combine deux MD complexes pour préserver le tour de parole. Il s'agit de *bon ben* et de *voilà quoi*.

(182) *L2 la prof elle arrive euh il écrit le tableau il badigeonne (plein, peint) le tableau (10,4) on écrit tous derrière et puis terminé quoi + le professeur ça sonne il s'en va (10,5) + + bon ben voilà quoi + parfois on est aussi quarante par euh par classe euh (10,6) on peut pas prendre chaque élève (TL.NLI, Corpaix)*

Dans une dizaine d'exemples, il n'est pas toujours clair si *voilà quoi* sert davantage à indiquer la structuration de l'interaction ou s'il remplit plutôt la fonction de conclusion. Par conséquent, nous avons attribué les deux fonctions à ces exemples. Par exemple, en (183), *voilà quoi* peut indiquer que le locuteur a terminé une partie de son argumentation, mais il peut également servir à indiquer la fin d'un enchaînement de plusieurs unités discursives. Ces différentes unités discursives sont soulignées et délimitées dans l'exemple à l'aide des barres verticales.

(183) *je suis pas très blabla hein ilrMF0 mm ilrMS1 alors euh / question contact c' est pas très / tu sais la première fois | on parle | on on se demande quoi | puis après / on fait son travail | puis voilà quoi | ilrMF0 ah oui ilrMS1 plutôt / les patrons sont plutôt froids hein (5, Valibel)*

5.4. Conclusion

Ce chapitre a été consacré à l'étude de deux marqueurs complexes constitués à partir de *quoi*, à savoir *ou quoi* et *voilà quoi*. Ces deux MD complexes n'ont d'ailleurs pas encore été étudiés dans aucune étude sur les marqueurs discursifs. Le chapitre était divisé en deux parties. D'une part, nous nous sommes basée sur une étude de Waltereit (2007) pour commenter quelques aspects théoriques des MD complexes. D'autre part, nous avons fait une étude sur corpus afin d'examiner plus en détail ces deux marqueurs.

D'abord, comme nous venons de le dire, nous avons essayé d'esquisser un panorama théorique. Nous avons commenté la formation des MD complexes en nous basant sur la taxinomie des MD complexes, établie par Waltereit. Ensuite, nous avons tenté de situer *ou quoi* et *voilà quoi* dans cette taxinomie. À cette fin, nous nous sommes servie de deux petits tests fournis par Waltereit pour déterminer le statut des MD complexes. Le premier test se basait sur la présence ou l'absence d'un signe de ponctuation à l'intérieur du MD complexe, tandis que l'autre test portait de l'ordre des constituants des MD complexes. Nous avons pu constater que dans le cas de *ou quoi* et de *voilà quoi*, nous avons à faire à deux combinaisons qui sont stockées dans le lexique du français. D'une part, *ou quoi* est constitué d'un marqueur discursif – *quoi* – et d'un autre élément – *ou* –, d'autre part, *voilà quoi* est composé de deux marqueurs discursifs, à savoir *voilà* et *quoi*.

Dans un deuxième temps, une étude sur corpus nous a permis d'analyser les plans syntaxique et pragmatique de *ou quoi* et de *voilà quoi*. De nouveau, les corpus de Corpaix et de Valibel ont fourni les exemples. Sur le plan syntaxique, nous avons constaté que les deux MD complexes se situent le plus souvent à la fin d'une unité discursive. Dans le cas de *voilà quoi*, ce marqueur se trouve même dans la moitié des exemples à la fin d'un tour de parole suivi d'une interaction de l'interlocuteur. Pour ce qui est de la nature des phrases dans lesquelles entrent les marqueurs, nous avons montré qu'ils entrent le moins souvent dans un énoncé interrogatif.

Finalement, nous avons examiné les fonctions pragmatiques remplies par *ou quoi* et par *voilà quoi*. Là où l'emploi le plus fréquent de *ou quoi* est la fonction de catégorisation et

de référenciation, *voilà quoi* remplit le plus souvent la fonction d'une préservation du tour de parole. Par conséquent, nous constatons que, même si cette fonction est la fonction la plus récurrente pour *voilà quoi*, l'interlocuteur intervient quand même dans la moitié des exemples. D'autres fonctions remplies par *ou quoi* sont la fonction phatique et celle de renforcement, tandis que *voilà quoi* sert aussi à indiquer la structuration de l'interaction et à accompagner une conclusion.

Nous considérons cette analyse des MD complexes *ou quoi* et *voilà quoi* surtout comme un enrichissement pour ce travail, d'autant plus parce que ces deux marqueurs n'ont, jusqu'à maintenant, jamais été étudiés. Cependant, cette analyse n'est qu'un point de départ qui a certainement besoin d'autres études afin d'approfondir le sujet.

6. CONCLUSIONS

Après avoir fait le tour de ce mémoire, nous aimerions résumer dans cette dernière partie quelques-unes des réponses à nos questions de recherche formulées au début de ce mémoire.

Dans un premier temps, nous nous sommes consacrée à une étude générale des marqueurs discursifs. Tout d'abord, nous avons défini rigoureusement le concept de « marqueur discursif » puisqu'il s'est avéré qu'il existe plusieurs perspectives théoriques qui manquent d'un consensus. Ceci serait dû à l'entrée tardive de ce domaine linguistique dans la littérature spécialisée. Nous avons défini les MD comme des mots qui sont spécialisés dans l'emploi interpersonnel dans un discours. Contrairement aux connecteurs textuels (CT) qui cherchent surtout à relier deux énoncés consécutifs, les MD fournissent à l'interlocuteur un cadre interprétatif dans lequel le message doit être compris. Caractéristiques du discours oral et stigmatisés stylistiquement, les MD sont des mots prototypiquement monosyllabiques qui sont séparés du contexte par des pauses ou par une intonation particulière. Ces mots morphologiquement invariables n'entrent pas dans une structure argumentale, qui plus est, ils jouent un rôle au-delà de la phrase. Ils ne contribuent pas au contenu propositionnel de l'énoncé mais ils servent plutôt à décoder la façon dont le locuteur conçoit le sens purement propositionnel exprimé.

Après la délimitation du domaine des marqueurs discursifs, nous avons analysé les différentes fonctions pragmatiques que les MD peuvent remplir dans un énoncé.

Dans un premier temps, nous avons fait, à l'instar de Beeching (2002), une distinction entre les emplois de la « progression discursive » et ceux de l' « interaction ». Ces premiers emplois concernent les problèmes de structuration et de planification que le locuteur peut rencontrer pendant la production d'un discours. Les études sur les MD distinguent dans ce domaine les MD qui servent à indiquer la structuration du discours et ceux qui servent à conserver le tour de parole. En outre, les MD qui accompagnent des processus de reformulation et de piétinement syntaxique assurent aussi une bonne progression discursive en contribuant à une bonne interprétation des expressions. De l'autre côté, les MD constituent aussi un recours privilégié pour l'expression implicite des relations d'interaction. Le locuteur peut par exemple s'assurer au moyen d'un MD phatique de la participation active ou passive de son allocataire ou il peut chercher l'approbation de la part de l'interlocuteur de ce qui a été

dit. En outre, les MD peuvent fonctionner en tant que *hedges* quand ils rendent l'énoncé plus clair ou plus obscur.

Dans une deuxième approche, nous avons essayé de relier les MD au concept de la politesse. À cette fin, nous avons d'abord proposé une synthèse du modèle de la politesse et des *faces* établi par Brown et Levinson (1987) et nous avons ensuite examiné si les fonctions antérieurement distinguées peuvent être reformulées en termes de politesse et de face – ce qui était le cas pour la plupart des fonctions. Les MD qui servent à protéger la face négative, évitent que le locuteur soit empêché dans ses actions. En revanche, les MD qui protègent la face positive, servent à faire approuver par l'interlocuteur les désirs du locuteur de sorte que celui-ci se voit confirmé dans ses opinions et ses désirs.

Une dernière approche consistait à établir un rapport entre les MD et la théorie des actes de langage. L'important ici était la création d'une espèce de troisième classe globale, à savoir celle des marqueurs illocutoires qui accompagnent ou réalisent des actes illocutoires.

L'analyse du MD *quoi* se trouvait au sein d'une deuxième partie. Il était surtout intéressant de voir dans quelle mesure les caractéristiques et les fonctions pragmatiques distinguées pour les MD en général, s'appliquent à ce MD.

Après un commentaire sur les emplois de *quoi*, autres que celui de MD – i.e. comme pronom et interjection –, nous avons examiné quelques grammaires et dictionnaires. Ces ouvrages ne distinguent pas explicitement l'emploi de *quoi* en tant que MD et ils ne font par conséquent pas mention du terme. Cependant, ici et là, il était quand même possible de retrouver quelques exemples qui se laissent rapprocher de l'emploi de *quoi* en tant que MD.

Puis, l'analyse de quelques études spécialisées sur *quoi* a constitué le noyau de la section suivante. Il a été possible d'attribuer à *quoi* le statut de MD « protoyrique » à l'aide d'une analyse des caractéristiques commentées dans la première partie. En ce qui concerne la position de *quoi* dans l'énoncé, les études s'accordent pour dire qu'elle est relativement peu fixe : *quoi* se met le plus souvent à la fin d'un énoncé, mais il peut aussi occuper une position entre deux parties d'énoncés ou même au sein d'un SN. En revanche, il n'occupe jamais la position initiale. Pour ce qui est des fonctions remplies par *quoi* dans l'énoncé, nous avons pu répartir les fonctions décrites dans les études spécialisées selon les deux axes distingués antérieurement : celui des emplois de la « progression discursive » et celui des emplois de l'« interaction ». Plusieurs fonctions générales décrites dans la première partie correspondaient aux fonctions relevées pour *quoi*. En général, l'emploi de *quoi* était lié à deux facteurs. D'une part, le locuteur veut trouver les formulations adéquates et d'autre part, il veut

que son interlocuteur soit d'accord avec ses idées, ses opinions. En d'autres mots, le locuteur souhaite toujours que son énoncé soit accepté ou approuvé, et il s'assure de ceci en utilisant le MD *quoi*.

Après ces deux premiers chapitres, nous avons changé de méthode et nous avons opté pour faire une étude exploratoire sur corpus afin de vérifier nous-même quelques éléments commentés précédemment. Pour ce faire, un corpus a été constitué à partir de deux corpus existants – un corpus belge et un corpus français.

Premièrement, pour ce qui est de la position de *quoi* dans l'énoncé, nous avons pu vérifier que *quoi* ne se situe en effet pas seulement à la fin d'un énoncé, mais qu'il peut aussi se trouver à l'intérieur d'un énoncé.

Deuxièmement, nous avons examiné les fonctions remplies par *quoi* dans l'énoncé. De nouveau, nous avons travaillé à partir des deux axes des emplois de la « progression discursive » et de l' « interaction ». Cette analyse pragmatique nous a appris que la fonction de « demander l'approbation » peut être considérée comme une sorte de fonction englobante, vu qu'il a été possible de rapprocher plusieurs autres fonctions de cet emploi. Dans la majorité des exemples, *quoi* fait partie d'une sorte d'argumentation, dans laquelle le locuteur essaie de défendre son point de vue, soit en invoquant des savoirs communs, soit en renforçant son opinion, etc. Par conséquent, le locuteur veut également que l'autre accepte le contenu de cette argumentation, en d'autres mots, il veut toujours se voir confirmé dans son point de vue.

La comparaison entre le corpus belge et le corpus français n'a pas rapporté de différences fondamentales quant à l'emploi de *quoi*. D'un côté, nous n'avons pas découvert de nouvelles fonctions dans ce deuxième corpus. De l'autre côté, les fonctions repérées se définissent dans les deux corpus de la même manière.

Finalement, nous avons examiné deux MD complexes constitués à partir de *quoi*. Il s'agit de *ou quoi* et de *voilà quoi*. Deux tests fournis par Waltereit nous ont permis de considérer ces deux marqueurs comme des combinaisons stockées dans le lexique du français. Sur le plan syntaxique, ces MD complexes fonctionnent de la même manière que le MD simple *quoi*, c'est-à-dire qu'ils se situent le plus souvent à la fin d'une unité discursive. Sur le plan pragmatique, *ou quoi* remplit le plus souvent la fonction de catégorisation et de référenciation, tandis que *voilà quoi* sert dans la plupart des exemples à préserver le tour de parole. Comme ces deux marqueurs n'ont pas déjà été analysés dans la littérature spécialisée, nous considérons cette petite analyse comme un vrai enrichissement par rapport à ces études.

Nous espérons avoir prouvé avec ce mémoire et particulièrement à travers l'analyse approfondie du MD *quoi*, que les MD ne sont pas des éléments « vides de sens » mais qu'ils constituent, au contraire, un domaine linguistique riche, complexe et extrêmement important pour la conversation, contrairement à ce que l'on pensait il y a quelques décennies. Certes, ce domaine enflammera encore beaucoup d'esprits et les incitera sûrement à prouver qu'il n'est pas inutile d'examiner quelque chose qui ne « sert à rien ».

BIBLIOGRAPHIE

ANDERSEN, H.L. (2007). Marqueurs discursifs propositionnels. *Langue française*, 154, 13-28.

BEAULIEU-MASSON, A. (2002). Quels marqueurs pour parasiter le discours ? *Cahiers de Linguistique française*, 24, 45-71.

BEECHING, K. (2002). *Gender, Politeness and Pragmatic Particles in French*. Amsterdam / Philadelphia : John Benjamins Publishing Company.

BEECHING, K. (2007). La co-variation des marqueurs discursifs *bon, c'est-à-dire, enfin, hein, quand même, quoi* et *si vous voulez* : une question d'identité ? *Langue française*, 154, 78-93.

BLAKEMORE, D. (1987). *Semantic constraints on relevance*. Oxford : Blackwell.

BRINTON, L. (1996). *Pragmatic Markers in English. Grammaticalization and Discourse Functions*. Berlin: Mouton de Gruyter.

BROWN, P. (1998). How and why women are more polite : some evidence from a Mayan community. In Coates, J. (ed.) *Language and Gender*. Oxford: Blackwell, 81-99.

BROWN, P. & LEVINSON, S. (1987). *Politeness*. Cambridge : Cambridge University Press.

BUCHI, E. (2007). Sur la trace de la pragmatization de l'adverbe *toujours* (« Voyons toujours l'apport de la linguistique historique »). *Langue française*, 154, 110-125.

CHANET, C. (2001). 1700 occurrences de la particule *quoi* en français parlé contemporain : approche de la « distribution » et des fonctions en discours. *Marges linguistiques*, 2, 56-80 (<http://www.marges-linguistiques.com>).

DAMOURETTE, J. & PICHON, E. (1911-1934). *Des mots à la pensée, Essai de la grammaire de la langue française*. Paris : Éditions d'Artrey.

DAROT, M. & LÈBRE-PEYTARD, M. (1983). Ben, ici, c'est pas restreint hein. *Le français dans le monde*, 176, 89-91.

DISTER, A. (2007). *De la transcription à l'étiquetage morphosyntaxique. Le cas de la banque de données textuelles orales Valibel*, thèse de doctorat. Université Catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve.

DOSTIE, G. (2004). *Pragmaticalisation et marqueurs discursifs. Analyse sémantique et traitement lexicographique*. Coll. Champs linguistiques. Bruxelles : De Boeck Ducleot.

DOSTIE, G. & PUSH, C. (2007). Présentation. Les marqueurs discursifs. Sens et variation. *Langue française*, 154, 3-12.

FERNÁNDEZ, J.M.M. (1994). *Les particules énonciatives dans la construction du discours*. Paris : Presses Universitaires de France.

FRASER, B. (1999). What are discourse markers ? *Journal of Pragmatics*, 37, 931-952.

GADET, F. (1989). *Le français ordinaire*. Paris : Colin.

GOFFMAN, E. (1967). *Interaction Ritual: Essays on Face-to-Face Behaviour*. Garden City, New York : Anchor/Doubleday.

GREVISSE, M. & GOOSSE A. (1993). *Le Bon Usage. Grammaire française*. Paris : Ducleot.

GRINSHPUN, Y. (2003). Interjections, genres de discours et régime rhétorique. L'exemple de *quoi !* *L'information grammaticale*, 97, 31-36.

GÜLICH, E. & KOTSCHI, T. (1983). Les marqueurs de la reformulation paraphrastique. *Cahiers de linguistique française*, 5, 305-346.

JUCKER, A.H. & ZIV Y. (1998). Discourse markers : Introduction. In : Jucker, A.H. & Ziv Y. (Eds.), *Discourse Markers, Descriptions and Theory*. Amsterdam/Philadelphia: John Benjamins.

KERBRAT-ORECCHIONI, C. (1997). A multi-level approach in the study of talk-in-interaction. *Pragmatics*, 7 (1) : 1-20.

LAKOFF, G. (1987). *Women, fire, and dangerous things*. Chicago : University of Chicago Press.

LE GOFFIC, P. (1993). *Grammaire de la phrase française*. Paris : Hachette.

MAURY-ROUAN, C. (2001). Le flou des marques du discours est-il un inconvénient? Vers la notion de « leurre discursif. *Marges linguistiques*, 2, 163-174 (<http://www.marges-linguistiques.com>).

MOESCHLER, J. (2002). Connecteurs, encodage conceptuel et encodage procédural. *Cahiers de Linguistique française*, 24, 265-292.

MOSEGAARD HANSEN, M.-B. (1998). *The function of Discourse Particles. A study with special reference to spoken standard French*. Amsterdam / Philadelphia: John Benjamins Publishing Company.

RIEGEL, M., PELLAT, J.-C. & RIOUL, R. (1994). *Grammaire méthodique du Français*. Paris : Presses Universitaires de France.

ROBERT, P. & ALAIN, R. (1985). *Le grand Robert de la langue française : dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*. Paris : Le Robert.

ROBERT, P. (2004). *Le Nouveau Petit Robert : dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*. Paris : Le Robert.

ROSSARI, C. (2002). Les adverbes connecteurs: vers une identification de la classe et des sous-classes. *Cahiers de Linguistique française*, 24, 11-43.

SCHORUP, (1985). *Common discourse particle in English conversation : Like, well, y'know*. New York : Garland.

SHIFFRIN, D. (1987). *Discourse Markers*. Cambridge : Cambridge University Press.

SHIFFRIN, D. (2001). Discourse Markers : Language, Meaning, and Context. In: Shiffrin, D., Tannen, D. & Hamilton, H.E. (Eds), *The Handbook of Discours Analysis*. Oxford: Blackwell. 54-75.

TRAUGOTT, E.C. & DASHER, R.B. (2002). *Regularity in semantic change*. Cambridge: Cambridge University Press.

TRAVERSO, V. (1999). *L'analyse des conversations*. Paris : Nathan.

Le Trésor de la Langue Française: dictionnaire informatisé en ligne (<http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>).

VINCENT, D. & SANKOFF, D. (1992). Punctors : A pragmatic variable. *Language Variation and Change*, 4, 205-216.

WILMET, M. (2003). *Grammaire critique du français*. Bruxelles : De Boeck & Larcier.

WAGNER, R.-L. & PINCHON, J. (1973). *Grammaire du français classique et moderne*. Paris : Hachette.

WALTEREIT, R. (2007). À propos de la genèse diachronique des combinaisons de marqueurs. L'exemple de *bon ben* et *enfin bref*. *Langue française*, 154, 94-109.

ZWICKY, A. (1985). Clitics and particles. *Language*, 61, 283-305.